

**Hermann Iline**

# L'Aphorisme









# L'Aphorisme

*S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de  
mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase,  
et toute une phrase dans un mot,  
c'est moi.*

**Joseph Joubert**



## Avant-Propos

Le français n'étant que mon faux ami, un outil d'emprunt, tant d'écorchures de métèque seront visibles sur les mots habitués au polissage d'autochtones ! Mais la tentation est si grande d'épeler ma musique dans la langue de Montaigne, La Rochefoucauld, N. Chamfort, J. Joubert, Valéry. Je ne suis pas dupe, l'aphorisme, genre autrefois aristocratique, n'attire aujourd'hui que des plébéiens, prêtant plus d'attention à l'actualité qu'à ce qui échappe aux actes des hommes. Ce livre est un ennemi de la gazette. Je n'ai aucune envie d'étaler ma biographie en en mettant en relief des recoins rugueux et exotiques. La seule curiosité que j'accueillerais volontiers serait celle pour mon ton, non pour mes raisons. Mes expériences - le langage mathématique, la mathématique du langage, l'art intellectuel, l'intelligence artificielle, la plume qui me trahit, l'ordinateur qui me ressemble - n'apportèrent rien au choix de mes vocables. Que j'aie connu les pires misères, subi les pires humiliations au pays marqué par la grandeur du malheur – tout s'efface devant le bonheur de sentir le souffle d'une vie inaboutie animer un livre achevé.

Le Russe n'a pas de goût pour l'art aphoristique ; il s'épanche trop, il veut tout remplir par brassées d'images ou de coups de pinceau magistraux. Le recueillement laconique n'est pas son genre. Je cherche un compromis en essayant de faire rentrer des tableaux dans des miniatures. Mais ce n'est pas une loupe que je conseille au spectateur, mais les yeux judicieusement fermés.

De plus en plus, en Europe, le peuple réfléchit et s'exprime en comptable, et les comptables – déjà en robots. Le peuple russe continue à tenir aux genres de communication aristocratiques : *Notre peuple à la propension à penser en aphorismes* - M.Gorky - *Мышление афоризмами характерно для нашего народа*. Curieusement, comme *Nietzsche*, tu intitulas ton livre d'aphorismes – *Considérations intempestives* (*Несвоевременные мысли – Unzeitmässige Betrachtungen*).

Cet éditeur parisien, dans sa rebuffade, condescend à me faire voir ma place : *nous ne publions que les meilleurs*. En URSS, ils se seraient contentés de me rediriger vers un *hôpital* psychiatrique correctionnel, ce qui ferait reverdir davantage ma *plume*. En France, quand je vois le crétinisme de mes *supérieurs du créneau* publiables, la *rage* d'un amour-propre en feu m'asphyxie et la *plume* me tombe des mains.

Je me sens minable, pour ne pas dire ridicule, avec ma langue et ma morgue, que n'apprécierait peut-être qu'un duc de La Rochefoucauld, - je lis le récit d'un Parisien de bonne souche (S.Tesson), reclus, en plein hiver, dans une cabane de la taïga sibérienne, et où je retrouve tout le décor sauvage de mon enfance. Un chiasme vertigineux ! Jusqu'à ses calembours (qu'il fait passer pour aphorismes), qui sont si désespérément plats... Il me reste à *découvrir une autre Sibérie, pour y expédier l'initiateur de réévaluations de valeurs* - *Nietzsche* - *ein Sibirien zu erfinden, um den Urheber der Wert-Tentative dorthin zu senden*.



Qui, aujourd'hui, mérite davantage l'attention de nos plumes, les hommes ou les livres ? Je penche de plus en plus pour le second terme. La vie des hommes devint si préprogrammée et impersonnelle, si dépourvue de ce qui est humainement céleste ou divinement livresque. Le livre, lui, qu'il soit aboutissement d'une vie ou commencement d'une création, est l'expression la plus fidèle de nos talents ou de nos impuissances, de nos angoisses ou de nos bonheurs. Je sais que même le livre, de nos jours, devient aussi ennuyeux que la vie, c'est-à-dire dédié exclusivement au réel. Et ce n'est pas demain que nous lirons les *Sentences* d'un nouveau Pierre Lombard.

Au tableau j'oppose le regard. Ou, plutôt, la hauteur, le seul moyen de ne pas perdre de vue, à la fois, la connaissance et le sentiment. On sait où mènent la science sans conscience et l'émotion toute nue ; il leur faut des masques ironiques imposant une certaine théâtralité, ce point de rupture incontournable d'avec la banalité et le quotidien.

Ce livre s'attend à ce qu'au tournant des mots, naisse un état d'âme moqueur et recueilli, au moyen tantôt du fond tantôt de la forme, dans la rigueur ou dans l'illusion. Mes origines lointaines réduisent la panoplie de mes audaces de langue ; il manque, fatalement, l'arme du style, cette obsession de métèques ne sachant pas se rire de la grammaire quand un aveu ou une joie vous chatouillent la langue ! Dans mes citations, je finis souvent par négliger ce que d'autres voulaient dire et par mettre en exergue ce que, soumis à mon regard, ils me disent. Vous entendrez bien ma voix, pas un chœur anonyme et hétéroclite.

Ordinairement, ces images animent les poèmes, envoûtent les journaux intimes, se répandent sur du papier à lettres. Je leur fais des crocs-en-jambe ou leur tire la langue, quand il s'agit des images des autres, ou, quand elles sont articulées par moi-même, je ne cache même pas leur boitement apostatique. Je les serre jusqu'à ce qu'elles s'achèvent en formules. Ce moule se justifie quand on est prosélyte du mot coulant et iconoclaste de l'idée en bronze. Je sais bien que l'écriture pleine est dans l'inachevé du souffle et la palpité, la berce ou la pâme du ton, et où le regard immobile fait figure d'éléphant ou de pédant, mais mes progrès en français ne me laissent d'autre choix qu'entre l'idée et le mot. L'idée m'indiffère, seul le mot m'interpelle et me séduit. Le mot est ce qui part à la conquête d'une image, l'idée est ce qui prétend la tenir. La beauté, hélas, est indicible, muette et de pure forme ; elle n'évoque le contenu que dans des dispositions, chaotiques et absurdes, de mots, de notes ou de couleurs. Tout contenu ne se matérialise que dans un dialogue, d'où ma prédilection pour la réplique et la répugnance pour la harangue.

L'un des slogans les plus populaires, chez les rebelles du 68, fut : *Qu'on en finisse avec les citations !*. Une raison de plus pour me réfugier dans l'acquiescement métaphorique, aujourd'hui marginal.

La présence des autres, dans ce livre, n'est que l'air des métaphores, que battent mes ailes ; la hauteur et le souffle n'en sont qu'à moi. D'ailleurs, on ne devrait écrire qu'avec la sensation d'être le seul chasseur de métaphores, sous un ciel vide. *Le texte est une forêt, où chasse le lecteur. Un bruissement au sous-bois, tiens - une pensée ;*

*un gibier timide, une citation - à mettre au tableau de chasse -*  
W.Benjamin - *Der Text ist ein Wald, in dem der Leser der Jäger ist.*  
*Knistern im Unterholz - der Gedanke, das scheue Wild, das Zitat - ein*  
*Stück aus dem tableau* - je ne cultive pas de textes, et donc pas de  
forêts, mais je tends tant d'arbres, chacun avec des ombres qu'il ne  
partage pas avec d'autres arbres, et ils ne se trouvent ni sous un même  
soleil ni à la même heure de la nuit. Si tu n'y entends que du bruit, tes  
oreilles ne sont pas faites pour mes canopées, puisque j'y avais mis de  
la musique.

*La misanthropie est une grande vanité cachée sous une peau de*  
*hérisson* - Balzac. Elle n'est pas sous la peau, elle est dans les pointes  
dressées. Bien sûr, rien n'est complètement vain chez le loup et le  
mouton que vous préférez : les dents, le poil lisse, le goût des meutes  
et des troupeaux. *La totalité fragmentaire, ou la logique du hérisson*  
(Lacoue-Labarthe) - les pointes sont la peau *haute* du fragmentaire,  
avec le même désir de caresses à donner ou à recevoir que les  
porteurs de peaux lisses et *profondes*. La perle est une maladie des  
huîtres ; le fragmentaire misanthrope, en bon pêcheur de perles, doit-il  
songer à l'intégrité des hommes qu'il entrouvre ?

Les maximes s'affirment et ne se confirment pas par des  
applications ; elles sont déjà des applications de ta geste musicale, et  
non pas des guides de ton geste bancal. *Ne fais pas étalage de*  
*maximes devant des gens vulgaires. Mais montre-leur les effets de ce*  
*que tu as digéré* - Épictète. Je passe sur l'indécence de la seconde  
suggestion. La première ne tient pas debout non plus : si quelque

chose a des chances d'échapper à leurs souillants appétits, ce sont bien des maximes.

Une maxime n'est pas une flèche frappant une cible ; elle est une noble contrainte, réduisant ton arsenal aux meilleures flèches et plaçant dans tes plus hauts horizons les plus valables des cibles. La beauté avant la justesse ; le regard avant l'action.

Les *moralistes* peignent les horizons visibles – les aphorismes, les cibles ; les *esthètes immoralistes* s'envolent vers le firmament invisible – les maximes, les cordes tendues.

Les contraintes éliminant l'inessentiel, on touche à l'être, on aboutit au concentré, à la maxime, au regard ; la poursuite du but me réduit au devenir fluide, à la présence de pinceaux dans mes tableaux, à la fonction seulement visuelle. *Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement* - Pascal.

Le choix du genre laconique, de celui qui élève une larme ou une goutte de sang, est souvent signe d'un porteur de honte ; l'éhonté nous inonde de platitudes de ses sueurs ou de son encre transparente. *Ce qui s'écrit avec du sang t'apprendra que le sang est esprit* - Nietzsche - *Schreibe mit Blut, und du wirst erfahren, daß Blut Geist ist* - et le sang ne se verse qu'en gouttes, en perles. Celui qui se répand en largeur ne se repent ni en profondeur ni en hauteur.

Tu tentes la profondeur et la rigueur des questions – tu aboutis aux réponses consensuelles, banales, galvaudées. Tu commences par

te hisser à la hauteur, à la musique et à l'universalité des réponses – tu découvres qu'une infinité de combinaisons de questions personnelles et paradoxales aurait pu s'unifier avec ces réponses imprévisibles. C'est ainsi que naît le genre aphoristique.

Les réponses forment le message aphoristique comme elles forment le message religieux ; mais les secondes sont liées aux questions naïves et universelles, tandis que les premières laissent la liberté de choix de faisceaux de questions personnelles et profondes – des impositions serviles ou des unifications subtiles.

Qu'un lecteur comprenne ma maxime, qui n'est toujours qu'une réponse, c'est qu'il ait su fabriquer sa propre question, à laquelle s'adapte ma réponse. Je préfère être mal compris – ce qui sera presque toujours le cas – à rester incompris par un indifférent.

Plus un système cohérent est élevé, et mieux il se traduit sur un mode lacunaire. Rien ne doit relier les sommets d'un relief hautain !  
*Dans les hauteurs, le chemin le plus court va d'un sommet à l'autre : les aphorismes doivent être des sommets - Nietzsche - Im Gebirge ist der nächste Weg von Gipfel zu Gipfel : Sprüche sollen Gipfel sein.*

Il n'y a que deux axes transcendants : le bon et le beau, et il est donc impossible d'aller *au-delà* du Bien et de la beauté, mais il est possible, grâce au talent, à l'intensité et à la noblesse, de se mettre *au-dessus*, en hauteur. Le firmament nous gratifie de ce qui est inaccessible à l'horizon, la maxime peut atteindre ce qui se refuse à l'aphorisme.

Le regard sur le mal est double : soit on suit l'histoire de la raison, soit celle du rêve – les actes ou les œuvres de fiction, la réalité ou l'invention. Dans la première, on constate des victoires constantes du mal sur le Bien, mais dans la seconde – triomphe le Bien. L'artiste, serait-il celui qui, à l'enchaînement fatal, le rêve – l'acte et donc le Bien – le mal, ajouterait le deuxième chaînon : le mal – la victoire de Dieu sur le mal ? L'artiste est celui qui crée devant Dieu, surtout devant le Dieu altier, inexistant mais irrésistible ; dans l'élan vers Lui Sénèque voyait : *une vieille maxime : élève-toi jusqu'à Dieu - illud vetus praeceptum: sequere Deum*, que tenta de suivre Casanova.

Le plus souvent, le grand est ennemi du haut. *Ne pas être cerné par le plus grand, mais se verser dans le plus petit - Non coerceri maximo, contineri tamen a minimo* - cette épitaphe de Loyola pourrait servir de définition de la maxime, le genre le plus compatible avec la hauteur. Plus laconique est notre appui sur la terre, plus vaste est notre ouverture sur le ciel.

*Éternel* est peut-être une métaphore, pour désigner la source ou le fond de nos enchantements par le beau ou de nos béatitudes dans le bon, et qu'aucune agitation rationnelle ne puisse troubler. L'une des formes de l'éternité serait l'aphorisme ([Nietzsche](#)).

Dans une caresse peu importe son objet - épiderme, amour-propre ou talent - on suspend son vol, on vit de la tension de sa corde et l'on oublie sa cible, on est atteint, comblé par le fragment de ce qui reste incompréhensible, poétique : *Nous ne pouvons recevoir des impulsions de poésie qu'à travers des fragments* - G.Bachelard.

L'amour fuit les preuves et les développements ; il veut réduire à la forme de maximes caressantes tout le fond écrasant de la vie ; la caresse, que la main lascive ou le verbe furtif m'offrent, c'est une maxime d'un bien suspendu. *Laisse-moi l'aphorisme ; j'attends l'arbre et l'amour* - Valéry.

*Tous ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent pas leur cœur* – La Rochefoucauld. Cette maxime est une curiosité logique. Deux lectures possibles : connaître son esprit implique l'ignorance de son cœur, ou bien - il ne suffit pas de connaître son esprit, pour connaître son cœur. Négation syntaxique ou négation sémantique (interne ou externe). Mais la traduction libre serait : il est nécessaire de connaître son esprit, si l'on veut se maintenir dans la délicieuse ignorance de son cœur.

Mes commencements ne sont pas des points de départ des chemins communs ; ils sont plutôt des annonces d'impasses. Pas d'avancements possibles ; je ne compte que sur une ascension ; c'est ce qui distingue une maxime d'un aphorisme, la verticalité de l'horizontalité, le désespoir mental de l'espérance astrale.

Tout ce qui relève de l'inertie est grégaire, même si tu en es le seul acteur. C'est pourquoi je me refuse tout genre littéraire sauf la maxime.

L'écriture discursive est un acte (fondé sur l'esprit), mais l'écriture poétique ou musicale relève plutôt du rêve (l'inspiration de l'âme). Et Cioran : *On ne vit qu'en épuisant la substance de notre âme,*

*en trivialisant par des actes ses virtualités, en enterrant ses éruptions sous des formules* se méprend sur les fonctions de l'âme.

*Ce qui est le meilleur n'a pas besoin d'action, étant à soi-même sa propre fin* – [Aristote](#). C'est la définition même de la maxime : être là non pas pour être mesuré, mais servant d'unité de mesure. Le meilleur échappe aux définitions, ces véritables actions de l'esprit, et [Kant](#) vouait la haute philosophie *ad melius esse* et non pas *ad esse*, comme la mathématique, cette profonde ontologie du monde. L'élégance d'une monstration aphoristique ou d'une démonstration mathématique rendent le mesurage superflu ou bien pâle.

La maxime réinvente l'homme, la narration tient à l'événement : *La fable n'imité pas les hommes, mais une action* - [Aristote](#). La vie, malheureusement, se range, de plus en plus, du côté de l'événement plutôt que du côté de l'homme. Le bavardage gestionnaire évincera toute musique intemporelle.

La sagesse, selon [Aristote](#), est dans l'habitude et non dans l'acte. Mais qu'est-ce que l'aphoristique ? - une écriture, qui tente d'éviter l'habitude, pour devenir acte pur, sagesse immaculée, conception sans pénétration. Le soi inconnu se devine dans la continuité inexplicable de l'être, mais se traduit dans les césures évidentes du *faire*. Dans le langage monotone et disert d'une loi et dans la logique événementielle de rupture de son application.

Qu'est-ce que l'acte, que devrait provoquer une maxime ? - une mise en mouvement de mes fibres poétiques, aboutissant à une



impression musicale. Est-ce que Valéry - *La formule n'est jamais qu'un commencement – et il faut en arriver à l'acte* - voulait dire la même chose ? Le commencement est le *tout* de l'action de l'aphoriste, et l'acte n'est qu'une *partie* de la réaction du lecteur. Un résultat d'unification de deux arbres.

La solitude favorise l'expression fragmentaire, dans laquelle manquerait un commencement, un développement ou un achèvement ; la solitude elle-même y est une bonne contrainte. *L'âme isolée n'envisage que des fragments* - Plotin. L'âme grégaire et cohérente subordonne son action aux Codes et modes d'emploi. Le fragment artistique est un écho de l'Un divin, surtout lorsqu'il découle des hauts commencements et vise des fins profondes.

Depuis quatre siècles, la mode du genre aphoristique réapparaît une fois tous les cinquante ans. Je suis victime de la malchance de me trouver au beau milieu de ces vagues ; de plus, depuis Cioran – aucun bon livre de maximes. Il serait ridicule de prétendre que je sois mal compris ; aujourd'hui, personne ne *veut* ni ne *peut* comprendre les écrits non-discursifs, abstraits et détachés du présent. Ce pauvre Nietzsche qui se considérait *mal compris, méconnu, confondu, calomnié* (*mißverstanden, verkannt, verwechselt, verleumdet*) ; dans ces rapports avec la société il resta petit-bourgeois.

Je ne me résume pas dans mes analyses discursives, développantes, dans mes horizons égotiques ; je m'assume dans mes synthèses laconiques, enveloppantes, dans mes hauteurs égocentriques.

Rien de moderne dans mes outils, mes buts, mes enthousiasmes. Seulement quelques contraintes : éviter le robot, me méfier des belles idées, fuir l'horizontalité. L'arbre et non pas la forêt – le fond de mes projections ; la formule et non pas le tableau – la forme. Et mes ruines, je ne les entretiens pas, je les érige, telles *Modernes Catacombes* (R.Debray). Dans les catacombes, s'unissent les solidaires ; dans les ruines, s'unifient les solitaires.

Je me fiche de vérités (que n'importe qui peut exhiber), il me faut des maximes. Ils se fichent de maximes (de leurs style et ton), il leur faut des vérités : *Il vaut mieux trouver du vrai, même dans des vétilles, plutôt que discuter sur des maximes, sans aboutir à la vérité* - Galilée - *Io stimo più il trovar un vero, benché di cosa leggiera, che 'l disputar delle massime, senza conseguire verità*. Voilà ce qui explique la prolifération de vétilles, dans vos valeurs et calculs, et l'extinction de la maxime comme genre désintéressé et aristocratique.

Mes maximes, sans être ni inoculations ni pommades, ne s'adressent pourtant qu'aux porteurs de malaises incurables ; elles sont plutôt une atmosphère volatile et précaire, qui, l'espace d'un matin, ferait battre plus fort votre cœur ou rappellerait l'existence de votre âme immortelle.

Les absurdistes ([Chestov](#), [Cioran](#)) croient que l'absence de fondements (le déracinement) favorise l'épanouissement de l'individu ; mais le plus bel épanouissement se forme dans nos commencements, qui sont une espèce de fondement. S'épanouir dans

un parcours impeccable ou dans un but atteint est ou sera à portée des robots.

*Caresse et souffrance se présentent, quand l'homme n'en est affecté que dans une seule partie ; rire ou tristesse - quand tout en lui en est touché – Spinoza – Titillationem et dolorem ad hominem referri quando una ejus pars est affecta ; hilaritatem et melancholiam quando omnes pariter sunt affectæ.* C'est comme l'aphorisme, comparé avec le roman : la caresse est la maxime du bonheur ; tout dire est dire l'ennui ; la peau est cette délicieuse partie, où la hauteur du regard rencontre la profondeur du désir.

Dans son travail, tout scientifique s'appuie sur ses prédécesseurs ; mais tout bon philosophe, même celui qui se présente comme héritier d'un autre, part des points zéros de la création, et tout développement philosophique aboutit à d'autres points zéro, ce qui rend le développement inutile et vain. Et l'on a raison de réduire tout ouvrage philosophique à ses métaphores ; il peut se résumer en tant qu'un recueil d'aphorismes.

Le pragmatique vise la banalité des fins, le classique préfère la dignité du parcours : *Malheur à la culture, qui nous indique l'aboutissement, au lieu de faire notre bonheur sur la route ! - Goethe - Wehe jeder Bildung, welche uns auf das Ende hinweist, anstatt uns auf dem Wege selbst zu beglücken!* - seul le romantique s'enivre du mystère du commencement.

Quatre raisons pourraient justifier l'intérêt du lecteur accidentel pour les pages qui suivent : le choix exigeant de maximes des autres

(me servant tantôt de miroir, tantôt de tremplin, tantôt de cible - peu de révérences parmi mes références !), l'humour des ricochets et des contre-pied auxquels je les soumetts (jusqu'à les mutiler par des inflexions d'accommodation ironique du regard), les thèmes prônés (d'où est résolument banni tout goût journalistique), enfin, mes propres bribes de mots (souvent sans points d'appui, désarmées et donc plus vulnérables).

J'ai beau chercher des complices en écriture – je n'en trouve que deux – [Héraclite](#) et [R.Char](#). Mais seraient-ils bons éditeurs de mes maximes ? *Ces notes n'empruntent rien à la maxime ; un feu d'herbes sèches eut tout aussi été leur éditeur* – [R.Char](#).

Quant tu pratiques le culte du commencement, chaque fois tu renonces aux appuis sur tes propres paroles précédentes, mais le culte du parcours discursif te livre à l'inertie : *L'écrivain : ça se répète ou ça se contredit* - [Cioran](#).

Je suis saisi d'admiration ou de honte, en repassant mes paroles, proférées aux instants extatiques, narcissiques ou érotiques, - c'est de la folie, folie d'audace et de débordement, à l'opposé de la folie du vide, folie de verbiage et de remplissage qui s'empare des philosophes académiques.

Les philosophes peuvent être répartis en deux familles, symbolisées par [Aristote](#) et [Hegel](#), d'un côté, et [Héraclite](#) et [Nietzsche](#), de l'autre. On peut commencer par constater la pléthore des héritiers interchangeables des premiers et l'absence de dignes héritiers des

seconds. Avec les premiers - la facilité d'imitation et la dimension logorrhéique. Avec les seconds - le style inimitable et métaphorique. Bref, les vrais coryphées en philosophie sont des poètes.

Les sphères, dans lesquelles la philosophie peut évoluer - les commencements, les parcours, les finalités. Les seules finalités, dignes d'une plume originale, sont la douce mélancolie ou l'ardente admiration ; le savoir, la vérité, l'actualité devraient en être exclus. Les parcours peuvent être continus ou discrets ; les deux peuvent se justifier, si tu possèdes le talent et le style ; si tu reconnais, comme les meilleures des têtes, que la rupture est l'élément fractal nécessaire, pour saisir les objets essentiels, tu aborderas la démarche discrète. Enfin, les plus ambitieuses des plumes, se concentrent sur les commencements, la seule sphère où l'originalité a encore son *verbe* à dire. Et puisque la partie élémentaire de tout discours philosophique est la métaphore, le commencement en est la quintessence, prenant la forme d'un vers ou d'un aphorisme.

Chez un bon écrivain, ce qu'il ne daigne pas toucher est plus important que le choix de ce qu'il tient sous sa coupe, c'est aussi un signe d'un goût aphoristique. *On garde ce qui compte et l'on vire de ce qui encombre* - comme disait R.Debray, en me dédiant *Bref*, l'un de ses derniers livres, dont je lui avait suggéré le genre.

L'inspiration ne me dicte ni mots ni idées ni images, elle suscite l'aspiration vers mon étoile. Mon corps récepteur transmet cet élan à mon esprit, relais d'excitations, qui mue en mon âme, émettrice de mon regard, que mon talent, artisan du style, traduit en métaphores.

Ce chemin, pour ne pas dégénérer en sentier battu, s'arrête à la hauteur d'un commencement individué, ainsi il évite de devenir de l'étendue ou de la profondeur communes.

Puisque mon soi inconnu est à l'origine de mes états d'âme mémorisables, on peut les appeler aventure intérieure, qu'il s'agit de convertir en formule extérieure, en maxime, avec une profondeur implicite de la source et la hauteur explicite du commencement.

La maxime permet de maintenir la hauteur *maximale* ; la danse, laconique, planante et altière, se réduit à l'élan et veut ne s'adresser qu'au lointain, qu'aucune marche ne rapproche ni ne touche.

Je ne veux pas laisser des traces du travail (de mon esprit) sur mes notules, même des traces lumineuses ; je m'arrête sur l'étincelle (de mon âme), dans un état suspendu, inachevé.

## **Art**

Les métaphores sont une marchandise (matière première pour les uns, produit clé-en-main pour les autres), dont la demande, aujourd'hui, chuta spectaculairement (et l'offre suivit servilement). C'est l'aubaine pour celui qui s'obstine à produire des perles en pure perte, sans peur de rengaine ni de contrefaçon, pour celui qui peut se passer de la réalité. Je sais que *le destin funeste de la métaphore - la chute dans le réel* - J.Baudrillard - comme toute *aléthéia* poétique aboutit, tôt ou tard, à une *doxa* prosaïque.

Ce qui est bancal et bête, dans une métaphore ou dans une pensée, cherche son salut dans le développement ; mais ce qui est déjà plein - y perd. *L'image gagne toujours à ne pas être développée* - Aragon - la pensée, en dernière instance, y gagne aussi. Et c'est l'émotion première qui en est victime, puisqu'elle n'est vivante que près de sa source, à laquelle on ne peut être fidèle qu'en mourant de soif.

L'invention en art se fait dans l'espace ; désintégrer les formules de la génération précédente est puéril et vain. Une confusion entre le temps (générations) et l'espace (hauteur ou profondeur). Et c'est en intégrant ce qu'on nie qu'on gagne le droit de parler de formules !

J'aimerais, qu'on comprît, que ce livre aurait gardé tout son sens, si je n'avais pas lu un seul des auteurs, qui en font le fond lointain ou le cadre immédiat. Nous sommes au temps des orages ; des nuages

aléatoires traînent au-dessus de nos âmes réceptrices, chargées d'images et d'émotions ; l'éclair doit ne garder que le souvenir de nos âmes illuminées. Un bon exemple de fortuité des nuages passagers : pour [Nietzsche](#) - le bref passage de Schopenhauer et de Wagner, aux fonctions météorologiques.

Difficile de reproduire la vie mieux que par l'image d'un arbre. Le récit, le plus souvent, me met déjà au milieu d'une bruyante forêt, cachant les soucis de l'arbre solitaire, tandis qu'une formule de deux lignes ne peut se vouer qu'à un arbre fier et silencieux.

Ce qui est déterminant dans le choix de nos genres littéraires, c'est notre susceptibilité à l'ennui. Quelles armures il faut dresser devant les pointes du bon goût pour s'attaquer aux sorties de marquises, aux madeleines trempées ou aux comices agricoles ! On est un professionnel, quand on entend surtout l'effet du complément d'objet direct et animé dans des phrases comme *Je vous aime* !

Les Chateaubriand et les [J.Joubert](#) (les Goethe et les Lichtenberg, les Nabokov et les [Chestov](#)) semblent être incompatibles. Le second se serait mis à imiter le premier - le rire de l'auteur nous empêcherait de nous émouvoir. Le premier se serait aventuré dans le genre du second - le rire du lecteur compromettrait toute estime. Il est clair qu'entre Chateaubriand et rien il y ait moins d'espace qu'entre Joubert et n'importe qui. Des exceptions : Shakespeare, Voltaire, [Nietzsche](#), Tolstoï.



Tout genre littéraire détermine le type de passerelle avec la réalité : les uns bâtissent des ponts, d'autres creusent des mines. La maxime communique avec le monde par le regard, abstrait, hautain, à l'aplomb de la vie. *Le fragment doit être complètement hors du monde environnant et être concentré en soi comme un hérisson* - F.Schlegel - *Das Fragment muß von der umgebenden Welt ganz abgesondert und in sich selbst vollendet wie ein Igel sein.*

Chanter l'immobilité est peut-être une ruse, due à mon genre, puisque si la cohérence du narrateur est dans le mouvement, celle de l'aphoriste - dans la capacité de n'admettre aucun mouvement provenant du dehors des mots.

Si, dans ton écrit, tu cherches la stabilité, la continuité, la cohérence, tu peux être certain d'aboutir à la platitude, à ce réceptacle incontournable de ces pseudo-qualités communes. La musique verbale, cette créatrice de reliefs, naît de la mélodie des commencements laconiques.

Aucun autre genre littéraire ne présente si peu de maîtres que le genre aphoristique. Quand l'esprit rencontre le talent, on maîtrise, à la fois, les métaphores et les formules, mais le don des métaphores est plus rare : *Métaphores naquirent avant syllogismes* - F.Bacon - *Parabola argumentis erant antiquiores.*

Tant d'écrivains, dont le seul intérêt est de fournir à un autre une occasion pour écrire une phrase. Ce livre en fournit d'innombrables

exemples. *Je ne fais parler les autres que pour mieux m'exprimer moi-même* - Montaigne.

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débuta par le genre le plus poétique – par l'aphorisme.

L'Esprit et le Verbe, c'est tout ce qui me reconnaît pour Père. Quand le Verbe est vers Dieu, je suis dans le vers ; quand Il est Dieu Maximus, je suis dans la maxime. Et l'Esprit m'enveloppe d'un fond de silence.

Le *fragment* et le *raccourci* sont de mauvais procédés des sceptiques stériles ; c'est la *modulation* qui est féconde. Ni intervalle ni droiture, mais hauteur !

L'ennui des *donc, alors, ensuite*, l'attrait des ruptures, dans l'inertie logique, et de la fragmentation, dans des monolithes mécaniques. Toute juxtaposition d'images, quand on est sincère, provoque une perte de hauteur, une chute sans éclat, la triste monotonie du n + 1-ème pas. Vive le pointillé parataxique ! *La continuité dégoûte en tout* - Pascal.

La métaphore, placée dans un discours, perd sa hauteur représentative et rejoint la platitude interprétative ; la grâce aphoristique se transforme en pesanteur sophistique. La liberté expressive d'une maxime, face à l'inertie argumentative d'une harangue.

Le fragment comme genre est précieux comme une promesse de métamorphose. Ne pas s'appuyer sur la page précédente ; que chaque ligne ne compte que sur elle-même ! La pensée discursive, en continu, traduit le culte de l'habitude, de l'étendue. *Il n'appartient qu'au génie de détacher sa pensée de l'habitude* - Cicéron - *Magni autem est ingenii abducere cognitionem a consuetudine.*

La pensée-éclair, venue de la hauteur, cherche les mêmes débouchées que les fleuves interminables de nos vallées de larmes : *Le discours pléthorique et le discours laconique ont le même but* - Épicure. Malheureusement, on n'écoute pas le sain constat des postmodernes : ni l'intelligence ni le savoir n'appartiennent plus au genre discursif. Mais la règle de l'économie des moyens est sans exceptions : *Quelle que soit la leçon, la brièveté s'impose* - Horace - *Quidquid praecipies, esto brevis.*

Toute beauté a besoin de miroir. Non spéculaire, toute belle chose en soi ne dépasse pas le grade d'idole, de poids ou d'outil. Le miroir minimal - une négation. Toutefois, ce qui nous émeut le plus dans une beauté ne figurera jamais sur un tableau ni dans une formule ; elle est

annonciatrice du merveilleux : *La beauté devient la preuve visible des miracles* - Dante - *La bellezza diviene argomento visibile dei miracoli*.

L'art - produire des métaphores, une fois que je suis subjugué par un concept. Les piètres sciences, ce qui nous élargit et corrobore (l'art rétrécit et désespère !), c'est traduire en concepts les métaphores insaisissables. L'idole (verbe mental, représentation), le portrait (verbe intellectuel, propositions), l'état d'âme (verbe inspiré, discours). Il est de belles métaphores, devant lesquelles palissent les formules, les pinceaux et même les mots...

Styles descriptif ou aphoristique : flamme maintenue au petit feu ou feu sans flamme. La flammèche enflamme, le feu attire. La force du scandale, l'impuissance de la tentation.

Je n'aime ni fragments ni miettes ; mes mots ne font pas partie d'un tout, qui aurait pu ou dû être narré en récit continu. Quand on n'a pas d'éclairs, comme [Héraclite](#) ou [Cioran](#), on dessine des nuages, on fait du bourrage. On n'a rien à déchirer, quand on tisse en l'air. Mais j'aime une alvéole fractale, un motif en pointillé, qui tapisserait une surface projetée vers l'infini.

Les métaphores primordiales, serrées jusqu'à devenir maximes, doivent former une constellation, que j'appellerai mon étoile. *Penser, c'est être sous la contrainte d'une idée unique, qui, telle une étoile, reste immobile* - [Heidegger](#) - *Denken ist die Einschränkung auf einen Gedanken, der wie ein Stern stehen bleibt*. De sa froide lumière je dois jeter sur la vie - mes ombres chaudes.

Narrer, en littérature, c'est recoller les morceaux. Acceptable tant que la colle du style ne sert que la qualité de la mosaïque. Je préfère des collections de pierres précieuses, où chaque pièce surgit comme une perle, sans trace de mains affairées. Mais veiller à ne pas tourner en un kaléidoscope soumis au hasard des tournis ambiants. Fuir les continents, rester insulaire, pratiquer une *écriture en archipel* (R.Char).

Dans le genre discursif, les lacunes témoignent du manque de maîtrise, et non pas d'une volonté délibérée d'un inachèvement artistique, comme c'est le cas chez les maximistes, qui fixent le vecteur, évoquent les valeurs, mais laissent au goût du lecteur l'accès aux intensités et aux vertiges. *L'art d'inaboutissement est l'un des plus insoumis à la raison* - F.Iskander - *Искусство недосказанности – одно из самых неподвластных разуму.*

L'échec fatal du genre discursif est dû au fait que le passage d'une perle à l'autre est presque toujours une grisaille mécanique. *La création – le passage continu d'un échec à l'autre* - Chestov - *Творчество есть непрерывный переход от одной неудачи к другой.* L'échec est dans le passage ! Tu renonces aux passages – tu restes avec les seules maximes, ces nœuds solitaires, ces triomphes des étincelles dans la nuit du rêve ! Hors lumières communes.

Les romans ou les vers ne sont que des applications, des images projetées d'un noyau, seul digne d'être peint, de notre climat intérieur, de notre réfringence qu'identifie la qualité de nos ombres. Et cette source ne peut se peindre qu'en maximes. Il faut être sot pour croire,

que *toute opinion philosophique, énoncée sous forme d'aphorisme, est une bêtise* - M.Unamuno - *Cualquier opinión filosófica, formulada en el aforismo, es una tontería*. On n'étale que ce qui est difforme.

Le genre littéraire résulte de la qualité d'une *analyse fonctionnelle* : ou bien on fouille les propriétés d'une fonction - le récit large, ou bien on en énumère des membres d'un développement en série - le récit profond, ou enfin on se contente d'en dégager des harmoniques génériques - les maximes hautaines.

Ne pas chercher à être lu, mais à être (ap)pris par (le) cœur (une brigue d'aphoriste tirée de [Nietzsche](#)).

La littérature discursive suit le conseil de Bias : *Entrenez froidement, poursuivez chaudement*, tandis que l'aphoriste se dit : *Entrends chaudement et surtout ne poursuis rien*.

[Socrate](#) ne gagne rien des niais acquiescements ou objections de ses disciples, comme Faust de Méphisto (ni vice versa !), ni Don Quichotte de Sancho, ni Hamlet d'Ophélia. C'est ainsi qu'on aboutit à l'*ars solicis*, aux soliloques aphoristiques de Zarathoustra, de Messieurs Teste et [Cioran](#).

Tout bon écrit est une perle isolée ; je la gâche de deux manières : en étendue, en l'enfilant avec d'autres perles (développement pour s'adapter au goût des pourceaux, tenants des écrans) ou en profondeur, en l'accrochant aux fonds solides (justification devant les lourdauds ignorant les écrins).

Ni miroirs, ni échos, ni modèles, ni horloges, ni récits ne peuvent rendre ce qui sourd dans mon âme. Quelque chose entre une mélodie et une formule. C'est pour cela, peut-être, que même les tableaux auraient dû relever du genre aphoristique. Me fusionner en un minimum d'espace. Aucune effusion de la cervelle ne vaut une fusion de l'âme, du tempérament et du talent.

Dans un texte littéraire, une fois le brillant verbal démonté, qu'en reste-t-il à l'amateur des choses précieuses ? - des fils d'interprétation et des perles de représentation. Mais une belle disposition de fils, à l'origine d'un joyau, est, elle aussi, effet d'une représentation. Cependant ils continuent à tenir aux parades de masse et à boudier les hit-parades de classe.

Qu'on soit adepte du fragment ou du système, sa création se réduit toujours à un arbre, et l'ennui des systèmes est dans la sécheresse des branches surchargées de constantes, là où le fragmentaire verdit de ses variables vitales, pénétrant les racines, s'élevant jusqu'à la cime, animant les ramages et embellissant les fleurs. La langue systématique se construit ; l'arbre fragmentaire croît.

L'une des plus belles preuves du fond poétique de l'homme est l'énigme des premiers littérateurs, historiens ou philosophes, qui, tous, furent poètes ! *Dire et chanter était autrefois la même chose* - Strabon. Et c'est pourquoi les premiers philosophes écrivaient en aphorismes, cette forme poétique de la véritable sagesse.

Un don musical ou pictural est le seul à pouvoir pallier à l'incapacité de formuler de bonnes définitions. *Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre* - La Bruyère - le et devrait y être substitué par le ou. Nietzsche et Valéry sont les seuls à réunir ces deux talents.

La mathématique part d'un but, dont la solution découle de l'harmonie et de l'élégance des définitions nouvelles, de ces contraintes initiatiques ; le commencement de la poésie et de la philosophie se trouve dans des contraintes, c'est à dire dans un sentiment ou dans un goût, pour lesquels un bon regard trouvera toujours des buts harmonieux et élégants. La maxime est un genre, qui cherche un compromis : elle n'est que définitions, mais ne véhicule que le sentiment et le goût.

Aussi bien dans les questions de fond que de forme, on doit choisir entre symphonie et rhapsodie ; mais si l'intelligence vote pour un fond symphonique, le goût se prononce pour la forme rhapsodique ; étaler une mosaïque, avec des cailloux, ou dresser un tableau, avec des perles, - les meilleurs choisissent le second terme.

La prose vaut par son fond, et la poésie - par sa forme ; mais un aphorisme, ce n'est qu'une frontière entre une forme finale et un fond initial ; sa valeur n'est donc accessible qu'à celui qui aime la perfection de la forme et maîtrise la naissance du fond.

Si tous les genres littéraires étaient aussi exigeants que la maxime, le métier de critique disparaîtrait aussitôt ; parasiter sur des



romans bourrés de graisse narrative est chose banale, mais comment nourrir leur indigence sur l'ascèse décharnée d'un apophtegme ? Aux idées on peut opposer mille balivernes ; à la maxime on ne peut opposer qu'une autre maxime.

La maxime n'est pas un fragment d'une entité plus profonde ou complète ; elle est une image minimale d'une perfection admirée, avec l'ambition d'excellence expressive, et que tout développement, aussi cohérent soit-il, amoindrirait. Les **cartésiens** ne le comprennent pas : *Ce qui peut faire le plus, peut aussi faire le moins.*

La justification de la maxime comme d'une illustration précise de la pensée de l'éternel retour, surgissant de la chaîne : l'être (la création divine, le savoir, l'intelligence), le devenir (la création humaine, le mouvement, la vie), l'intensité vitale (le seul dénominateur commun entre le héros, l'artiste et le bel esprit), le commencement résumant la finalité et coïncidant avec elle, ce que reprend le symbole de l'éternel retour du même et dont la maxime est la miniature. Un commencement, dont toute suite pensable ne serait que du retour du même, de ce qui est prégnant ou déjà exprimé dans le commencement, - la définition même de la maxime.

La maxime est au discours ce qu'un théorème mathématique est à son exposé aux ignares. Le sens de la métaphore distingue un bon poète et un bon mathématicien. *Deux catégories d'hommes : ceux qui s'y connaissent en métaphores ou bien en formules* - H.Kleist - *Zwei Klassen Menschen : die sich auf eine Metapher und auf eine Formel verstehen* - un maximiste appartient aux deux.

Quand je vois, chez les romanciers, tant d'inertie sans pensée, j'y trouve une raison de plus pour m'attacher à la pensée sans inertie, qui est la définition même de la maxime.

*Si tu t'élèves à l'idée la plus générale, et si son objet a de la grandeur, alors le ton, tout seul, atteindra la juste hauteur* – J.G.Hamann - *Ist man bis zu den allgemeinsten Ideen gestiegen, und ist der Gegenstand an sich groß : so wird sich der Ton von selbst zu einer angemessenen Höhe erheben.* Mais ils s'arrêtent aux idées intermédiaires, au sujet des objets minables, ce qui explique la platitude de leur ton. L'art de l'idée, à la fois la plus belle, la plus haute et la plus générale, s'appelle aphoristique.

*Hachez l'œuvre en nombreux fragments, et vous verrez, que chacun peut exister à part* – Baudelaire. Et pourtant on continue à débiter des ergotages, en d'assommants défilés d'objets réunis en de fades unités. Quand on s'aperçoit, que les mots les moins artistiques sont *donc, car, et, ou* on devrait, sur-le-champ, s'interdire tout récit. Les enchaînements qu'adorent les crétins d'aujourd'hui : *il reste à démontrer, et là, tout bascule, rien n'est moins vrai...*

*L'aphorisme n'est ni une maison, ni un temple, ni une école, ni un parlement, ni une agora, ni une tombe. Ni une pyramide ni surtout un stade. Quoi d'autre ? Il fait signe vers la mémoire d'une totalité, à la fois ruine et monument* – J.Derrida. Oui, il est une noble ruine, gardant le souvenir de la profondeur des souterrains et de la hauteur des colonnes.

L'inspiration, c'est-à-dire un état d'âme ou une question sans paroles, motivent l'aphoriste ; sa maxime ne sera qu'une réponse, contenant une instigation, une invitation à inventer des questions qui y mènent (la déconstruction derridienne).

Comparer l'harmonie d'une épopée à celle d'une maxime, c'est comparer la lumière solaire avec l'étincelle d'une imagination ou avec l'étoile d'un poète inspiré. *L'esprit ne peut pas se contenter des jouets de l'harmonie ; l'imagination exige des tableaux et des récits* - Pouchkine - *Ум не может довольствоваться одними игрушками гармонии, воображение требует картин и рассказов*. Ce que certains cherchent en étendue des gammes, d'autres atteignent en laconisme de mélodie et d'intensité.

Dans tout discours se glisse l'inertie, et toute volonté de conclure est signe d'orgueil et de faiblesse. Que toute métaphore coule de mes hautes sources, sans découler de mes raisons *profondes*. *Le commencement appartient au génie, la suite et la fin - au sot et à la bête* - L.Andréev - *Начинает гений, а продолжает и кончает идиот и животное*.

*Les substitutions d'images, c'est un symbole de force, c'est l'art* - B.Pasternak - *Взаимозаменяемость образов, то есть искусство, есть символ силы*. Tout remonte à l'arbre, que ce soit l'image ou la formule logique ; de ses substitutions naissent des fleurs, des fruits ou des cimes.

On renonce au développement suite aux contraintes que s'impose un bon goût : *La profondeur du sage est dans l'indifférence pour le développement* - G.Benn - *Entwicklungsfremdheit ist die Tiefe des Weisen* - ou une bonne obsession : *Ma passion est de parler sans développer. Dès que je me mets à développer la pensée, à laquelle je crois, je cesse de croire au développé* - Dostoïevsky - *Страсть моя - говорить без развития. Случись, что я начну развивать мысль, в которую верую, я сам перестаю веровать в излагаемое*. Que le bel instant s'arrête - tel est le désir, que réveille l'art statique. L'art dynamique est une aberration. Le roman est une aberration, et la maxime - le seul héritier légitime de la poésie.

La maxime est un concentré des trois genres : de l'épique, avec l'ampleur des objets, du dramatique, avec l'intensité de ses actions, du poétique, avec le vertige de ses premières émotions. Chacun peut la développer dans le sens de ses propres goûts ou connaissances. Maîtriser, à la fois, tous ces axes, c'est être philosophe. *Les pensées brèves ont l'avantage de faire penser le lecteur par lui-même* - L.Tolstoï - *Короткие мысли тем хороши, что они заставляют читателя самого думать*.

La maxime est le seul genre littéraire, dans lequel on ne négocie pas sa valeur, on l'impose. *Les aphorismes sont un genre foncièrement aristocratique d'écriture. L'aphoriste ne discute ni n'explique, il affirme ; et dans son affirmation perçoit la conviction, qu'il est plus profond ou plus intelligent que ses lecteurs* - W.Auden - *Aphorisms are essentially an aristocratic genre of writing. The aphorist does not argue or explain, he asserts ; and implicit in his assertion is a conviction that he is wiser or*

*more intelligent than his readers*. Mais, au fond de lui-même, il sait, que ses affirmations ne valent que par leurs métaphores et que toute intelligence s'évente vite au souffle de l'ironie. L'aphorisme n'est pas maison et repos, mais ruine et élan.

C'est l'aplatissement des gouffres, le lissage des âmes et l'assèchement des cœurs qui sont à l'origine du désintérêt pour les sommets, puisque toute profondeur, jadis palpitante, est vouée désormais à la platitude, et un savoir sans voiles conduit vers un vouloir sans étoiles. Et l'un des sommets s'appelle l'art de la maxime. *Face aux maximes, vous faites la fine bouche, comme si le monde n'était qu'une platitude, sans sommets ni torrents* - R.Schumann - *Ihr rümpft bei Aphoristischem die Nase ; ist denn die Welt eine Fläche und sind nicht Alpen darauf, Ströme ?*.

*Il n'y a pas d'art sans faits. L'«aphorisme» est un symptôme d'artériosclérose* – Nabokov - *There is no art without facts. Aphoristicism is a symptom of arteriosclerosis*. Tu n'étais pas en veine, pour tirer ce diagnostic de charlatan. Le bon *fait* artistique est à l'opposé du *fait* divers. Aucun genre ne produit de faits aussi littéraires que l'aphorisme. C'est l'œil et le goût, non pas la mémoire, qui découvrent ces faits. Même un apologue est déjà du délayage.

*La souveraineté de l'art est une valeur, qui ne s'évalue pas* – R.Char. La souveraineté sans royaume comme le sacré sans temple ou l'amour sans possession. Toute évaluation résulte en substitutions, mais dans l'art, c'est la formule même qui porte la valeur.

Toute la philosophie se réduit à quelques aphorismes, puisqu'elle, comme la poésie, manipule des images et nullement des concepts. Tout le reste n'est que logorrhée. *Développer une phrase-image, c'est arrêter l'élan d'une imagination* - G.Bachelard.

Citation comme fond ou citation comme cadre - deux attitudes opposées : pédantisme ou pragmatisme. *Les citations sont les béquilles des esprits infirmes* - P.Morand. Les infirmes sans béquilles boitent côté cervelle plus que côté pieds, ce qui n'est guère plus glorieux. Chez les sains d'esprit, les citations sont des panneaux de signalisation, sans rapports viscéraux avec jalons, destinations ou altitudes.

*Héraclite* se serait moqué des dialogues *socrato-platoniciens* ; *J.Joubert* arrachait les pages *discursives* de tous les livres, y compris de ceux de son ami Chateaubriand ; *Nietzsche* riait des pâles chinoiseries kantienne ; *Valéry* baillait sur les *marquises* de Proust ou sur les *cinq heures* de Bergson. La philosophie est une matière littéraire ; la littérature ne vaut que par son côté poétique ; la poésie est un hymne à la musique ; la musique est faite de métaphores mélodiques et rythmiques ; la métaphore verbale s'identifie avec la maxime.

Écrire des maximes, c'est un jeu de réussites : je rabats mes cartes d'images, le lecteur devant y lire son destin. Mais elles ne ressemblent pas aux ouvertures échiquéennes, mais plutôt aux fins de parties.

L'œuvre est souvent un résidu d'un travail de manœuvre. *Le meilleur charpentier est celui qui fait le moins de copeaux* - proverbe allemand - *Das ist nicht der beste Zimmermann, der viel Späne macht*. Les poupées russes seraient peut-être un bel exemple de cette économie. En poésie, hélas, plus il y a de copeaux plus pleine est l'œuvre.

Comment finit-on par s'attacher à la maxime, au détriment du récit ? - en ne gardant de l'opéra que le drame, de l'oratorio – que le mystère, et en se concentrant sur la cantate, puisque, dans ce qui est dramatique et mystérieux, seules comptent la musique et la voix, non diluées par la durée et l'action.

Le penchant naturel pour le plongeon dans la profondeur n'est qu'un signe de faiblesse ou de bêtise, puisque l'affleurement à la platitude en sera l'aboutissement final. D'où l'avantage qu'offre le genre aphoristique : *Écrire selon le fragmentaire détruit la surface et la profondeur* - M.Blanchot. Qui encore saurait entretenir de belles ruines, si ce n'est l'architecte de la hauteur. Le morcellement de châteaux en Espagne produit de basses casernes ; leur concentration, au seul souterrain, permet une succession légitime, par de hautes ruines.

En pensant à l'art laconique, on peut dire : qui *peut* plus, *veut* ou *doit* moins et devient aphoriste. C'est beaucoup plus intelligent que le banal : qui peut plus, peut moins (*a majori ad minus*), digne des journaliers ou avocats. Fuir *amplianda*, affûter *restringenda*.

Le goût aphoristique en musique se traduit par la préférence qu'on donne à la mélodie face à l'harmonie. F.Schubert est sans doute le meilleur aphoriste, mais qui profanait son laconisme dans des ouvrages sensés monumentaux.

La maxime est un bond, par-dessus la platitude discursive ; aucun autre genre n'est aussi efficace, pour traduire un vol, un élan, parti de l'étincelle d'un commencement et tendant vers l'étoile que je suis le seul à voir.

Le genre aphoristique exige une profusion de variables, dans l'arbre de l'écrit, pour rendre féconde sa lecture. *Une œuvre est solide, quand elle résiste aux substitutions, qu'un lecteur rebelle tente de faire subir à ses parties* - Valéry. Quand on ne substitue que les constantes, il n'y a ni dialogue ni enrichissement ni fraternité.

La maxime : un haut commencement qui est en même temps une conclusion profonde.

La maxime – la musique et la démesure ; la poésie – la rime et la mesure. La première a une dimension de plus ; elle est de la poésie hyperbolique.

Le style est le laconisme, imposé par l'exigence des contraintes, laconisme des commencements, et la plénitude ou la puissance, surgissant de ces sources, tantôt hautes tantôt profondes.



Les récits, avec leur inévitable platitude, t'invitent à promener tes yeux et ta raison sur leurs pages ; les maximes, s'énonçant sur des sommets, ont pour ambition - redresser ton regard et parler à ton âme.

La maxime est une réponse, aux vastes horizons, et qui laisse deviner la profondeur de sa question et la hauteur de ses sources.

Un grand avantage du genre aphoristique : il est plus facile de s'y appuyer sur le rêvé que sur le vécu.

La maxime ne peut être ni constat, ni verdict, ni nécessité, ni vérité ; elle ne peut exprimer que la musique d'un état d'âme.

Une maxime doit exprimer l'élan vers l'inaccessible ; l'élan est plus près de l'immobilité des commencements que des distances parcourues. Donc, cette définition : *L'aphorisme n'est qu'un mouvement sans suite* - R.Musil - *Aphorismus – bloß Bewegung ohne Ergebnis* - est entièrement erronée.

L'immobilité des commencements sert à résister à l'inertie des parcours. *Mon enthousiasme ne surgit que dans l'élan créateur initial ; tout 'développement' est perte d'intensité, sous le signe de la nécessité et non pas de la liberté* - Berdiaev - *Только первичный творческий подъём вызывал во мне энтузиазм ; „развитие“ - охлаждение, под знаком необходимости, а не свободы*. Toutefois, le premier chaînon de cette chute n'est pas la perte de l'enthousiasme, mais le pâlissement de la beauté. C'est une question de style et non pas de liberté. D'ailleurs,

dans les grands commencements il y a plus d'arbitraire noble que de liberté neutre.

L'impasse est un lieu idéal pour échapper à l'étable, où aboutissent tous les discours académiques sur des sentiers battus. A.Badiou ne se doutait pas, à quel point il avait raison : *Promotion du fragment, discours en miettes, tout cela argumente en faveur d'une ligne de pensée sophistique et met la philosophie en impasse* ! La miette, sous une bonne plume, peut se muer en perle ; vos raisonnements ne peuvent polir ou curer que le circuit intégré ou le tout-à-l'égout. La philosophie est l'art de la métaphore vitale.

Écrire, c'est réussir à me passer d'enfilades et à faire briller mes perles poétiques dans les yeux de ma Muse nue, de Polymnie, sans même sa couronne de perles rhétoriques. Un but possible de l'écriture laconique : rendre autarcique chaque perle à part et voir dans leurs pénibles assemblages - des colliers d'Harmonie. *Écrire, c'est augmenter d'une perle le sautoir des Muses* - Sartre.

La prose flaubertine : Sartre y décèle un penseur, et Valéry la trouve insupportable pour celui qui pense ; le goût et l'intelligence de Sartre s'y avèrent lamentables. Mais ni l'un ni l'autre ne s'attardent sur la Correspondance de Flaubert, qui, probablement, est la plus belle de l'Histoire littéraire. L'inverse de Tchekhov – nul en épistolier, génie en tragédien. Le genre épistolaire est le plus proche du journal intime ou de l'aphorisme, c'est pourquoi j'aime Flaubert, énergumène et amoureux. Celui qui écrit à L.Colet est infiniment au-dessus du joueur de cartes, l'auteur de la *Dame au petit chien*.

Trois éléments sont présents dans tout écrit d'art : les faits, les signes, les mélodies, qu'on déchiffre, interprète et en est impressionné. Le genre aphoristique est le seul, où ces trois étapes aient de l'importance égale, s'appuyant, respectivement, sur l'intelligence, la noblesse, la musique.

L'ennui du genre discursif est dans la mécanique des rapports entre causes et effets, contrairement au genre aphoristique, dans lequel s'exprime une prédestination originaire et organique. Valéry applique la même définition au poème : *Le poème apparaît des fragments, un commencement prédestiné de quelque chose.*

La haute couture s'adresse au beau corps, dont la beauté gagnerait à se couvrir d'un bel habit, au milieu des admirateurs. L'art aphoristique fait presque la même chose : il n'offre que l'ornement, prévu pour une belle âme, qui serait fière de le porter – dans la solitude.

Il faut provoquer chez le lecteur une activité créatrice, complémentaire, paradoxale, et c'est le genre aphoristique qui s'y prête le mieux. Chez les autres dominant la curiosité, la familiarité, l'amusement, la rencontre avec des objets qu'on avait déjà croisés ailleurs.

Ta maxime, comme la musique, n'apporte que des réponses, auxquelles les autres peuvent (doivent ou savent) chercher des questions adéquates. *En écoutant la musique, j'entends des réponses,*

*j'ai l'impression qu'il n'y ait aucune question - G.Mahler - Wenn ich Musik höre, höre ich Antworten und empfinde, daß es keine Fragen sind.*

Le genre discursif : une même chaîne, qui relie des héros, des bandits, des badauds, et qu'on traîne, en plein jour, vers les forums, les salles de vente, les abattoirs. Le genre aphoristique : un faisceau d'étincelles, projetant des ombres dans la nuit des âmes.

Une bonne maxime, visant l'effet d'un éclair, le rate toujours, puisque celui-ci n'est que bruit et lumière, matières communes. C'est la caresse, c'est-à-dire ombre et musique, qui est l'outil d'aphoriste.

Qu'ils pratique le poème, la mystique ou l'apophtegme, [Nietzsche](#) et [Valéry](#) restent grands artistes. Mais [Cioran](#), brillant dans le maniement des mots, est terne dans celui des idées. Le style, c'est de la lumière maintenue, mais la maxime, c'est la qualité des ombres fugaces.

Le style aphoristique, nécessairement, conduit au mysticisme, qui suppose des lacunes profondes, secondaires mais indispensables, à remplir par le lecteur.

Chez un philosophe, on (res)sent le climat, pointilliste, laconique, ascendant, de son âme ou/et comprend le paysage, vaste, cohérent, connexe, de son esprit. Avec la disparition des âmes, on est orphelin de climats solitaires et plongé dans la multitude de paysages. Mais l'artisanat (photo)graphique rendit ces paysages – interchangeable. L'aphorisme reste le dernier genre, qui fasse parler l'âme.

Le genre discursif – suivre un fil, dans une platitude arbitraire des mots ; le genre aphoristique – s'imposer une trame, ce qui évite le décousu des images et des idées.

Les nuances, même les nuances du grand, relèvent du genre elliptique, fini, sans élan ; les maximes doivent être paraboliques (élans vers le proche) ou hyperboliques (élans vers le lointain).

Dans l'art, y compris en philosophie, plus longue est la portée du contenu, plus courte doit en être la forme enveloppante ; tout développement rapproche de la platitude finale. *Il faut savoir être bref dans ce qui est vaste* - Tchékhov - *Нужно уметь коротко говорить о длинных вещах.*

J'ai choisi de me montrer, plutôt que de montrer les autres ; ce qui revient à préférer le chant au récit. Le seul musicien, chez moi, est mon âme ; en absence des âmes, personne ne m'entend – *l'âme n'est entendue que par des âmes* – ma réplique au fragment de F.Schlegel : *Les esprits ne se montrent qu'aux esprits* - *Geister zeigen sich nur Geistern*. Les abstractions, les rêves, les spectres passent, inaperçus, inentendus...

Plus honnêtement on se contraint à ce qui ne s'affadit pas dans le verbal, plus on se dévoue au genre aphoristique.

Mon idéal d'écriture – inclure l'essentiel dans une seule proposition, de telle façon que le lecteur n'ait aucune envie de voir

une deuxième. C'est pourquoi je déteste les bavards comme W.Faulkner : *Écris ta première phrase de telle manière, que le lecteur veuille, à tout prix, lire la suivante - Write the first sentence in such a way that the reader wants to read the next one at all costs.*

Dans l'écriture, le talent, c'est l'art de munir d'une même intensité la sainte triade littéraire – l'intelligence, la noblesse, l'ironie. Mais ces qualités n'ont un caractère définitif que dans les commencements ; cette recherche du début décisif n'est qu'un retour éternel du même, de la même harmonie des critères, qui, bien satisfaits, rendent superflu tout développement. Et l'éternité n'est que le nombre inépuisable de sujets, sur lesquels pourraient reposer ces débuts. C'est ainsi que les meilleures plumes évitent le bavardage et s'arrêtent aux adages.

Nietzsche, Valéry, Cioran – la hauteur, l'intelligence, le style – ce sont ces lignes d'héritage, dans la vie d'imagination, qui m'autorisent d'en réclamer la fraternité. Plus l'appartenance à la tribu virtuelle des aphoristes. Mais aucune parenté avec le petit bourgeois, le grand bourgeois, le SDF, qu'ils furent dans leur vie réelle.

Quand on prête plus d'attention aux désastres réels qu'aux consolations illusives, on voit dans les maximes des *axiomes du crépuscule* (Cioran) ; pour ceux qui font le choix inverse, comme moi, les maximes sont des *apories du commencement*.

Pas de perles aux sommets, elles s'associent, hélas, avec la profondeur, au lieu de la juste hauteur. On préfère de sombres

plongeurs aux lumineux anges : *Celui qui cherche des perles doit plonger en profondeur* - J.Dryden - *He who would search for pearls must dive below*. La crédibilité des colliers d'artisan peut-être y gagne, mais des perles sans prix d'artiste ne se gagnent qu'en hauteur, par envol et non par plongée. Les perles de la profondeur attirent surtout les pourceaux, qui ne regardent jamais le ciel.

Les genres discursif ou aphoristique – le jugement le plus pertinent partirait de la nature de l'arbre en tant que symbole de toute écriture. Dans le premier cas, on part d'un arbre prédéfini, réel ou intellectuel, dont on parcourt le cheminement, temporel ou spatial. Dans le second, la réalité spatio-temporelle est presque absente, on annonce la naissance de l'arbre personnel, en n'y exhibant que des fleurs qu'on munit d'indices vers le passé des racines sacrées et l'avenir des souches vermoulues. Le devenir mécanique ou le devenir organique.

L'élégance, comme le bonheur, l'inspiration, l'enthousiasme, ne peut pas s'exprimer dans l'abondance ; le laconisme des maximes, pallie à cette incompatibilité, en chargeant ses brefs commencements d'une énergie, conduisant inexorablement à l'abondance.

Le seul élément décisif, pour former un vrai style, ce sont les métaphores. La seule véritable grandeur d'écrivain est dans les métaphores et non dans les récits, les tableaux, les abstractions, les idées, les jugements, les positions. La métaphore – une beauté laconique, portée par une noblesse. Le style – des rituels, dédiés aux métaphores.

Le mode discursif, c'est de la transpiration entretenue ; l'inspiration n'est attendue que par l'aphoriste ou le poète. Ton attente déçue, le renversement te menace : *Quand s'en va l'inspiration, arrive la dissertation* - R.Debray. L'inspiration s'arrête à l'incitation et ne va pas plus loin que les incipits.

En littérature, l'existence de modèles peut servir de bonne contrainte : leur disparition en poésie ruina cet art ; l'épuisement d'un modèle, comme roman, essai ou critique philosophique, provoqua l'abrutissement des productions devenues anachroniques. L'aphoristique est le seul genre ayant toujours refusé tout modèle.

L'aphoristique s'apparente à la poésie ; toutes les deux forment un état pré-idéal ; grosses de pensées, elles ignorent la nature de leurs rejetons, qui seraient musicaux ou spirituels, leur géniteur étant le son ou le sens. Le lecteur en est l'accoucheur.

Prière en tant que genre littéraire : une réponse laconique aux questions angoissantes et irréductibles aux mots, réponse résumant les faces essentielles de ton existence. Et puisque toute prière (*oro*) est orale (*os*), l'aphorisme musical s'y prête le mieux.

C'est par le volume, que l'homme occupe sur la scène publique, qu'on en détermine aujourd'hui la *grandeur* ; et il y en a des formules de plus en plus infaillibles. La vraie grandeur se réfugie dans un élan vers un Ouvert vertical, inconnu des géomètres, échappant aux mesures du fini.



La République discursive est temporelle, développante, présentiste ; le Royaume aphoristique est spatial, enveloppant, chaque aphorisme déclenchant un retour du même éternel.

L'aphoristique est le seul genre littéraire *Ouvert*, les autres sont *fermés* puisqu'ils se réalisent par épuisement de leur sujet. Une maxime est une étincelle que le lecteur est libre de transformer en lumière de son esprit ou en ombres de son âme.

La peinture moderne, qui se sépara résolument d'avec la poésie (à partir des impressionnistes), prétend servir la vérité, au même degré que le papier-peint et les peintres en bâtiment, tandis que *la vérité, vers laquelle se tourne l'art, ne peut être formulée qu'en brisures, allégories, inventions* - Weidlé - *та правда, с которой имеет дело искусство, вообще не высказываема иначе, как в преломлении, в иносказании, в вымысле.*

Ni Muse dehors ni Pygmalion dedans - tel est l'état d'âme du sculpteur de maximes, dans un atelier au toit percé.

À ses débuts, intellectuels ou littéraires, on se laisse charmer, circonvenir ou berner par des preuves, développements, justifications ; mais un jour on comprend, que l'art démonstratif est des plus insignifiants, accessible à n'importe qui et frôlant un laborieux remplissage ou un mécanique pliage, et que tout bon écrit, bien enveloppé, se réduit à quelques métaphores, que les explicitations profanent. Mais de doctes cornichons continueront à professer, tel

Proust : *Le style ne suggère pas, ne reflète pas, il explique* - ni suggestif, ni réflexif, ce style ne peut être que vomitif.

Le véritable sens de verticalité, ce ne sont pas tellement des hiérarchies, ces manifestations du comparatif ; les maximes hautes de Nietzsche et les maximes profondes de Valéry, ce sont des triomphes du superlatif ; tandis que les chutes aristocratiques et les envolées lyriques de Cioran surgissent au bout des parcours horizontaux.

Le goût pour le fragment et l'aphorisme est certainement lié à la part de la solitude, qui nous hante et nous anime. Le Tout se présente comme un vide informe, et le multiple - si mesquin, lorsqu'on a la chance de contempler l'Un.

L'action selon Valéry va du sentiment à la forme, et selon moi - de la forme à son fond réel ; Valéry l'identifie avec l'enveloppement et moi - avec le développement. Son *l'homme est action* et mon *l'homme s'arrête à l'action* disent, en définitive, la même chose. Nous sommes d'accord, que la quête la plus passionnante de l'art concerne le cheminement imprévisible entre l'impression et l'expression. L'expression fixée doit rester sans prolongement.

Une fois sorti de l'ennui et de l'absurde du descriptif, tout bon créateur se tourne, successivement, vers la transformation, ses invariants, ses noyaux. Le sommet de l'art : réduire au noyau tout ce qui était transformable. Progrès des opérations : additionner, multiplier, annihiler ; progrès des opérandes : désigner, exprimer, substituer. *Méprise le savoir dont l'œuvre finale périclisse avec son opérateur* - de

Vinci - *Fuggi quello studio del quale la risultante opera more coll'operante d'essa.*

Près du but, l'artiste vit le vide ou l'impuissance d'une déconcentration ; le vrai bonheur l'accueille dans l'extase des commencements ou dans le vertige du parcours : *Malheur à toute forme de culture, qui indique l'aboutissement, au lieu de faire notre bonheur sur le chemin lui-même* - Goethe - *Wehe jeder Art von Bildung, welche uns auf das Ende hinweist, anstatt uns auf dem Wege selbst zu beglücken* - le chemin des meilleurs est le commencement même.

La narration, face à la métaphore, est comme l'action, face au rêve, - changer l'or en petite monnaie. Ce qui se justifie en additions peut être aberrant en projection. Projetée sur l'âme, toute action ne laisse qu'une empreinte vide.

Le style que j'apprécie le plus est le style inaugural, le style de l'aube ou des commencements, de l'accès, par essor ou par chute, vers le point zéro de tout ce qui est vital, accès donnant sur la hauteur. *Écrire, c'est avoir la passion de l'origine* – E.Jabès.

Le vrai artiste répugne au développement, puisqu'il sent, que l'inertie, plus que la créativité, prendra la relève du premier pas. *Tout l'intérêt de l'art se trouve dans le commencement. Après le commencement, c'est déjà la fin* - Picasso. Là où le badaud est mû par la curiosité, l'artiste est hanté par l'ennui. *Chose insupportable pour un artiste : ne plus être au commencement* - C.Pavese - *Una cosa insopportabile all'artista : non sentirsi più all'inizio.*

C'est dans ses commencements, que l'artiste met le maximum de son énergie et de ses visées ; pour lui, la croissance, le progrès, l'avancement n'ont pas beaucoup de sens. S'il réussit à garder l'intensité de ses préludes jusque dans ses finales, il aura pratiqué le retour musical du (au) même. Il faut choisir entre la marche de la vie et la danse de l'art.

Les métaphores sont la musique du langage, mais les hommes se contentent désormais du bruit, des cadences, des mesures. La métaphore n'apporte rien à la spéculation discursive ; elle ne se pose que sur les choses sans prix, qu'on voit le mieux les yeux fermés.

Dans l'art, la liberté, c'est le culte du commencement absolu.

Le cycle de vie d'une œuvre d'art : l'âme est émue par un fond vague, le cœur le munit d'ardeur, l'esprit spatial y met des contraintes, le talent fournit des outils – pour que l'âme finisse par en trouver une forme, que l'esprit temporel réduira en cendres. L'auteur est Phénix ; il vit de l'obscurité de la flamme naissante, meurt de la clarté des cendres nées et ressuscite par un retour éternel.

*N'écrire que ce que personne n'aurait su écrire à ma place* – cette bonne règle a pour conséquence, que je ne peux plus écrire sur ce que j'ai vécu, connu, vu, puisque ces faits sont largement partageables avec le premier venu. À les narrer – il y aurait trop de *vérités* courantes, intermédiaires, tandis que je veux me mettre entièrement dans mes commencements *inventés*. D'où le gouffre entre mes yeux et

mon regard, entre mon action et mon rêve. Et l'étrange solidarité entre ma honte et mon orgueil, entre la bête a posteriori et l'ange a priori. Pour les regards - l'exhibition des ombres fantomatiques ; pour les yeux - l'extinction de la lumière des choses.

Mon soi inconnu n'intervient pas en formulation de mes buts, n'accompagne pas mes parcours ; il semble ne faire qu'inspirer ou bénir mes commencements. *Mystérieuse Moi, tu vas te reconnaître au lever des aurores* – Valéry.

Une grande beauté te promet le bonheur, ensuite te saisit d'angoisse et enfin te fige dans la tragédie. C'est pourquoi il faut te contenter de promesses impossibles, d'espérances inventés, de commencements.

Le Beau n'a pas d'alliés : le Vrai est prosaïque et le Bien n'est qu'un fond divin sans forme humanisable. Cette solitude provoque une terreur, qu'il faut domestiquer, pour devenir artiste. *L'épouvante est le propre de l'impression produite par la beauté* - G.Leopardi - *È proprio della impressione che fa la bellezza – lo spaventare*. Heidegger inverse la chronologie : *terreur secrète devant tout commencement* - *geheime Furchtbarkeit vor der Gestalt alles Anfänglichen*, ce que notre époque semble justifier : *il n'y a plus de beauté que dans le regard, qui va à l'horrible* – Th.Adorno - *es ist keine Schönheit mehr außer in dem Blick, der aufs Grauen geht*.

Toute la hauteur de l'art est dans l'élan tragique des commencements ; toute la profondeur de la vie est dans le courage

d'assumer les suites de nos débuts, aussi redoutables, pour l'artiste, que la mort même. *Ce n'est pas la mort qu'on devrait redouter, mais ce qu'on n'arrive même pas à commencer à vivre* – Marc-Aurèle.

Les beaux états d'âme sont ceux qui ne peuvent pas durer. D'où mon refus, le désintérêt pour les enchaînements. Le rire prolongé sent le salon, le sanglot entretenu sent le cabanon - *Quand on pleure, seule la première larme est sincère* - M.Kundera. Le feu s'éteint d'autant plus vite, qu'il fut plus vif ; le génie dédaigne l'éclairage et le chauffage pour mourir sur un bûcher ou dans une étincelle.

L'inquiétude comme cause et l'inquiétude comme effet. L'artiste exploite la première comme énergie alimentant ses hauts rythmes ; le philosophe étouffe la seconde comme trace des bas algorithmes. À propos, si l'art survit, ce sera peut-être parce que *jamais ne manqueront, heureuses ou malheureuses, les causes d'inquiétude* - Sénèque - *numquam derunt vel felices vel miserae sollicitudinis causae*.

Quand je vois dans le commencement la limite même, à laquelle doivent tendre mes ombres, j'éteins toute lumière extérieure, je découvre mon étoile nihiliste. C'est plus beau que le matin, c'est la nuit : *La limite : nuit du commencement* – M.Foucault.

La poésie est l'art d'entretenir la sensation du lointain, même dans la vie la plus proche. Mais cette sensation est, tout entière, dans l'élan initial. Le poète est un Ouvert, fasciné par ses limites intouchables. *Je suis resté poète jusqu'aux limites les plus lointaines* - Nietzsche - *Ich bin Dichter bis zu jeder Grenze geblieben*.

Il fallait être un Artiste génial, pour créer les fleurs, les papillons ou les chats ; il fallait être un Logicien génial, pour rendre si profond notre chemin vers le Vrai ; il fallait être super-sensible à la pitié et à la honte, pour placer dans nos cœurs l'inexprimable sens du Bien. Celui-ci se réduit aux caresses, c'est pourquoi au Commencement était la Caresse.

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le bien sont plus viscéralement chevillés à la vie que la vérité et le savoir.

La grâce : le lointain nous gratifiant d'une proximité, brève, enivrante, illuminante. Mais c'est dans les ténèbres qu'on la vit le mieux. L'art, c'est le mouvement inverse : dans la pesanteur de la matière, faire ressentir la grâce originaire.

Pour juger une œuvre d'art, il serait illusoire de la mettre à côté d'un objet créé par Dieu, un arbre ou un papillon, et d'évaluer la distance qui l'en sépare. La création ex nihilo est inaccessible à l'homme ; dans le meilleur des cas, je me vouerai aux commencements, mais l'origine restera hors de ma portée. Trois mesures ascendantes sont à la disposition de mon œil : la géométrie (intelligence), la mécanique (raison), l'âme (mystère) ; et c'est mon regard, si j'en suis capable, qui me rendra humble et fier, face au génie divin. *Je suis dans le commencement, mais l'arbre, c'est Toi - Rilke - Ich*

*bin das Beginnende, du aber bist der Baum* - un commencement poétique aussi est un arbre, et s'il a assez d'inconnues, il pourrait s'unifier avec l'arbre divin.

Les poètes inventèrent les dieux, les moutons les mirent aux temples ; les poètes comprirent pouvoir s'en passer, les robots se crurent libres. Virgile se trompe dans sa chronologie : *De Jupiter commença la muse* - *Ab Iove principium musae*. Et puisque le terrible précède ou suit le poétique, c'est Pétrone qui a raison : *La terreur donna au monde ses premiers dieux* - *Primos in orbe deos fecit timor*.

Les points communs entre la montagne de *Zarathoustra* et la mer du *Cimetière marin* : non seulement les deux vouent un culte à l'éternité, sous la forme d'un *Retour* ou d'un *Recommencement*, mais la hauteur de la première et la profondeur de la seconde ont besoin l'une de l'autre et se complètent. Les deux en appellent au (*Grand*) *Midi le Juste*, pour mieux (ré)évaluer l'intensité de leurs ombres.

Le rêve est dans son élan initial, dans son départ, mais toute arrivée est dans la réalité, où tout mouvement n'est que géométrique, toute hauteur vite réduite à la platitude, toute solitude souillée par la présence des autres. *Je voulais les attacher en haut, les mener à la réalité par des songes* - Chateaubriand - qui manque de regard manquera aussi de hauteur.

La noblesse des commencements est dans leur hauteur, la noblesse des fins est dans leur ouverture, la noblesse du parcours est dans l'intensité.



Qu'est-ce que l'intensité ? - serait-ce l'aboutissement d'une flamme, transmise à la musique pour finir imprimée dans l'âme, sans traces d'objets, d'instruments et de finales ? L'énigme de l'esprit, qui se charge de cette trajectoire, - l'impulsion toujours tragique du commencement : *Le tragique commence avec la ruine de l'imitable* - Lacoue-Labarthe. Le commencement est découverte de tours d'ivoire ; à la fin, une démolition est inévitable ; deux issues possibles : servir de matériaux de construction ou devenir une ruine intouchable, un rêve naissant : *Si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux* – R.Char.

Constat désabusé : toute tentative de réduire la source d'enthousiasme au feu (le geste), à la terre (la mémoire), à l'eau (la vie) - échoue. Il ne reste, pour tout ce qui se veut ailé, que son élément naturel - l'air (le rêve), pour être porté non pas comme la lumière, mais comme le son. *L'élément de la parole est l'air, le médium vital le plus spirituel et le plus universel* - L.Feuerbach - *Das Element des Wortes ist die Luft, das spirituellste und allgemeinste Lebensmedium*. L'air, symbole de la verticalité, représenté, dans l'Antiquité, par une ligne verticale, les autres éléments étant réduits à la géométrie incertaine de carré, de zigzag et de spirale ; *l'air de la hauteur, l'air tonique (eine Luft der Höhe, eine starke Luft* – Nietzsche).

L'art des contraintes : me rendre sourd à ce qui pourrait me mettre en route ; me faire aveugle devant ce qui voudrait occuper mon horizon ; détourner mon nez de l'insipide. *L'élimination de l'inessentiel, voilà le secret de l'intensité vitale* - Lao Tseu. C'est aussi la clé d'un bon style. Des liaisons, des développements, des justifications relèvent, la

plupart du temps, de l'inessentiel. La grandeur n'est pas dans l'intégrité profonde, mais dans le pointillé hautain : *Pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires* – Montesquieu.

Aucune grande émotion ne dure. C'est même l'origine première du sens tragique de la vie aussi bien que la justification du genre aphoristique en littérature, opposé à la prolixité.

Le philosophe décompose l'être et son essence, et le poète compose le devenir dans son innocence. Cibles réelles, pour les yeux ; cibles imaginaires, créées par le regard. Armurier ou archer. Le bon archer se moque de la difficulté des cibles et de la continuité du vol ; il se reconnaît dans l'intensité de sa corde. Le commencement est son devenir ; il devient aphoriste des réponses, invitant les activistes à fabriquer leurs propres questions, poursuites et gibecières.

L'aphoristique est un défi à la logique – énoncer des conclusions-réponses, sans avoir formulé des prémisses-questions. Le travail logique est le développement, à partir des conditions ; la création aphoristique est l'enveloppement des effets, dont chacun est libre d'imaginer les causes. Le mode discursif est commun, sur des sentiers battus ; la fantaisie aphoristique est personnelle, même menant aux impasses.

Nos états d'âme, ce sont des nœuds de Gordias que tranche résolument l'aphoriste (*au style tranchant - acutus dicendi genus*) et démêle péniblement le discoureur. Climat ou paysage.

## ***Intelligence***

Tout ou parties – tel est le choix qui se présente à ton regard sur toi-même (ou même sur tout homme). C'est aussi un test de ta liberté, ou, plus précisément, de ta capacité de distinguer entre la liberté d'un tout statique et celle des parties créatrices. Presque tous – romanciers, philosophes, scientifiques – penchent pour tout (totalité, unité, bloc, conglomérat, ensemble). Les rares – des poètes ! - restent sceptiques face aux parcours préprogrammés et monolithiques et vouent un culte aux seuls commencements (parties indépendantes !), provenant des sources imprévisibles, où surgissent soudain des états d'âme, des mots, des mélodies. Voici pourquoi tout aphoriste doit être poète.

Les amateurs de l'ordre des étables, des casernes ou des salles-machine reprochent aux aphoristes-nomades le chaos et l'absence d'architecture. Ces sédentaires ignorent les qualités des ruines, dictant la majesté du temps dans l'humilité de l'espace.

Le nombre devint si compact et continu, qu'on n'y échappe que par des fragments discrets, en s'émiettant.

À qui s'appliqueraient ces qualités : *la fermeté, la loyauté, l'intégrité* ? - je verrais un exécutant de basses œuvres ou un comptable. Mais pour [Platon](#), elles caractérisent la vraie philosophie !

Là, où moi, je m'attendrais à l'élasticité, au goût du sacrifice, à la pensée fragmentaire.

Tout ce qui ne se convertit pas en formules est nul. La poésie est une formule. Toute passion est germe d'une formule. Le reste n'est que fatras et prétention des borborygmes. *Moi, pressé de trouver la formule* - A.Rimbaud.

La négation des idées, de cette partie infinitésimale d'un écrit profond, profond par des ombres atteintes, est du chipotage mesquin : on n'y abat que des formules d'un langage, qui n'est pas le tien ; mais la négation des concepts initiaux, formant des sources d'une lumière philosophique projetée sur la poésie des ombres, est féconde - voyez ce virtuose de [Heidegger](#), qui manipule ces quatre axes : être/devenir, être/apparence, être/penser, être/être possible pleins de promesses !

L'intégrité, en philosophie, résulte en ennui, en tiré par les cheveux. L'unité d'une caserne. Le fragmentaire crée l'illusion de sincérité et de vivacité. L'unité devrait s'acquérir par une hauteur qu'on ne quitte pas. *Toute philosophie ne vaut que dans son état naissant et devient ridicule, si on essaie de la rendre mûre* - [Valéry](#). Les meilleurs aèdes furent rhapsodes.

La logique fait partie de la langue naturelle comme la philosophie fait partie de la poésie. Et la rigueur logique apporte à la philosophie la même chose que la grammaire à la poésie, c'est-à-dire rien. Il n'y a pas moins de logique chez [Cioran](#) que chez L.Wittgenstein. Les perles

syllogistiques ou grammaticales ne séduisent que des mollusques des profondeurs sans vie.

Je suis pour la dialectique de la chaîne ouverte, du pointillé. La synthèse, qui ne froisse pas mon goût des thèses parcellaires, est une synthèse ironique, jouant sur la substitution ludique de langages, tandis que toute synthèse logique est source d'un mortel ennui.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle - F.Schlegel - Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente.*

La vie de l'homme est la triade : le monde, la représentation et la volonté ; et Schopenhauer se trompe en mettant *EST* à la place de *ET*. Vu à travers le langage, où se croisent ces trois branches, et en privilégiant la fonction enveloppante, face à la développante, on aboutit à la belle triade *kantienne* : *la volonté, le libre arbitre, la maxime - Wille, Willkür, Maxim.*

Tout écrit grandiose, débarrassé de sa gangue narrative ou déductive, se réduit aux maximes, qui garderaient la trace de nos goûts et de nos dégoûts : *Le premier pas de la raison pure est dogmatique ; le deuxième – sceptique ; et le troisième, nécessaire, ne s'appuie que sur les maximes* - Kant - *Der erste Schritt der reinen Vernunft ist dogmatisch. Der zweite – sceptisch. Ein dritter Schritt ist nöthig, der Maximen zum Grunde hat.*

La philosophie s'occupe des choses, qui n'admettent pas de système, ou, au moins, où aucun progrès systématique n'est significatif. Aucun système ne pourra jamais rendre la signification d'un regard, d'un style, d'un état d'âme, d'une forme de vie. Aucun système n'est capable d'apporter à la philosophie ce que lui apportent les métaphores. L'aphorisme est un arbre de métaphores ; l'attrait d'une même hauteur et le souci d'un même regard, la *pensée unifiante*, en font un *système en aphorismes*.

Si une œuvre philosophique est originale et profonde, elle est tâtonnante, fragmentaire, fébrile, imprévisible ; ce sont d'aplatissants zoïles, qui l'habilleront de schémas ou de systèmes sans relief, sans surprise, mais avec une cohérence mécanique.

Toutes les philosophies se réduisent aux fragments (maximes, mythes, métaphores). Les meilleures se débarrassent des épluchures, sans aucun dommage ; chez les pires, c'est à dire les plus populaires, il n'en reste que des épluchures.

Seuls des principes injustifiables, sans causes premières, mériteraient le beau nom de commencement – l'exact opposé des *causes finales*, cette fumisterie des bavards, incapables de le beau laconisme initiatique.

Quand je vois à quelle misère émotive aboutissent ceux qui vous dépassent en traçabilité, en volumes ou en profondeurs, je retourne au fragment, qui est le seul genre, où l'on ne dépasse qu'en hauteur.

Tout homme, qui, dans ses réflexions, réussit à se débarrasser des deux thèmes parasites que sont la connaissance et l'être, devient, presque mécaniquement, philosophe. Le bavardage sur l'être profane la plus belle faculté du langage – le laconisme dans la noblesse ; l'obsession par les connaissances fantomatiques dévie notre générosité de sa fonction première – consoler les inconsolables.

L'excitation, par la curiosité ou par l'angoisse, se trouve à la source des théories mathématiques ou philosophiques ; la mathématique bâtit un système par développement d'axiomes, et la philosophie – par l'enveloppement d'aphorismes. *Les doctrines viennent de blessures et d'aphorismes vitaux* - G.Deleuze.

Le maximiste doit être ironique avec le scepticisme et exigeant avec le dogmatisme. *Le premier pas est dogmatique ; le deuxième – sceptique ; alors un troisième est nécessaire – des maximes confirmées* - Kant - *Der erste Schritt ist dogmatisch. Der zweite Schritt ist skeptisch. Nun ist ein dritter Schritt nötig – bewährte Maximen*. Mais ce n'est pas la

chronologie fixant le progrès qui est essentielle, mais la hiérarchie, privilégiant la pose confirmée et relativisant les positions infirmées.

Dans l'œuvre de tout grand philosophe on peut reconnaître un système, vaste, solide, profond, et même, dans le meilleur des cas, - altier. Ce système ne peut être qu'un constat, un résumé a posteriori des ouvrages, dont le commencement aurait été dicté par le choix d'un ton, d'une hauteur, d'une noblesse et non pas des dogmes a priori. Toutes les tentatives de *partir* d'un système (Descartes, Spinoza, Hegel) débouchent sur la banalité, la platitude, le galimatias. Dans les notes fragmentaires de Dostoïevsky, Nietzsche, Valéry, en revanche, on reconnaît, nettement, un système, un vrai monde de l'esprit. *Le fragment n'est rebuffé que par ceux qui croient en systèmes de création* - S.Zweig - *Das Fragmentarische erschreckt nur den, der an Systeme im Schöpferischen glaubt* - il est permis d'y croire (en rêve), mais non de penser (en actes) selon un système.

Qu'est-ce qui justifie, en philosophie, l'appel au genre discursif ? - la poursuite, avec un progrès illusoire, d'une vérité à démontrer ; la prétention de ne négliger aucun des horizons envisageables ; la volonté de constituer un tableau exhaustif et monumental. La vérité, le savoir, la belle universalité – critères, réservés à la science et à l'art et complètement étrangers à la bonne philosophie, qui est toujours inchoative et subjective. Seul l'aphorisme vérifie ces exigences, y ajoutant la beauté de l'expression. *Intelligenti pauca*.

Que devient un théorème prouvé ? - une loi ; le mathématicien légifère et l'esprit s'y soumet. Une maxime bien ciselée énonce une



loi, adressée à quelques cœurs ou âmes, qui acceptent sa forme musicale, sans nécessairement, adhérer à son fond moral. Le contraire de légiférer, c'est proliférer l'arbitraire, le hasard, le bavardage.

Nietzsche est le premier philosophe à comprendre, que la philosophie des questions *nouvelles* est révolue. Dans ce qui présente un intérêt pour la philosophie, tout a été interrogé. La philosophie moderne ne peut être faite que de réponses (aux questions non posées), c'est-à-dire de maximes, auxquelles tout lecteur construirait un arbre de questions, s'unifiant avec la réponse. Après Nietzsche, toutes les *nouveautés* interrogatives sur l'être, le savoir, la vérité, la liberté ne sont que du bavardage.

*Les livres les plus profonds garderont toujours quelque chose du genre aphoristique – Nietzsche - Die tiefsten Bücher werden immer etwas von dem aphoristischen Charakter haben.* La profondeur perçue résulte des hauteurs conçues. Et les aphorismes sont des hauteurs, qui, contrairement aux profondeurs, ne se touchent pas – le *style interrompu* (La Bruyère). *L'homme au souffle immensément long, acceptant la contrainte des propos les plus courts - Canetti - Ein Mensch von ungeheuer langem Atem, der sich zu kürzesten Sätzen zwingt.* Ce genre vous oblige à dévoiler votre hauteur ; à une bonne hauteur, viser la profondeur peut dispenser de l'atteindre. *L'aphorisme n'a quoi faire de la vérité, mais il doit la survoler - K.Kraus - Ein Aphorismus braucht nicht wahr zu sein, aber er soll die Wahrheit überfliegen.*

Les maximes sont la poésie de la philosophie ; on en trouve même chez des non-poètes, comme Aristote et Kant. *La philosophie dispose*

*de sa propre poésie, qui, en fin de compte, en est sa raison d'être - Chestov - В философии есть своя поэзия, которая и составляет её raison d'être.*

L'arbre offre tous les éléments nécessaires pour que leur métaphorisation reflète le rêve, celui-ci se réduisant au laconisme d'une maxime. C'est au rêve et non pas à la vie que pensait Valéry : *Le fragment se fait un individu complet ; il se fait des feuilles, une tige, des racines, tout ce qu'il faut pour vivre.*

*L'interprète, c'est le médecin qui considère les phénomènes comme des symptômes et parle par aphorismes. L'évaluateur, c'est l'artiste qui considère les «perspectives» et parle par poèmes. Le philosophe est artiste et médecin - en un mot, législateur – G.Deleuze.* Ce Lycurgue crée des lois, en chantant l'incurable, en n'opérant que les plaies pittoresques, en vivant de l'étouffement naturel et en peignant la respiration artificielle.

*Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine – Montaigne.* Une tête bien faite est celle qui, pour atteindre un but, a besoin d'un minimum de mémoire et de recherches et d'un maximum de subtilité et de vitesse. Équilibre entre fin et frein, entre interprète et organisation. Toutes les têtes, aujourd'hui, sont pleines de vécilles, cohérentes et monolithiques, tandis que ce qui est digne d'y être préservé, ce sont quelques étincelles, images éparses, fragments de monuments. Garder quelques zones vides, pour y recevoir la musique du monde.

La passion et l'éclat, ou bien la durée et la cohérence, tels sont les traits qui divisent les hommes d'esprit en deux catégories difficilement compatibles : les laconiques brillants ou les bavards élégants. La hauteur proclamée ou la largeur acclamée et fondée sur la profondeur réclamée. Il est dangereux d'être bête, dans le premier cas ; dans le second, il ne sert à rien d'être intelligent. On risque de dégringoler dans la platitude, ou s'y affleurer à son insu.

Les contraintes filtrantes apportent plus à la qualité de mon regard que les ressources amplifiantes. Contrairement à ce que pense Heine : *Le sage remarque tout ; le sot, sur tout, fait des remarques* - *Ein Kluger bemerkt alles. Ein Dummer macht über alles eine Bemerkung*, les remarques, électives et laconiques, valent mieux que les observations, pensives et discursives.

*Plus on serre ce qu'on tient, plus on se trouve approcher de l'inintelligible, du dissemblable - la vérité ne ressemble à rien* – Valéry. Tu veux dire réalité, le réceptacle des vérités asymptotiques, la formule hors tout langage intelligible. Elle ressemble au seul point de notre liberté d'où nous tendons nos rayons ou puisons notre volume.

*L'aphorisme n'est pas congruent avec la vérité ; il en est une moitié ou une vérité et demie* – K.Kraus - *Der Aphorismus deckt sich nicht mit der Wahrheit ; er ist entweder eine halbe Wahrheit oder anderthalb*. Il n'est ni amortisseur ni amplificateur ; il est le poids et le mesureur, la balance et l'unité de mesure. La vérité se moque de métaphores, l'aphorisme ne vit que d'elles. Nietzsche confond vérité et pensée : la vérité serait *un ost de métaphores, métonymies et anthropomorphismes*

*en mouvement - ein bewegliches Heer von Metaphern, Metonymien und Anthropomorphismen.*

*L'aphorisme est une vérité insulaire* – Jankelevitch. N'y échouent que des naufragés des vérités continentales. Ou ceux qui préfèrent les ruines aux épaves. L'insularité n'est pas absence de frontières temporelles, mais leur entretien exigeant, côté intemporel.

L'art aphoristique est semblable à la science mathématique : une fois qu'on a défini des objets intéressants, inspirés par la nature et l'intuition, des propositions portant sur leurs propriétés viennent à l'esprit tout seules. En mathématique, on complète le tableau par la démonstration, le développement explicite par la logique, et dans l'art – par la monstration implicite, l'enveloppement par le mot. En ressortent une vérité ou une beauté.

Ce qui a le plus de valeur, en nous, échappe à toute évaluation logique. Comme une formule mathématique, dont la beauté ne se réduit pas aux preuves, et dans laquelle de beaux symboles font entrevoir de nobles inconnues.

On parvient à garder la suite dans les idées soit par la forme, en narration ou récit, soit par le fond, en respectant l'unité de souffle ou de hauteur. Dans le premier cas, le souci du fil pseudo-logique mène fatalement à la soumission aux choses et à l'ennui. Seule la seconde démarche me paraît être digne d'une plume ambitieuse, se vouant aux perles au détriment des colliers. Triompher d'un défi, en trois lignes, est plus délicat que de remplir des folios.

L'intérêt du discontinu : après le vertige de l'amorce, ne pas enchaîner par l'inertie de l'exploitation. De commencement en commencement – tel est le secret de l'éternel retour ; l'intensité est ponctuelle, et le progrès – linéaire.

Le passage du vouloir au pouvoir, de l'intention à l'intensité, de la velléité – aux trois stades de la volonté ; volonté de buts (action), volonté de moyens (création), volonté de commencements (puissance).

Oui, le commencement est tout ; mais les uns, les laborieux, le placent aux fondements noirs, et les autres, les glorieux, aux sommets scintillants. Et l'on devient une lumière affairée ou une ombre intense. En tout cas, au-dessus de la grisaille du milieu : trouver le commencement est chose aisée, commencer par le commencement exige beaucoup de liberté d'esprit, de talent et d'intelligence.

La tour d'ivoire est mon commencement, la descente dans la profondeur de ses souterrains, comme dans l'étendue de l'action, - une vicissitude préliminaire, l'ascension immobile - l'état permanent, intemporel. Vivre la simultanéité et non pas la succession ; sous toute fière tour, il y a un humble souterrain.

Connaître ses points de départ et d'arrivée et ignorer ses développements et actes suffit pour connaître un homme d'envergure. Son rêve est d'entretenir le rythme du pointillé vital, dessiné par ses deux points, dont il n'est pas vraiment le maître, mais seulement

l'admirateur. Mais être fasciné par les sources vaut mieux qu'être façonné par les ressources.

Le talent, c'est surmonter ce qui est humainement difficile ; le génie, c'est maîtriser ce qui est divinement facile, tout en restant humainement impossible. Mais ces adresses actives, talentueuses ou géniales, sont peu de chose à côté de la caresse passive, dont on enveloppe le rêve, et que d'autres profanent par la petitesse développante. Rendre le rêve plus lointain que présent, pour qu'il nous attire et excite plus que le fait - l'affaire du génie improbable.

Dans leurs impératifs catégoriques, ils parlent beaucoup trop de fins et de moyens, ils oublient les commencements : il faudrait agir, comme si ton action, dégagée du contingent, pouvait être le premier pas d'un élan devenue nécessaire. Et tout le reste est fioriture.

Les lieux, où est encore possible l'audace du premier pas, ce sont l'art et la philosophie, et pratiquement jamais la science ou la technique. L'homme est le commencement, et le robot - l'enchaînement algorithmique ; on sait maintenant où nous conduirait la science.

Pourvu qu'on ait du talent, la démarcation intéressante ne passera pas entre un libre penseur et un épigone, mais entre l'élan et l'inertie, entre le commencement et le développement, entre l'inconnu irrésistible et le connu résistant, entre le regard étoilé et la trajectoire en continu.

Ce qui rend le commencement suffisant et tout développement – superflu, c'est la musique déterminant et le thème et le rythme. *Une action est rythmée, quand elle dépend uniquement de son commencement* – Valéry.

Il y a en nous un créateur et un spectateur ; le premier conçoit le beau, le second le perçoit ; le premier est dans le climat initiatique du regard, le second – dans le paysage, se déroulant sous ses yeux. Seule la source rend sacré le fleuve ; au-delà ne règne que la mécanique. *La source désapprouve presque toujours l'itinéraire du fleuve* – Cocteau.

Le nihiliste : être créateur de ses propres commencements. Les autres – l'inertie des enchaînements.

La même nécessité d'action se lit dans le conatus spinoziste, la volonté schopenhauerienne ou nietzschéenne, l'élan vital bergsonien. Mais sa nature peut être soit mécanique soit organique : soit développer l'idée par un discours sans vie, soit envelopper le discours du souffle de l'idée. La cohérence discursive du pouvoir ou l'intensité inchoative du vouloir. La puissance de la volonté ou la volonté de puissance.

*Tout but de combat n'est jamais qu'un moyen ; l'intensité se passe de buts* – Heidegger - *Alle Kampfziele sind immer nur Kampfmittel ; die Macht bedarf keiner Ziele*. Car l'intensité s'entretient grâce à la hauteur de la barre que fixent mes contraintes. Me détacher des buts, polir les moyens, égaliser les chemins, relever les contraintes - c'est ainsi que j'aboutis au culte des commencements.

L'inspiration : s'arracher, ou être arraché, à l'inertie, tomber sur un point zéro sans cause, passer le flambeau à une fibre créatrice. Cette rencontre entre l'inspiration et la création s'appelle culte des commencements, dont vivent l'artiste, l'amoureux et le rêveur ; dès que la première impulsion est éteinte, intervient la routine, palissent l'art, l'amour et le rêve.

Le nihiliste se détourne, ou n'a pas besoin, des commencements d'autrui et, lorsqu'il est, en plus, un artiste, il munit les siens propres - de l'intensité des finalités. Savoir se passer d'épaules des autres et de sentiers battus.

Le remplissage est le genre littéraire le plus répandu, et le vidage d'une tête débordant de pensées - la méthode la plus suivie (même Byron succomba à cette niaiserie : *Si je n'écris pas pour vider mon esprit, je deviens fou - If I don't write to empty my mind, I go mad*). On aurait dû laisser ce soin au lecteur, en lui tendant un vide vertigineux, aspirant ce qui est, à l'accoutumée, retenu dans des réserves de l'âme. *Viser la plénitude en se vidant - G.Steiner - Evacuation towards fullness* - il faut le faire avant le premier trait de plume !

Tout développement est une souillure de la virginité, qu'il faut donner à toute œuvre d'art. Développer par *complication* - l'œuvre du Mal ; *envelopper* la *complexité* - l'œuvre du Bien (St-Paul : *soyez sages dans le bien, simples dans le mal* !). Et l'ennui du *développer* l'*explication* !



Ce qui compte en littérature doit être achevé par la forme et rester en suspens par le fond, pour que le lecteur ne puisse poursuivre, par soi-même, que vers les derniers pas évités du fond et se laisser caresser par les premiers pas de l'auteur. La forme, c'est la maîtrise et la fidélité du premier pas, le côté monologique, la face du soi inconnu ; le dialogue, c'est le fond, la face du soi connu ; l'interprétation inévitable du monologue, du langage au soi inconnu, - en tant que langage dialogique du soi connu (*Selbstgespräch - Sprache des Selbsts* – [Hegel](#)).

Impossible de faire de tout instant – une aube ; le culte du commencement, auquel débouche l'éternel retour, ne peut être que spatial : ni répétition ni déjà vu ni durée, mais création en hauteur.

Les médiocres croient inaugurer une voie nouvelle, tout en s'agglutinant sur des sentiers battus ; le talent munit même ses pas intermédiaires d'une telle intensité inaugurale qu'ils soient perçus comme de vrais commencements, de vraies sources, de vraies initiations.

L'astuce la plus utile pour l'artiste est la rétention du flou, qui entoure tout premier emportement. Dès que celui-ci s'en débarrasse, le message devient extérieur et la fabrication remplace la traduction. Traduction ou imitation, mimesis et poïesis, de l'intensité originelle, tel est le vrai nom de la création. Les épigones imitent les résultats et non pas les origines. La noble mimesis (re)crée ce qui ne fut jamais advenu : en matière, en réflexion, en intensité.

Je pratique l'écriture des réponses (celle des questions est toujours entachée de banalités), mais leurs sources ne sont pas des questions (que chacun est libre d'inventer), mais l'excitation, un état d'âme suffisamment rare, mais universel ; la réponse, elle, est toujours personnelle.

Quoi qu'on en dise, l'impulsion initiale, dans l'écriture, ne débouche que sur la *volonté* de te saisir d'une feuille blanche, sur rien de plus. Elle provient de ton soi inconnu. Le vrai *mouvement* initial, verbal, aléatoire et imprévisible, vient des images, des idées, des mélodies, des mots initiaux, générés par ton soi connu, avec le désir de préserver l'impulsion, inarticulée ou indicible, qui aura servi d'origine stimulante. Seuls tes commencements gardent un contact avec ton soi inconnu ; au-delà, c'est déjà du travail mécanique, non-qualifié.

Ni le mouvement discursif, ni la finalité proclamative, mais l'immobilité du commencement, libre et noble, rend sacrée une écriture. *Toute œuvre d'art, qui n'est pas un commencement, ne vaut pas grand-chose* - E.Pound - *Any work of art, which is not a beginning, is of little worth.*

Tout grand art est un art par omission : les contraintes absolutisant les commencements, dissimulant les parcours et relativisant les buts.

Ce n'est pas son opinion sur les objets qu'expose l'aphoriste ; il imagine surtout des chemins d'accès, originaux, nobles ou

vertigineux, à ces objets ; l'opinion, elle-même, peut bien être banale. C'est ce que retiennent les mauvais lecteurs.

Le genre discursif : le lecteur reconstitue l'arbre narratif de l'auteur, arbre dépourvu d'inconnues. Le genre aphoristique : l'arbre représentatif de l'auteur s'unifie avec l'arbre interprétatif du lecteur (les deux pouvant être de profondeur ou de hauteur comparables), en générant un troisième arbre, toujours plein de variables.

Si la source de tes réflexions n'est que problématique ou pragmatique, la tonalité mystique peut s'avérer n'être que platitude ou profanation – un sobre développement y aurait suffi. Mais si cette source est mystique, tu dois renoncer au développement et songer à l'enveloppement de tes réflexions par des caresses, verbales ou conceptuelles, se limitant aux préliminaires.

Le talent suffit pour être un bon musicien ou un bon peintre, qui énoncent des monologues. Mais pour être un bon littéraire, il faut, en plus, de l'intelligence, qui exige une forme dialogique, des va-et-vient de représentations et d'interprétations, picturales ou musicales. En littérature, comptent surtout les commencements impérieux, là où les autres valent par leurs finalités impératives.

Deux sortes de liberté humaine : en mystique – résister à la pesanteur, me fier à la grâce, me maintenir dans la hauteur de mon regard ; en esthétique – rester fidèle à l'audace de mon goût, garder l'intensité des commencements. Mais la liberté vraiment divine

s'éploie en éthique – sacrifier la marche de mes actes à la danse de ma pitié et de ma honte.

La machine finira par atteindre les finalités du Vrai et les parcours du Beau, mais elle ne pourra jamais maîtriser les naissances du Bien. Non seulement la hiérarchie des motifs de nos *bons* actes est infinie, mais nous y trouverons toujours des raisons suffisantes pour en avoir honte. *Dans les dernières sources de toute bonté se trouve toujours quelque chose de vil* - Tchékhov - *Нет ничего такого хорошего, что в своём первоисточнике не имело бы гадости.*

Avec le connu, on n'a besoin que de normes et d'empreintes ; c'est dans la mesure que l'on touche à l'inconnu, que le style se met à compter ; le mode *inscriptif* y paraît le seul valable, le *descriptif*, le *prescriptif* et même le *proscriptif* étant plutôt bêtes.

La négation est le lot des esprits faibles ; elle est une épigonie au signe opposé – la même importance accordée aux avis des autres. Le bon nihiliste méprise la négation ; il prône le oui à sa propre audace de fonder ses propres origines à la pensée, au sentiment, au regard.

L'une des contraintes les plus utiles que s'impose un bel esprit, avant de prendre la plume et faire résonner la musique de son soi inconnu – la saine méfiance devant ses propres forces, devant son soi connu ; les médiocres ont besoin de confiance en soi connu, pour se narrer, en raisonnant.

Quand on renonce au développement, qui est toujours servile, le commencement cesse d'être un point de départ nécessaire et devient un point de mire libre. Les yeux développent ; le regard enveloppe.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

En philosophie, il y a des hautains du commencement, des profonds de la finalité, des plats du parcours – privilégiant le naître, l'être ou le (ap)paraître. Le concevoir du *cogito*, le fonder du *sum*, le propager du *ergo*.

Nul besoin de liberté, pour rendre le fond, suivre la loi du nécessaire y suffit. C'est pour créer la forme que la liberté est sollicitée, mais le meilleur moyen d'y parvenir est de commencer par bien formuler des contraintes. Le génie - la musique de la seule liberté, ne laissant pas entendre le bruit de la nécessité. Ses outils, ce sont ses contraintes inaudibles.

Il y a autant d'idées de l'être que d'idées du devenir, exprimées dans un langage de monotonie logique ou dans un langage

événementiel, de rupture. Une cohérence ou une déshérence. Décrire, par un libre arbitre, un univers ou en créer, en liberté, un nouveau. Une intelligence ou une audace. L'universalité ou l'exception. Mais la seconde tâche est impensable sans la première. Le meilleur mouvement naît de la maîtrise de l'immobile.

Le talent aide à développer le fond ; le génie se charge de l'envelopper de formes. Le génie ne serait que le soi inconnu d'un créateur. *Le développement consiste à s'éloigner de soi, en rendant le moi infini, et à revenir à soi, en rendant le moi fini* - Kierkegaard – on n'y modifie pas le même interlocuteur, on en change.

Le visage de ceux qui proclament, doctes, se chercher est, d'habitude, déjà une copie en dur d'un prototype grégaire ; ils cherchent des finalités sur des sentiers battus ; le vrai, le grand, le mystérieux soi ne se manifeste que si l'on fuit son soi visible, sans craindre les impasses, et ne vit que des commencements, des amorces, les pieds en paix et le regard en feu.

On ne sait pas si l'imagination crée plus qu'elle n'imité. Toutefois, il vaut mieux imiter une main invisible que créer des choses trop lisibles. Pour comprendre que l'original n'existe jamais, on a besoin d'avoir feuilleté tant d'images inventées, libres.

Si je réussis à placer mes fins dans l'élan de mes commencements, je réalise un tour de l'éternel retour : les horizons inaccessibles, auxquels aspire mon âme, seraient traduits en haut

firmament, où me maintient mon talent. Et que mon esprit observateur s'occupe du secondaire maîtrisé – des parcours, des liaisons.

Je deviens nihiliste non pas parce que les fins manquent, mais parce que je reconnais leur insignifiance à côté des commencements que j'invente, des contraintes que j'érige et de l'élan qui en résulte.

Ils appellent *nihilisme* la proclamation que ni Dieu ni la morale ni le bon sens ne contrôlent plus la pensée, et qu'il faille se soumettre à l'absurdité de l'existence. La source de ma pensée et de ma musique est mon soi inconnu, qui me souffle le sens exaltant de ma vie ; et l'écoute de ce souffle me remplace toute recherche du divin extérieur ou d'un Bien normalisé. Mon Vrai rejoindrait l'universel, mais mon Beau ne traduirait que ce souffle unique. Voilà le nihilisme qui me rendit à moi-même.

Sur la hiérarchie des thèmes, qui cadrent notre vie : dans neuf cas sur dix, le conformisme est justifié. Il reste le cas, où il est question des commencements individuels, de la solitude, du rêve, du goût ; et c'est la-dessus que se fonde l'exact opposé du conformisme – le nihilisme, qui est le narcissisme de l'aristocrate ou du créateur. Mais un nihilisme systématique est pire qu'un conformisme autocritique.

Deux discours nihilistes, bravoure des vaincus et absurdité des abstentionnistes, proviennent de la problématique de l'existence, puisque ne pas exister peut avoir deux origines : avoir échoué à s'attacher à un modèle et ne pas l'avoir tenté. *Dire l'individu, c'est utiliser le quantificateur existentiel* - M.Serres - comme pour dire le

modèle, on passe par le quantificateur universel, accompagné de spécifications de l'essence. Et que faire de l'existence métaphysique ? - comment vient à l'existence le beau ? Pourquoi le bon existe-t-il avant l'acte, et jamais - après ? Où et quand l'expression est autant persuasive que les choses ? - La meilleure imagination ne cherche même pas les choses : partir d'une sensation, la condenser en une image, l'envelopper de mots, redécouvrir la chose.

Le nihilisme, qui proclame l'absurdité des fins, est puéril ; le nihilisme, qui réclame l'égalité des parcours, est niais ; le seul nihilisme, digne et créateur, est celui qui acclame les commencements hors sentiers battus.

Tout le sens de la création humaine consiste à surmonter les horreurs, les grisailles, les énigmes, qui percent en toute création divine, et à finir par un OUI douloureux, extatique, fantasmagorique à cette œuvre grandiose et mystérieuse. Le NON de mon soi connu se narre ; le OUI de mon soi inconnu se chante. L'éternel retour est le passage de la narration au chant.

Toute bonne philosophie doit inclure les trois facettes kierkegaardienne : l'éthique, l'esthétique, la mystique. La mystique, pour vénérer, plutôt que savoir ou prouver. L'esthétique, pour admirer, plutôt que narrer ou développer. L'éthique, pour aimer, plutôt qu'ordonner ou obéir. La mystique s'occupera du langage, de ce dépositaire du vrai. L'éthique et l'esthétique se dévoueront à la consolation de l'homme en détresse, en créant l'illusion d'une profondeur du beau ou d'une hauteur du bon.



Quand je me trouve au milieu d'un parcours, le cheminement et les finalités se calculent ou se devinent sans peine. Mais le commencement reste une énigme, que ce soit l'amour, le Big-Bang ou la pensée. *Pour toute chose, le mystère de son commencement reste insoluble* - Darwin - *The mystery of the beginning of all things is insoluble by us.*

Le soi inconnu n'est que lumière, et le soi connu est imprégné de ténèbres, occultant notre origine et notre fin. Quand le premier pénètre ou anime le second, l'homme devient penseur, créateur d'ombres. *La lumière divine met en fuite les ténèbres de l'âme* - St-Augustin - *Lux divina, animae tenebras fugat.*

Le soi inconnu ne se transforme pas en soi connu (à la façon de l'être-pour-soi se mutant en l'être-en-soi [hégélien](#) ou sartrien) et il n'a pas besoin pour cela d'un soi des autres. Le soi inconnu est une source mystérieuse, ne quittant jamais la hauteur, constituant l'élan et son intensité ; le soi connu les traduit en jaillissement d'images, dans le commencement, gorgé de musique et d'idées, fidèle à la hauteur génitrice.

C'est bien de succomber à l'appel de l'étonnement en voyant la chose comme si c'était la *première* fois. Il est plus rare et plus noble de la traiter comme si c'était la *dernière* fois. La primultimité (Jankelevitch) de tout ce qui est merveilleux. L'espérance, c'est l'étonnement en tant que but ; le désespoir, c'est l'étonnement en tant que contrainte. Et [Aristote](#) et Kierkegaard, en voyant le début de la

philosophie dans, respectivement, l'étonnement d'étonnement et le désespoir de désespérer, ne se contredisent guère.

La pensée n'est que légèrement teintée par la langue. Ceux qui réduisent celle-là à celle-ci ne voient que la requête, tandis que sa première impulsion, le désir, est déjà hors la langue (le poète veut maintenir l'impulsion initiale par l'arbitraire du mot, le logicien - en tracer la trajectoire par l'idée sans brisure). La pensée est un arbre virtuel, mais inentamé, qu'habille la langue et qu'interprète, par substitutions de variables, notre machine conceptuelle, qui n'est langagière que d'apparence. Enfin, c'est la machine pragmatique qui, en tirant des conséquences de l'examen des substitutions, donne un sens à tout. Le néant, le monologue, l'exécution, le dialogue, le néant - le cycle de la pensée.

Aux philosophies de l'être (le fond, le silence) ou du connaître (la forme, le bruit) je préfère celle du naître (la hauteur des commencements, l'intensité de la musique).

En remontant aux commencements, on n'aboutit, en dernière instance, qu'aux rythmes, timbres, hauteurs et intensités - que tout disparaisse, dans le monde ou dans nos espérances, il ne restera que la musique (Schopenhauer). La philosophie ne serait que du tone-painting (G.Steiner) ou le regard naïf (Bergson) - c'est à dire inné, naturel - *en soi*. Tout dans le monde est artificiel par son origine et naturel par son résultat ; d'où le culte de l'acte qui fixe et l'abandon du fait fixé.

Les Orientaux poussent le goût des sacrifices jusqu'à vouloir sacrifier des connaissances. Mais comment les effacent-ils ? Et à quelle ignorance les sacrifient-ils, à la terrestre ou à l'étoilée ? La connaissance n'est qu'une forme géométrique d'un langage pictural ; elle calcule la trajectoire et l'âge de mon étoile, mais c'est moi qui en reçois la lumière intemporelle, c'est moi qui en revis la naissance.

On reconnaît la présence d'une pensée par son mouvement vers des commencements (*das Hindenken zum Anfang* - Heidegger) ; son contraire s'appelle inertie - partir des commencements. L'élan auroral, le poids vespéral. La philosophie est l'art de garder l'élan, une fois un commencement touché, elle serait même *la discipline des commencements* - E.Husserl - *die Disziplin des Anfanges*.

La vie de la pensée est circonscrite par le modèle spatial, l'être, et le modèle temporel, le devenir : *L'être éternel sans naissance et le devenir qui n'est jamais* - Platon – le premier, d'après toi, existe, et le second – non, ce qui rend celui-ci attractif, en tant qu'outil du bon créateur, l'être étant sa matière première.

Chercher des points de départ (l'Être), des centres (l'essence), des contours (la *substance*), des étapes (l'état) sont les affaires de la machine calculante. La machine palpitante, en nous, se contente de trouver des sommets de l'excellence, la hauteur.

Au commencement, il faut tout oublier ; mais l'esprit n'en est pas capable ; l'esprit, s'attaquant aux commencements s'appelle âme : *Dans le commencement, l'esprit n'est pas chez lui ; il aime des colonies* -

Hölderlin - *Zu Haus ist der Geist nicht im Anfang : Kolonie liebt der Geist* - l'esprit vit de conquêtes, en pays étranger ; l'âme, c'est notre patrie.

Le nihilisme des commencements est le plus noble ; il s'oppose à l'imitation, à l'inertie, à l'épigonat ; mais si je réussis à faire commencement de tout pas, de toute action, de toute métaphore, je réalise l'éternel retour du même : *La doctrine de l'éternel retour est du nihilisme accompli* - Nietzsche - *Die Lehre von der ewigen Wiederkunft als Vollendung des Nihilismus*.

Tout ouvrage philosophique a trois composants : l'intuitif, le discursif, le métaphorique ; seul le dernier exige un talent *professionnel*, dont l'absence condamne le reste à l'amateurisme, au bavardage, au plagiat, à la banalité.

La réflexion philosophique peut être atemporelle ou atopique, se focaliser sur l'être ou donner un sens au devenir, chercher l'universel ou exprimer le particulier, partir de la pensée ou tendre vers le rêve. La première attitude nous fait pencher sur l'immobile, sur l'abstraction, sur le langage ; la seconde – sur les commencements, sur l'énigme du passé et du présent, sur l'extinction de nos élans, sur la tragédie et la consolation.

Je m'aperçois, assez tardivement, que la dyade *schopenhauerienne* est très proche de la mienne : sa Volonté n'est qu'un élan ou un rêve, dont le fatal affaissement appelle une Consolation ; sa Représentation est la démarche centrale, pour

comprendre la place du Langage dans un discours. C'est Nietzsche qui, plus poétique et révolutionnaire que moi, dévia la Volonté vers la puissance et la Représentation – vers le retour, toujours recommencé.

La pensée n'est ni la fin ni le moyen mais un effet collatéral de la naissance de métaphores.

*Philosopher ne signifie pas autre chose qu'être aux commencements* – Heidegger - *Philosophieren heißt nichts anderes als Anfänger zu sein*. C'est être fasciné par le premier pas, débiter en miracle et dé-biter, détacher du but, l'enchaînement auto-suffisant des pas suivants. Se rebiter devant tout dernier pas imposteur. Confiée aux professionnels, la philosophie devient indiscernable du chamanisme verbal.

La philosophie est de la poésie renversée : transformer les commencements poétiques en fins philosophiques ; on peut les confondre : *La philosophie est une science des origines voulues* - G.Bachelard – ce que le poète peut le philosophe le veut.

La chimère pseudo-philosophique de néant n'a rien à voir avec le nihilisme : le néant n'est qu'absence d'éléments d'une recherche, il est un résultat vide, une finalité sans contenu, mais compatible avec la vérité tandis qu'un bon nihilisme est tout entier dans la trouvaille initiatique de nouveaux commencements, en contradiction avec l'inertie des autres.

Le regard et le langage - deux outils qu'entretient un bel esprit ; le médiocre, le mal instrumenté ou le mal inspiré, s'occupe de matières premières, des vérités. La Caresse ou le Verbe, c'est-à-dire la poésie personnelle, se concentrent aux Commencements ; des vérités traînent auprès des finalités aléatoires et communes. Ceux qui manquent d'audace et de personnalité, se plient aux jugements universels, absolus : *Ce qui vient de moi-même, dans ma philosophie, est faux* - Hegel - *Was in meiner Philosophie von mir ist, ist falsch*. Le créateur audacieux dit : *C'est le regard qui exprime la vérité* - Nietzsche - *Die Wahrheit spricht der Blick aus*.

Le bonheur, c'est un aboutissement, une convergence, qui traduit une continuité. Mais la souffrance, c'est une rupture, un début incertain, une porte entrouverte vers l'inconnu. Et l'art et la vie ont tellement besoin de commencements désespérés et imprévisibles. *Dieu nous envoie le désespoir non pas pour nous tuer, mais pour réveiller en nous une vie nouvelle* – H.Hesse - *Die Verzweiflung schickt Gott nicht, um uns zu töten ; er schickt sie, um neues Leben in uns zu erwecken*.

La hauteur, la poésie, l'espérance éclosent dans l'air auroral, berceau des commencements ; la profondeur, la philosophie, le désespoir mûrissent sur la terre vespérale aux achèvements tragiques. Le liquide et l'ardent les accompagnent : le sang ou la larme, le feu ou les cendres.

Au royaume des rêves, la consolation est lyrique et finie ; elle est tragique et infinie au royaume du réel. Dans le premier, on dit au-

*revoir* au rêve évanescent et appelé à renaître ; dans le second, on dit *adieu* à la vie qui s'arrête sans répit. Le rêve est fait de commencements ; la vie ne quitte pas des yeux - la fin. Mais dans les échecs, la nature de la consolation s'inverse : tragédie pour le rêve, elle n'est que déception pour la vie.

C'est la cohabitation forcée de la prose de ton existence avec la poésie de ton essence qui est à l'origine de tes tragédies : l'étouffement du souffle du rêve par les miasmes réels, l'étoile de tes aubes occultée par les ténèbres de tes crépuscules, les mélodies de ton âme brouillées par la monotonie de ton esprit. La consolation – des retrouvailles avec tes commencements essentiels, le détachement de tes fins existentiels.

Si le bon Dieu et le diable se réfugient *dans les détails du parcours*, l'Ange, lui, inspire l'essence des commencements, la musique sans finalités, la mélancolie ou la tragédie d'une sainte solitude. *Toute la musique de Bach est une tragédie angélique* - Cioran. La mélancolie est de Mozart.

La philosophie est affaire de l'âme ; et celle-ci y est plus un outil qu'un objet. L'objet est fourni par les confrères de l'âme – le cœur et l'esprit. Le cœur est sensible au caractère tragique d'une vue de rêve ; il appelle le philosophe à chercher des consolations. L'esprit abstrait se réduit aux domaines de ses manifestations, ce qui nous conduit aux interrogations sur la place du langage dans un discours.

Le Commencement d'un rêve (qui n'est pas *Verbal*) et la Fin d'une vie sont les moments les plus intenses. Je place la caresse (l'espérance) dans le premier ; la seconde (le désespoir) est résumée par ce gémissement évangélique, qui ne sonne tragiquement qu'en allemand : *Es ist vollbracht* (Bach y apporta un effet musical insurpassable).

Ma mélancolie des commencements est le contraire exact de leur *mélancolie de la fin du monde*.

Les soucis sentimentaux, médicaux, vitaux accablent avec la même acuité, qu'on soit un plouc ou un sage ; les incantations stoïciennes n'offrent aucune défense contre cette fatalité, puisque la vie, son support, nous dote de mêmes organes bien fragiles. Heureusement, notre existence a une seconde facette, cette fois d'origine divine, - le rêve ; ici, tout est personnel, tout est dans les commencements créateurs, tout est défi à la souffrance et, plus généralement, à la tragédie.

Tes larmes, de chagrin ou de joie, vont tarir – c'est là l'une des origines de la tragédie humaine.

La mélancolie naît dans l'âme, mais elle contamine l'esprit, qui se met à fouiller la mémoire, à la recherche de sources, – en vain. C'est peut-être, cet échec qui distingue la mélancolie – de la tristesse.

Les commencements dévoilent tes élans, et les fins exhibent tes adieux ; le seul compromis possible entre eux serait un chant du



cygne – nouveauté terrestre, ouverture céleste, frisson funeste ; le commencement comme porte de sortie, la fin comme porte d'entrée.

Toute espérance a pour origine la vue des crépuscules envahissant la lumière d'une pensée, d'un sentiment, d'une action. La mauvaise espérance, c'est se persuader de l'imminence des aubes prometteuses. La bonne – quitter le temps, créer des aubes imaginaires, où l'on rêve, et y chanter la grandeur tragique des crépuscules réelles, où l'on vit.

Le cours de la vie a deux moteurs – l'inertie ou le commencement ; on échappe au premier et passe au second par une concentration initiale et personnelle. Deux fonds, en face, s'y prêtent : soit le temps qui me paralyse par la peur, soit l'éternité qui me libère par l'angoisse. Même le commencement est composé donc de deux moments : les ténèbres de la première pensée et la lumière du sentiment final. Et mon moi s'y incrustera en ombres.

Les seuls commencements, dignes d'un philosophe, sont : la souffrance (Dostoïevsky), la noblesse ([Nietzsche](#)), le langage ([Valéry](#)). Les commencements logique ([Aristote](#)), méthodologique ([Descartes](#)), dialectique ([Hegel](#)) ne sont que des pas intermédiaires et, donc, - insignifiants.

Et la religion et la philosophie naissent dans le naufrage, dans la détresse de la vie, et elles ont le même but : contrer le néant, apporter un semblant de consolation (*la tâche de la philosophie est d'inventer le mot qui sauve* - L.Wittgenstein - *die Aufgabe der Philosophie ist, das*

*erlösende Wort zu finden*) - et les mêmes moyens que la poésie - créer une tempête dans un verre d'eau, imaginer un message à destination lointaine et chercher fébrilement une bouteille : *Le poème est une bouteille jetée à la mer, abandonnée à la foi chancelante d'échouer quelque part sur une terre d'âme* - P.Celan - *Ein Gedicht ist eine Flaschenpost, aufgegeben in dem nicht immer hoffnungsstarken Glauben, irgendwo an Land gespült zu werden, an Herzland vielleicht.*

Le mystère de notre origine (la terre cosmique ? l'air poétique ? l'eau biologique ?) apporte une certaine consolation à nos souffrances, mais notre avenir n'en a aucune : il n'est qu'une solution finale, avec le feu froid de nos cendres. Jadis, le souci du bon ou du beau nous arrachait aussi à la réalité trop transparente ; aujourd'hui, il ne nous reste plus que la souffrance, pour nous rappeler le mystère de la nature, dont nous faisons partie ; ce mystère est celui des naissances et des agonies, face à l'enchaînement mécanique de problèmes ou de solutions trop clairs.

Toutes mes consolations sont dans le renouvellement ou rafraîchissement de mes commencements ; les finalités deviennent fatales, donc hors de ma portée. Chateaubriand est plus optimiste : *Les matins se consolent eux-mêmes, les heures du soir ont besoin d'être consolées.*

L'algorithme vint se substituer aux trois origines de nos parcours vitaux : au destin, au hasard, au mérite. Les naïfs continuent, pourtant, d'évoquer les ombres disparues. *Seuls les malheureux croient encore en Destinée ; les heureux, eux, attribuent leurs succès à leurs propres*

*mérites - J.Swift - The power of fortune is confessed only by the miserable, for the happy impute all their success to prudence or merit.*

Ils ne veulent pas reconnaître qu'un calcul, bas et précis, détermine leurs vies, réduites aux pas intermédiaires d'un projet collectif. Personne ne cherche plus une consolation, vague mais haute, du premier pas ou du pas dernier, qui sont les deux limites inaccessibles du *nec plus ultra* ?

Comment me débarrasser du désespoir ? - vivre dans un Ouvert et ne me passionner que pour les perspectives se perdant hors de cet Ouvert. Tout ce qui débouche sur un monde clos est source d'ennui. Cet Ouvert est plus près du Fermé de Valéry que de l'Ouvert révélé (*entborgen - aléthéia - illatence*) de Heidegger. La passion est fusion, désirée, impossible et imaginaire, de mon élan et de mes limites : *Quand la forme vitale, créée par l'union naturelle de l'illimité et de la limite, vient à se détruire, cette destruction est souffrance ; et le retour à son essence constitue le plaisir – Platon.*

Dans le bonheur, tout se réduit à sa source, qui, dans le meilleur des cas, est merveilleusement cachée. Le sot la trouble rapidement, le sage en fait une fontaine inaccessible pour entretenir ses soifs. On invente son amour à partir de la soif, dont il est la seule source. Dans la souffrance, peu importe la source ; le sot la voit dans autrui, à qui il voue sa bile, le sage - dans les effets de sa propre fragilité et il tourne son aigreur contre soi-même.

Tout avis, même le plus extravagant, peut être attribué à une émanation grégaire. L'esprit de suite dans les idées accentue cette

tendance. *La pensée libre est sacrifiée pour la suite dans les idées* - Chestov - *Последовательности приносилась в жертву свободная мысль* - puisque la pensée, contrairement à la création, peut être libre. C'est par des vides dans mes pointillés que j'affirme le mieux mon originalité. Ourdir et lier - travail de fourmi ; lui opposer - planer, m'immobiliser, me suspendre au-dessus du point zéro de l'indéveloppable.

Toute action passionnée et toute pensée profonde finissent par nous désespérer ; et l'espérance ne peut venir que des rêves, ayant emprunté la passion aux actions et transformé la profondeur réfléchie en hauteur réfléchissante. Toute visée de finalités nous affligera ; seul un culte des commencements rêveurs nous consolera.

Les souffrances, auxquelles je compatis le plus, sont des déficiences du rêve : manque d'oreilles (les mots se perdent), manque de bouche (les mots ne naissent plus), manque de regard (les mots ne s'envolent pas). La danse des images s'appelle songe, leur marche s'appelle veille. Ce sont les songes qui enfantent la souffrance (et non pas l'inverse, Aragon) ; la veille la stérilise ou l'anesthésie.

*J'appelle l'avant-premier pas le désert dans le désert* – J.Derrida. Il faut avoir cru au révélé dans le désert pour oser placer, dans le désert au carré, le révélaire. Dans mes abîmes de solitude, la nuit du premier pas me suffit ; je ne recule plus, pour garder le scintillement des étoiles, qui me promettent la nuit de la nuit, l'exil dans l'exil - du dernier pas. La solitude me détache de la marche, me mets face au degré zéro du visible et à l'infini de l'invisible, les deux - inentamés. Et,

grâce au culte des commencements, elle a la vertu de nous conserver neufs.

Dans la vie, l'égoïsme intellectuel s'appelle nihilisme, et dans le rêve – narcissisme. Dans les deux cas – le culte du commencement individuel.

Inévitablement, même aux plus narcissiques entre nous, il arrive de s'appuyer sur les valeurs communes qu'on prend, intuitivement, pour les siennes propres. De temps en temps, on s'en rend compte, on les rejette, on s'en déprend – voici la naissance de ses vrais commencements ou un retour à son soi-même. Le retour éternel (hors souci du temps, suite à un abandon-oubli) de [Nietzsche](#) est ce (re)commencement.

Le nihilisme, en tant que la volonté d'être l'auteur de ses propres commencements, est la seule philosophie non-conformiste ; le [cartésianisme](#) est lié à son époque, le [kantisme](#) est trivial, l'absurdisme est bête, la phénoménologie est commune, l'analytisme est borné.

Se perdre ou se trouver sont de creuses péripéties des adeptes de parcours ou de buts communs, même poursuivis dans la solitude. Celui qui se contente des commencements, dictés par son soi inconnu, s'identifie avec la musique, composée par son soi connu, – créateur et création – l'âme et l'esprit, qui n'ont rien à perdre ni rien à trouver, puisqu'ils restent hors-temps.

La jeunesse : l'enracinement dans une culture, l'engagement dans des actions. La maturité : le déracinement, l'arbre quittant la forêt et abandonnant les racines pour s'identifier avec les cimes ; le dégagement, se détacher des buts, se libérer des choses, se consacrer aux chemins d'accès initiatiques, aux commencements.

Une énigme que je ne parviens pas à m'expliquer : les rapports les plus spontanés et immédiats qu'a la solitude avec d'autres vicissitudes se maintiennent non pas avec l'intelligence ou la souffrance, mais avec - l'amour ! Tout amoureux, même le plus grégaire, se sent soudain seul et voit dans l'être aimé - un solitaire, appelant au secours. Et puisque Dieu est amour (même s'il ne s'appelle ni Christ ni Krishna), la solitude, ne serait-elle pas l'une de ces rares créations originelles, parvenues jusqu'à nous intactes, avec le Verbe divin ? *Le mot de solitude sonne faux, comme s'il provenait encore de Dieu* – E.Canetti - *Das Wort Einsamkeit hat einen falschen Ton an sich, als stammte es noch von Gott.*

La première des quêtes de l'homme est celle d'une consolation définitive sous forme d'une image, d'une pensée ou d'une foi, visible et intelligible par les autres, c'est-à-dire d'une idole. À coups d'âge, toute idole se fissure et plonge ainsi tout habitué des forums dans un désespoir. La seule consolation durable réside dans les ruines d'une solitude, où mon étoile m'inonde d'une espérance illisible. *Dum spero, spiro...* La lisibilité finit toujours par désespérer ; ceux qui ne vont pas au terme de la lecture croient naïvement, que la compréhension console. Consolent les énigmes.

Une illusion - fonder mon équilibre sur la tension créée par une paire : moi, d'un côté, et un ami, une maîtresse, un livre. Rien de crédible en dehors des triades : moi, une insondable source (voix, oreille, œil, dessein), dont je suis un écho et, enfin, une âme des fins, un esprit, qui préserve mes échos à une belle hauteur. L'origine de la solitude est triadique ; la solitude respectable, ou le désespoir irrévérencieux, - l'absence irremplaçable de l'un de ces trois sommets : la solitude d'un soi perdu, la solitude du silence des sources, la solitude de la perte des ailes. Et quand un deuxième sommet vient à manquer, sonne l'heure d'une solitude honteuse, ou plutôt hébétude irrémédiable. La solitude binaire, elle, n'est souvent que grégaire : manque de berger ou de moutons.

La *noblesse des commencements* est synonyme de la *volonté de puissance*. Avoir de bonnes raisons, pour se choisir soi-même comme source, ne pas partir d'un langage des autres, - mais c'est la définition même de nihilisme !

*Un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une profondeur en philosophie les ramène à la religion – F.Bacon - A little philosophy inclineth man's mind to atheism, but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion.* La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur interprétation. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

*On s'élève de trois manières : des objets jusqu'à nous-mêmes, de nous-mêmes à l'âme haute et enfin à Dieu – St-Augustin - Tres sunt ascensus : ascendimus ab istis ad nos, ab nos ad cor altum, ad Deum.* Le séjour prolongé dans l'âme haute rend presque superflue la fréquentation et de notre étendue et de la divine profondeur, si translucides pour un regard hautain. Qu'est-ce que la hauteur ? - l'état d'esprit où chaque mouvement est *ab initio*.

Il est propre des Dieux de s'affirmer par des commencements injustifiables, avec des feuilles de route banales ou des horizons communs. Nietzsche fut le seul à suivre cette voie. Hegel est dans les parcours : l'Absolu, le Savoir, l'Histoire, dans lesquels il tente de deviner des lois, qui ne sont, chez lui, que des Arlésiennes. Cioran ne vit que de finalités : le dégoût, la chute, le suicide ; ça peut exalter des *incompris*, ça laisse froid celui qui veut créer sa propre foi ardente.

Ni le doute ni les certitudes n'apportent quoi que ce soit à l'appréhension du divin. Seuls les yeux éberlués, enivrés, face aux innombrables miracles de la Création, alimentent le sobre esprit, qui s'avoue impuissant, pour remonter aux origines du monde. Et c'est l'âme enthousiaste qui prend la relève, pour s'étonner, vénérer, admirer le Dessein incompréhensible.

Je ne suis moi-même que dans *mes* commencements (mon éternel retour spatial !) ; c'est là que me rencontre mon soi inconnu ; tout enchaînement m'éloigne de moi-même et me sépare de mon soi inconnu.



La sagesse humaine consiste à sentir, derrière toutes les affaires et raisons terrestres, - une source ou un dessein céleste.

Les espérances, focalisées sur des finalités, sont, le plus souvent, sottes, d'où mon engouement pour les commencements, irresponsables, éphémères, mais divins. On le voit même avec les éléments : le feu nous réduit en cendres, l'air nous érode, l'eau nous pourrit et la terre nous ensevelit, mais, au commencement, le feu nous enthousiasme, l'air nous emporte, l'eau nous sert de miroir, la terre nous éblouit. Mais *Neptune noya plus de monde qu'il n'en sauva* - Érasme - *Neptunus plurus extinguit quam servat*. Il faut vénérer l'étincelle divine, placée en nous, et non pas les dieux inconnus eux-mêmes ; le salut, s'il existe, ne s'inscrit point dans le réel de demain, il est dans l'idéal d'hier.

Le nihilisme : me méfier de l'inertie, chercher le rythme, le point zéro, la source ou l'origine de mes sentiments et pensées. C'est la facette divine de l'homme, la facette purement humaine se trouvant dans l'enchaînement, la suite, l'accroissement du temporel, au détriment de l'éternel. La définition médiévale du nihilisme, qui en affuble ceux qui pensent, que l'hypostase humaine du *Christ* n'est rien, me paraît être étonnamment percutante.

L'égale présence divine dans la merveille des choses, dans la vision que l'homme en a, dans le mécanisme des yeux. Mais, pour comprendre le dessein de Dieu, il faut se demander : quel savoir et quelle jouissance sont possibles sans recours aux yeux ? Et l'on

constate que la seule science, pouvant se passer d'yeux, est la mathématique et la seule émotion, invitant même à fermer les yeux, réside dans la caresse. Aux commencements étaient le nombre et la caresse.

Le commencement, qui ne serait qu'une projection des fins ou le calcul à partir des moyens, ne peut être que profane ; le bon devrait résulter des contraintes divines : *Lorsqu'on installe le commencement à la façon d'une divinité, il est le salut de tout le reste* – Platon.

Les vrais commencements consistent surtout dans l'élan vers une limite humaine inaccessible, indicible, inévaluable ; être ouvert, c'est être homme des commencements, être celui qui comprend, que tous les pas suivants n'apportent rien à l'élan initial et ne nous rapprochent pas radicalement de nos limites. *Surface limite externe – et lois internes* - Valéry – belle définition d'un Ouvert, dont l'élan interne vise son horizon inatteignable et beau !

Dostoïevsky veut *dépasser les limites*, et Nietzsche veut *réévaluer les valeurs* – les limites et les valeurs des AUTRES ! C'est minable, puisque aucune originalité n'est plus possible dans les finalités ; le talent se manifeste surtout dans la fraîcheur et la noblesse de ses commencements ou, faute de mieux, dans l'ardeur ou l'intensité de l'élan vers des limites inaccessibles.

Le nihilisme est une volonté d'un homme d'être créateur de ses propres commencements intellectuels, artistiques ou sentimentaux. Le nihilisme n'est pas le refus de tout héritage, mais l'usage de celui-ci

seulement en tant que matériaux ou trésors, et non pas en tant que guides ou maîtres. Le nihiliste dédaigne la communication avec ses contemporains, mais vénère la transmission de l'invariant, du noble, du mystérieux. Il est un homme atemporel et atopique, un homme de trop. Il cultive la facette surhumaine de sa nature humaine, en ne s'adressant qu'au grand Inexistant, à Dieu.

Deux instruments, pour façonner la liberté de l'homme – l'intelligence et la volonté. La volonté cherche des ressources profondes de la force brute ; l'intelligence trouve les hautes sources de nos belles faiblesses. *Il y a plus de noblesse dans l'intelligence que dans la volonté* - St-Thomas - *Intellectus nobilius voluntate*. La volonté doit déboucher sur l'action ; l'intelligence peut conduire au rêve. C'est pourquoi à la volonté de puissance il faut préférer l'intelligence de la faiblesse.

Il est très facile de trouver de la profondeur à tout Commencement, qu'il s'agisse du Verbe, de l'Action ou de l'Étrange ; le vrai problème, c'est de savoir le munir de suffisamment de hauteur, afin de rendre visibles les plus beaux des horizons et surtout de pouvoir communiquer avec les plus mystérieux des firmaments.

En hauteur, on se trompe aussi souvent que dans la platitude, sans parler de profondeur, mais, au moins, on y vise une cible noble. *Il vaut mieux garder de la hauteur même si l'on s'y trompe plus souvent, plutôt que tenir à la rassurante platitude* - Van Gogh. À l'origine de la bassesse se trouve la sensation de la rectitude possible, entre le dit, le fait et le vrai.

Garder la hauteur, ne partir que de points zéro de la création, ce sont des synonymes : *Celui qui monte ne s'arrête jamais d'aller de commencement en commencement* - St-Grégoire de Nysse. *La hauteur naît dans le commencement - ex initio summum* ! Les séjours prolongés dans la profondeur font encourir le danger de sa réduction à la platitude des fins.

Que doit-on exiger des commencements, dont on vit et/ou qu'on (re)crée ? - la même chose que la nature attend d'une source - d'être en hauteur : *Que tu commences avec ton propre azur ou celui du ciel* - Hölderlin - *Mit der unsern zugleich des Himmels Bläue beginnen*.

La raison et la noblesse sont, le plus souvent, adversaires. La fin de la raison, c'est le désespoir ; le commencement de la noblesse, c'est l'espérance. *Le commencement de la philosophie n'est pas l'étonnement, mais le désespoir* - Chestov - *Начало философии не удивление, а отчаяние*. Maintenir l'étonnement, c'est maintenir l'espérance.

La pensée qui t'apaise est rarement de la pensée ; c'est la sensation de honte qui annonce, le plus souvent, sa pénible naissance. Marc-Aurèle - *que tu puisses avouer toujours sans honte tes pensées* - n'y a rien compris, tout en ignorant la profonde ironie de sa pseudo-sagesse : *qui vit en paix avec soi-même, vit en paix avec l'univers*.

La rencontre du vrai et du beau produit l'intelligence, celle du beau et du bien - l'amour, celle du bien et du vrai - la foi. Mais le

faisceau de ces trois axes crée un seul foyer, à égale distance des origines et des fins, - la noblesse.

La noblesse du rêve n'est ni dans la dignité du mouvement ni dans la netteté du but, mais dans l'immobilité d'un beau commencement. Renoncer à développer celui-ci rend la vie plus pauvre et le rêve – plus riche.

Mes forces banales développent, en toute liberté, le bruit de mon soi connu ; mes forces supérieures enveloppent, dans une obéissance enchantée, la musique de mon soi inconnu. La liberté n'apporte rien à l'âme ; la servitude déprave l'esprit.

Mon soi inconnu, c'est l'origine de mon inspiration, la grâce de mes rêves, grâce qui s'oppose à la liberté d'agir de mon soi connu. Quant j'écoute la musique du premier, je me libère volontiers du bruit du second. *Dans quel sens arrives-tu à te libérer de ton soi ? – là réside ta vraie valeur* - Einstein - *Der wahre Wert eines Menschen : in welchem Sinn kann er zur Befreiung vom Ich gelangen.*

Sur Terre n'est libre peut-être que mon premier pas, les suivants ne m'appartiennent pas, ou moi, je ne leur appartiens plus. Mais le regard posé sur mon étoile est toujours libre. Et les meilleurs chemins se tracent dans le ciel, à la lumière de mon étoile.

Le spectre de l'impulsion initiale, c'est ce qui distingue un homme intéressant. *Tout s'achève avec mon commencement* - T.S.Eliot - *In my beginning is my end* (ne pas croire les Chrétiens, naïfs ou hypocrites :

*my end is my beginning*). En grec, *commencer* signifierait *commander* - volonté de puissance (pour Nietzsche, vouloir, c'est obéir au commencement, plutôt que commander la fin) ! *L'unique joie au monde, c'est de commencer* - C.Pavese - *ricominciare è l'unica gioia al mondo*. Ensuite, le poète, qui doit être *Prince*, conserve cette impulsion (*nous ne sommes pas responsables de ce qui naît en nous, mais de ce qui dure* - Valéry), le philosophe la contrecarre par un angle de vue paradoxal, le pragmatique la rattache à la réalité. La pulsion, l'expulsion, la propulsion.

## ***Ironie***

Celui qui veut défendre le faible est systématiquement conduit, pour des raisons idéologiques ou psychiques, à n'user que du sérieux et des slogans ; l'ironie et l'aphorisme, leurs contre-parties intellectuelles, tombent entre les mains des *droitiers* (voyez nos Balkaniques, [Cioran](#) et Axelos). Le seul moyen de briser cette injustice est, hélas, de pratiquer le cynisme.

La civilisation, c'est la justice écrite, l'égalitarisme en droits ; inévitablement, elle encourage le bavardage formel autour du faisable. La culture, c'est l'injustice implicite, l'élitisme en devoirs ; elle se prouve par l'aphoristique du dit et par la richesse de l'indicible. Et [Cioran](#) : *Est-il meilleur signe de civilisation que le laconisme ?* - confond la civilisation avec la culture.

Dans le ton de ses fragments, [Nietzsche](#) est d'une noblesse insurpassable ; dès qu'il cherche la cohérence ou la reconnaissance, avec des hiatus, liaisons, faits ou preuves, il sombre dans la même banalité que tous les autres *penseurs*.

Le soi, précieux et original, se refuse à la lumière, également répartie et le condamnant à la platitude ; je ne le perçois qu'illuminé par des étincelles soudaines ; l'exercice de [Valéry](#) ou de [Nietzsche](#) (*der Versuch*) relève de la même vision.

La philosophie devrait ne traiter que deux questions : *comment* l'esprit atteint une profondeur du verbe et *pourquoi* l'âme aspire à la hauteur consolante. Pas de déductions, que des abductions. Plus près du dogmatisme que du sophisme. Des maximes tranchantes, non des discours flanchants.

Les soi-disant systèmes philosophiques sont des leurres, créés par des commentateurs ; les édifices des fragmentaires ([Héraclite](#), [Platon](#), [Pascal](#), [Nietzsche](#), [Valéry](#)) ne sont pas moins bien membrés que ceux des globalisants ([Aristote](#), Spinoza, [Hegel](#), Sartre) ; je dirais même que la part des balbutiements et des tâtonnements est plus importante chez les seconds, tandis que la qualité des métaphores est nettement supérieure chez les premiers.

Proportionnellement, il n'y a pas plus de preuves dans le genre argumentatif que dans le genre aphoristique ; et, normalement, avec un ouvrage du premier genre, après y avoir éliminé tous les remplissages de liaison, de raison ou de dialectique, remplissages superflus et mécaniques, on devrait n'avoir sous les yeux que des maximes.

L'état naturel de notre âme est la nuit ; l'éclairage égal, narratif ou systématique, que notre esprit projette sur l'âme, la réduit à un état minéralogique ; seul l'éclair d'une maxime en préserve le mystère. *Heureux celui qui, sachant tout ce qui concerne les jours, fait sa besogne, consultant les avis célestes* - Hésiode.



La perfection du réel est une cible privilégiée de la maxime, mais le lien entre elles n'est pas une imitation, mais métamorphose : le passage du mystère au problème, du problème à la solution et de la solution à un nouveau mystère.

L'impossibilité de goûter de la pensée délayée, étalée. Ce qui ne peut pas se ramasser, se condenser en deux lignes est condamné à la clarté.

La maxime doit offrir un maximum de lectures possibles ; l'obscurité ne doit pas être sa propriété inhérente ; chercher celle-ci est une sottise. *Je me suis sauvé par le ton ironique, les généralités, le laconisme et l'obscurité* - Diderot – le dernier terme y est de trop.

La pensée discursive est sa lumière ; la pensée aphoristique, ce sont ses ombres. La première s'éteint dès qu'on la sort de son contexte ; la seconde trouvera toujours une lumière auxiliaire, si l'originelle expire, et continuera à ne valoir que par ses ombres.

Non que je cultive l'inachevé, mais que je reconnais que mes commencements, dans leur intensité, sont inachevables.

Une maxime, c'est ce qui articule le sens du monde sans être réductible à un algorithme. *La part la plus vaste et précieuse de nos connaissances se résume en aphorismes ; et ce qu'il y a de grand et de meilleur, chez l'homme, n'est que l'aphorisme* - S.Coleridge - *The largest and worthiest portion of our knowledge consists of aphorisms : and the greatest and best of men is but an aphorism*. Le mouton se

désintéressant du sens de l'existence, et le robot ne suivant que des règles, n'apprécieront jamais l'aphorisme. La maxime serait une *maladie mondaine* (La Rochefoucauld).

Tout moraliste devrait se féliciter des progrès de la mécanique dans les cœurs humains - ils communiquent de plus en plus en formules, dans une espèce de *jeu des perles de verre* (H.Hesse - *das Glasperlenspiel*). Le malheur, c'est qu'il n'y ait guère que des constantes et point d'inconnues.

La meilleure chance de préserver le statut de parole vivante est d'en ériger une statue, de la pétrifier dans une belle formule. Ce qui est statufié s'interprète en vers, source de toute vie.

Quelle que soit la hauteur des citations, dans ce livre, je tente d'y ajouter quelques marches de plus vers le haut. Ce n'est pas en chien reconnaissant, de bas en haut, que je dévisage les auteurs, mais en chat connaisseur – de haut en bas.

Ils manquent d'espace ou de temps, pour développer leurs idées ; moi, pour envelopper mes mots, je n'ai besoin que de deux lignes en relief, une page entière me flanquant l'ennui et la trouille. *Le pauvre en pensées pense : on ne possède la pensée que tout prête, on n'a qu'à la revêtir de mots* - K.Kraus - *Der Gedankenlose denkt, man habe nur dann einen Gedanken, wenn man ihn hat und in Worte kleidet*. Les pensées sont d'interchangeables mannequins, pour le haut couturier qu'est le maître du mot.

Les citations de ce livre ne jouent que des rôles de comparses. De mon banc des accusés, je cite à comparaître ces témoins à charge (Messieurs *Teste*), qui me rappellent des faits, que je n'ai pas accomplis. *J'avoue être cerné par la menace des fautes, que je n'ai pas commises* - Cocteau. Ce livre n'est pas un *cento*, bien que J.G.Hamann en ait fait un style respectable.

Le fragment a une chance de rendre l'être entier, la dissertation n'en a aucune. Il n'existe pas de passages continus entre la marche et la danse, la parole et le chant, entre la prose et la poésie.

On traite les sophistes d'escrocs de l'aphorisme, ce qui me les rend plus proches que les honnêtes bavards discursifs.

Au récit, bas et long, oppose l'aphorisme, haut et court. *Altum in parvo*.

Les citations de ce livre sont un tribut à l'intentionnalité et, en même temps, sa réfutation : tant de mes métaphores gagnent (en clarté) à être encadrées par un arbre structurel (des substances ou relations) et par un arbre logique (des fraternités, négations ou antonymes) ; mais l'unification avec d'autres arbres aurait tout autant gardé l'essence du mien.

La citation m'offre un excellent moyen de fuir les casernes et les salles-machine, et de ne m'entourer que de ruines, que je crée moi-même, en escamotant ou en démolissant le contexte de cette citation

et en la renvoyant à ses origines, au point zéro des fondations et des styles.

Leurs filandreuses pensées discursives, comparées à la violence des maximes, me font penser à ce mot de W.Benjamin : *Les citations : ces brigands de grand chemin, surgissant et nous dépouillant de nos convictions - Zitate sind wie Räuber am Weg, die hervorbrechen und die Überzeugung abnehmen* - que valent leurs soucis mesquins de transport ou de sauvegarde, face à l'audace de ne se saisir que de métaphores ?

La capacité de s'étendre, que les sages associent à la profondeur de l'esprit, convient beaucoup mieux à la vaste platitude. Et si la hauteur s'éprouvait par un rétrécissement extrême, on l'apparenterait au néant.

Le ton d'une maxime doit être tel, comme si le savoir n'y jouait aucun rôle, mais que l'auteur savait tout. *Ses Fragments, ses Regards, ses Précis, - qu'y a-t-il de net ? Et tout et rien. Il saurait tout* - Griboïedov - *Его Отрывок, Взгляд и Нечто, об чём бишь нечто ? обо всём. Всё знает*. Il est vrai, que sans musique intérieure un fragment sec, plus qu'un cloaque narratif, donne prise au spectre de l'ennui. N'empêche que ce genre exhibe un taux de raseurs inférieur à tous les autres. Tant de rééditions augmentées, mais verra-t-on un jour *une édition revue et diminuée* - P.Wiazemsky - *издание исправленное и убавленное* ?

Pour que ta valeur ne te perde pas, cache-toi dans des formules, dont personne ne parviendra à évaluer la valeur à cause des inconnues insolubles.

Dans l'art de maxime, le danger, c'est le choix de sa matière – le marbre, ce matériau que visent surtout les sots, à cause du bruit, du poids et de la surface avantageuse. Le maximiste devrait penser à l'acoustique, marmoréenne et profonde, et à la musique composée, haute, immortelle ou, au moins, intemporelle.

Un paradoxe de l'écriture : la valeur d'un discours se compose de la part de l'auteur et de la part du lecteur, et plus vaste est celle-ci, plus haut est le mérite de celle-là ; c'est l'une des justifications de la présence, dans ce livre, de citations, qui cernent et explicitent la part revenant aux lecteurs ; mais c'est aussi ce qui explique pourquoi la maxime, d'[Héraclite](#) à [Cioran](#), est le genre le plus complet, aristocratique par sa conception, démocratique par sa perception.

Du meilleur usage de mon trésor d'incertitudes : avec cette collection d'inconnues je décorerai mon arbre de nativité, en souvenir des visitations fécondes de l'esprit, suivies d'enfantements heureux de l'âme, pleine de grâce. La maxime est cet arbre sauveur, tendant ses rameaux de pitié et de honte, à unifier avec le monde naissant.

Domage qu'on ne puisse pas dire, en français, - *l'âme de l'esprit*, comme en anglais – *the soul of wit*, puisque l'âme n'est qu'un attribut d'un esprit, qui se laisse s'émouvoir. Dans l'écrit, on en apprécie la

concision, mais sa fortune, en revanche, est dans le volume. Il n'y a qu'à visiter les bibliothèques !

Les plus insignifiants des conformistes, en philosophie, sont ceux qui ne citent personne.

C'est la honte des plates coutures des idées, plus que la fierté des hautes coupures des mots, qui me retient du délayage discursif et me circonscrit dans le genre (ir)responsable des maximes.

Tout récit, visant les finalités, est tronqué, tandis qu'il y a tellement de fragments, ne quittant pas les commencements, et qui sont parfaitement achevés.

Depuis [Socrate](#), les Sages ne réfléchissaient plus que sur la dignité de rester dans le Bien et dans le Vrai, en maniant les fèves, syllogismes ou furoncles. Pourtant, les enjeux philosophiques majeurs furent formulés par les présocratiques, [Héraclite](#) et Parménide : la poésie laconique et bariolée ou la morne logorrhée sur l'être, la vérité, le savoir.

99 % des phrases, tirées des œuvres des plus grands philosophes, possèdent cette embêtante qualité – j'aurais honte de les avoir pondues ! La banalité, le hasard, l'insignifiance, l'absurdité, l'inexpressivité les rendent sans intérêt hors de leur contexte. La nécessité, dictée par le genre narratif, de jeter des ponts entre des îlots de pensées, conduit, inévitablement, aux pâles bavardages. Pour juger une œuvre, il faut l'expurger de ces remplissages parasites ; le

résidu ne contiendrait que des métaphores, des pensées, des maximes. Après cet assainissement, personne au monde, y compris ceux que j'admire franchement, ne pourrait rivaliser avec moi.

L'Idée couvre tous les champs expressifs, du borborygme à la formule logique ; la philosophie consiste à l'envelopper d'un style, qui, réduit nécessairement aux arrangements spatiaux de mots, ne peut être que *géométrique*. Chez [Platon](#) il est parabolique (les objets à la lumière mythique), chez [Nietzsche](#) – hyperbolique (les objets voués à la hauteur), chez [Heidegger](#) – elliptique (les objets n'ayant pas encore de nom). J'ai l'ambition de pratiquer un style conique : l'idée serait une corne d'abondance, un cône, avec l'humilité d'un angle de vue étroit, avec un flux du bien-être, avec l'élan vers l'infini ; la maxime émerge, suite au choix d'un plan, traversant le cône, pour créer une parabole, une hyperbole ou une ellipse.

Écrire, en se vouant à l'imaginaire plus qu'au réel, est comme ironiser, et donc ce genre d'écrivain devra s'absenter, c'est-à-dire la lumière de son soi connu devra se soumettre aux jeux d'ombres de son soi inconnu. *J'écris brièvement ; je ne puis guère m'absenter longtemps* - [R.Char](#) – car le soi inconnu ne se manifeste que dans des étincelles et s'éclipse dans une lumière continue.

F.Schlegel voit dans la maxime un hérisson, qui n'adresse au monde que ses piquants. Je la verrais plutôt en chat, cherchant et portant des caresses, charnelles ou musicales, au lieu des combats pour la survie du genre.

Le sot a mille fois plus de questions que le sage n'en a de réponses. L'aphoriste, qui ne formule que des réponses, tient compte de cette proportion, mais étant humble, il propose à tous, y compris aux sots, de trouver leurs propres questions, auxquelles ferait écho sa réponse. L'unification de celles-là avec celle-ci, unification de deux arbres, est le mode de lecture le plus subtil et le seul qui justifie le genre aphoristique.

Qu'un lecteur relise sept fois ma maxime, ou que sept lecteurs la lisent une seule fois – les deux cas me sont indifférents ; je préfère que, dans cette maxime, le lecteur perspicace voie une réponse, y devine sept inconnues, face auxquelles il réussisse à bâtir un arbre de questions paradoxales, unifiable avec cette maxime.

Les quatre maximes morales **cartésiennes** : *être catholique sans excès, ferme dans ses actions, s'adaptant à l'ordre du monde, marchant de la meilleure façon*. Ni le cheval ni le Pape ne sauraient se réclamer d'une telle grandeur ou pureté d'âme.

*Les dieux ne meurent que d'être parmi nous* – **R.Char.** Quand on connaît ses saints, ce n'est plus ses saints qu'on honorera. Dieu est mort, car nous l'avons vu. *En disant 'Dieu existe', on le perd* - **Chestov - Сказавший: "Бог существует" теряет Бога**. Dans les nues ou sous les toits, notre pensée l'atteint et par-là, le piétine. Il faut confier Dieu aux mots, le reléguer dans les formules. La vitalité de Dieu se mesure en nombre de mystères vénérés : les Anciens admettaient tout mystère, pour s'adresser à Dieu ; les Chrétiens n'en gardèrent qu'un seul ; les modernes les exclurent, tous, pour conclure, que Dieu est mort.



Le bavard viole l'ineffable ; le laconique caresse l'indicible.

Un tableau sans cadre est délimité par la nullité des murs d'aujourd'hui ; c'est ce qui justifie mon emploi de citations en tant que cadres, détachés de l'actualité.

Mes notules doivent être fulgurantes (mon soi inconnu), avant d'être, éventuellement, éclairantes (mon soi connu).

Un aphorisme ne doit pas être ressenti comme une esquisse, un croquis ou un dessin, mais inspirer la plénitude d'un tableau.

La banalité des exercices philologiques du jeune Nietzsche lui inspira une sainte horreur du genre discursif – il se voua au culte des commencements non-développables, puisqu'il *aima l'éternité*, qui est la négligence du temps, celui qui accompagne tous les parcours *cohérents*. La métaphore de *retour éternel* résume cet état d'âme et aurait pu s'appeler *commencements hors précédents* ou *maximes*, toujours *recommencées* ! L'auteur n'est fidèle qu'à lui-même ; c'est, donc, un retour du *même*, et aucune apocatastase n'y est visée.

Un problème sans solution entretient une saine curiosité ; un problème sans mystère peut être confié à la machine. L'art aphoristique s'inspire du premier cas et se sert du second comme d'une contrainte ; cet art consiste à concocter des solutions universelles et mystérieuses (des réponses), afin que vous en découvriez ou imaginiez des problèmes individuées (des questions).

En restant au sein d'un même langage, on se répète, fatalement ; en s'en détachant, on se contredit, librement. Ni parcours ni fins ne sont jamais originaux ; ne le sont que les commencements ; c'est pourquoi l'écrivain le plus individué et libre, c'est l'aphoriste.

L'adage primitif sur l'insignifiance des extrêmes trouve, pourtant, une confirmation convaincante dans la comparaison du langage populacier de F.Céline avec le langage des riches (appliqué aux réflexions et émotions, qu'un garagiste partagerait avec une duchesse) de Proust.

En se référant à leurs illustres collègues, même les plus bavards des professeurs de philosophie n'en citent que des aphorismes, ce qui ne retient guère leurs propres logorrhées.

*L'ironie doit faire court. La sincérité peut s'étendre* – J.Renard. L'une est un piège du râteau, l'autre - du marais. Par où et comment on se renie : par le front ou par les pieds ? Est-ce que quelqu'un a déjà pratiqué l'ironie de ruminant ?

*Lire des livres de citations est une excellente occupation pour ignares* – Churchill – *It is a good thing for an uneducated man to read books of quotations.* Quand ni ex-citation ni in-citation n'accompagnent la citation, on se contente de ré-citation de procès-verbaux, de modes d'emploi et de recettes de cuisine, lectures préférées des savants.

Si le discours ne tient qu'au vrai courant, il peut marcher souvent, il ne dansera jamais. Mal à l'aise dans l'inconnu des commencements, les bavards sont incapables de maximes, annonciatrices d'un vrai à naître. *Toute maxime générale ayant du faux, c'est un mauvais genre* - Stendhal. Toute platitude discursive particulière, exhibant du vrai intégral, mérite la poussière des archives.

La fonction principale des contraintes n'est pas le choix de chemins ou de buts, mais la qualité du seul pas éloquent, du premier ; au-delà, c'est déjà l'inertie ou l'algorithme. Dans les actions, dont je me détourne, les actions à *exécuter* et non pas à *créer*, même le premier pas découle du mouton ou se programme par le robot.

Ceux qui s'enorgueillissent d'aller jusqu'au bout font, la plupart du temps, du bourrage et de l'étalage - dans cette détermination je reconnais plutôt un gueux. La noblesse est dans l'art des commencements fiers et des fins humbles. Aimer la musique, mais en ignorer le sens.

Le contraire de *volonté* s'appelle *inertie* - penser et/ou agir en fonction d'une objectivité. La volonté, c'est l'élan d'un commencement, subjectif et audacieux.

L'effet bienfaisant de disposer - ou mieux - de les créer ! - des buts inaccessibles : tu renonces aux parcours et te concentres dans l'élan, dans le commencement, fidèle à l'étoile, créatrice ou inspiratrice de ces buts.

Tout enchaînement d'idées est un acte, mais tout acte est dépourvu de noblesse. Donc, contente-toi d'une idée solitaire, d'un commencement, qui ne serait qu'un élan atemporel, sans suites.

L'amour est la plus flagrante preuve, que la belle espérance ne dépasse pas le stade des commencements. *Le désespoir consiste à manquer de commencements* – Kierkegaard.

*Où faillit la caresse, faillira la rudesse* – Tchekhov - *Кто не может взять лаской, тот не возьмёт и строгостью*. La rudesse, c'est le parcours, le développement ; la caresse, c'est le commencement, l'enveloppement. L'aphorisme doit être une caresse, même sans suite.

Pour ce fichu genre qu'est le roman, le seul remède contre l'ennui serait une langue de Céline, Bloy ou P.Morand. Mais, apparemment, pour la pratiquer avec succès, il faut impérativement *s'abêtir* (Montaigne).

Puisque le littéraire d'aujourd'hui s'adresse soit aux moutons soit aux robots, son écriture est soit discursive soit intentionnelle - trop d'ennui ou trop de mécanique ; la noblesse solitaire et l'intelligence solidaire s'adressent à l'arbre et se moquent de la forêt.

Le philosophe qui n'est capable ni d'élans hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

L'ennui devant la mesquinerie du genre narratif, le tissage des liens aléatoires entre les choses, tandis que le lien le plus intéressant, quelle que soit la chose, c'est son lien avec Tout.

Que le style discursif conduise, fatalement, au bavardage, c'est [Nietzsche](#) qui m'en convainquit avec sa lourde *Naissance de la tragédie* que ne sauvent ni Dionysos ni [Socrate](#) ni Schopenhauer ni Wagner. Il aurait dû rester avec Héraclite.

Le philosophe, qui chercherait à montrer le chemin aux jeunes héros, devrait éviter toute évocation de flammes éternelles et de salles de gloire et dessiner plutôt des abattoirs, impasses et ruines. L'exaltation du premier pas n'est saine que les yeux baissés. L'exaltation du pas dernier ne peut être que du fanatisme ou de la bêtise.

Ton cœur et ton âme créent l'illusion, que ton univers intérieur et l'univers extérieur soient homomorphes, et que tu retrouves dans celui-là tout ce que celui-ci te cèle. Mais ton esprit, qui maîtrise tous tes récepteurs, et qui sait projeter leurs données sur les sources originales, ton esprit sait, que toi, avec ton univers, tu es confiné dans une cage, au-delà de laquelle aucun de tes capteurs n'a de prise. La cage est ta sobre réalité ; et son au-delà n'est que ton rêve enivrant.

La volonté de l'éternel retour est une réaction au néant des finalités, proclamé par le mauvais, le téléonomique, nihilisme, mais elle se réalise dans le néant des commencements, ce bon nihilisme, cette recherche de l'impulsion initiale et initiatique, puisque la vraie

source détermine le rythme ou l'intensité du fleuve anti-**héraclitéen**.  
*Le fleuve se reverse toujours en lui-même ; et toujours vous entrez dans le même fleuve, vous, les mêmes - Nietzsche - Der Fluß fließt immer wieder in sich zurück ; und immer wieder steigt ihr in den gleichen Fluß, als die Gleichen.*

**Pascal**, avant Dostoïevsky et **Nietzsche**, discerna nettement nos deux hypostases – l'ange et la bête. Mon soi inconnu est l'ange, et mon soi connu – la bête. Et il n'y a pas d'états intermédiaires entre les deux ; l'un fournit la lumière, l'autre en profite, pour jeter ses ombres. C'est pourquoi je suis sceptique face au *grand midi nietzschéen* : *entre la bête et le surhomme - der grosse Mittag zwischen Thier und Übermensch*. Le matin du commencement, sacré par l'ange, inspire la bête.

Entre deux partitions de ma mémoire dynamique – les connaissances et les ignorances – se produisent de permanents transferts, des transvasements, un banal – de l'ignorance à la connaissance, et un subtil – de la connaissance à l'ignorance ; le premier enrichit mes moyens, le second me fait découvrir la joie des (re)commencements dans une ignorance étoilée.

L'étonnement, c'est un vide sacré et impénétrable, précédant tout grand commencement. Entre les pas intermédiaires s'insinuent la règle ou la routine, continues, maîtrisées et transparentes. Et **Heidegger** : *L'étonnement s'empare, d'un bout à l'autre, de chaque pas de la philosophie - Das Erstaunen durchherrscht jeden Schritt der Philosophie* - n'arrive pas à justifier cette discontinuité introuvable.

Il est facile de commencer au milieu des sentiers battus ; il est difficile de découvrir un vrai commencement. Le soi connu commence ; le soi inconnu vit du commencement. *Mon soi infini veut commencer au commencement* – Kierkegaard.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels, injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'inexistant, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

Pour celui qui ne vit que de ses commencements, la suite dans les idées est une chute.

Que certaines de mes obscurités - qui sont mon élément naturel - deviennent lumineuses, le seul intérêt que j'en vois consisterait dans l'usage de cette lumière par des autres, pour projeter leurs propres ombres. Être une source est plus noble qu'être une illumination.

Puisque leur but est de nous conduire vers la nuit, [Nietzsche](#) et [Cioran](#), commencent par nous plonger dans les crépuscules ; moi, je ne quitte pas ma nuit, où je devine et j'esquisse des aurores, des commencements.

Aujourd'hui, avoir le courage de ne pas être au courant de certaines évidences sociales est souvent le seul moyen d'échapper à la

contamination par le conformisme ; comment ne pas ricaner devant le suranné : *sapere aude* ! En plus, ce siècle d'inerties oublie, que la devise complète fut : *sapere aude, incipe* ! Le goût des commencements et des finalités s'efface, au profit des mornes parcours robotiques.

Le dessein divin plaça dans notre enfance les traits les plus humains : hurler de surprise, pleurer de désespoir, rire à gorge déployée, jouer pour ne pas voir la vie, transformer les percepts et affects en concepts - partout le commencement, la découverte du vertige initiatique du regard et du sentiment. Mais l'adulte suivit le sentier moutonnier et le circuit robotique - le morne enchaînement, dans un rôle banal et interchangeable. Ce n'est pas seulement l'enfance qu'on trahit, mais aussi bien Dieu lui-même.

En politique, en économie, en art – il n'y a plus de commencements, puisqu'il n'y a plus de bonnes contraintes, qui voueraient nos yeux calculateurs au présent et notre regard rêveur – à l'éternité. L'enchaînement de pas mécaniques, au lieu de l'élan initiatique. Ni valeurs ni ardeurs ni grandeurs – que la pesanteur, que notre époque préféra à ces grâces. *La grandeur réside dans le départ qui oblige* - R.Char – le valoir dictant le devoir.

En philosophie, tous les chemins vers la lumière sont battus, ternes, décousus ; ce qui vaut, pour notre dynamisme et nos élans, c'est la recherche de l'origine de nos ombres.



Ce qui, dans ses origines ou dans ses effets, se passe du pourquoi relève d'une espèce de folie – la beauté, l'amour, la musique.

Tu n'es toi-même que dans le commencement, puisque le parcours est mécanique et la cible – commune. Valéry est aussi intraitable : *Le commencement est délicat, la suite – étroite et la fin – toujours fausse.*

L'homme réel, la cible électrisante ; l'homme potentiel, le magnétisme des flèches et la tension des cordes ; l'homme virtuel, mécanique ou électronique, sans vie des flèches ni mort des cibles. La fin qui recule, le début qui spéculé, le milieu qui calcule.

L'ivresse, l'extase, l'angoisse - tels sont les états normaux de l'âme ; dès que l'équilibre ou l'harmonie la visitent, elle vire à la raison ou à l'esprit. Mais depuis que l'homme se détourna des sources, perdit le goût des rythmes et s'adonna à l'inertie et à l'algorithme, il ne vit plus que de la sobre raison, où il devint indiscernable du robot : *Nous sommes automates autant qu'esprits* - Pascal - en l'absence de l'âme, l'esprit devient un automate de plus.

L'homme se manifeste sur trois plans : l'être, le paraître, le connaître. Tant qu'il garde une sobriété mécanique, il remplit ces plans, respectivement, d'actions, de reconnaissances, de mémoire. En mode organique, en pulsions donc, ces plans vivent du Bien profond initiatique, du haut Beau intermédiaire, du vaste Vrai final - la honte, le bonheur, le désespoir.

La Culture consiste à décrire (par la science) ou à chanter (par la poésie) la Nature. Deux erreurs à éviter : un scientifique, sans belle voix, tentant de chanter ; un poète, sans bonnes connaissances, tentant de décrire.

Dans le domaine spirituel, la catégorie de *maître* s'éteignit ; il ne restent que des *élèves* et des *esclaves*, incapables de créer leurs propres commencements, mais armés de vastes mémoires et de suites serviles dans les idées mécaniques.

L'ennui insupportable de décrire un homme réel ; la jouissance irrésistible à rester en compagnie d'un homme de rêves invisibles, n'existant que dans un élan vers l'inaccessible, dans un amour ineffable, dans une noblesse inutile, dans une mélancolie indicible, dans une solitude inévitable. Seule la musique peut nous en approcher ; c'est pourquoi j'évite le bruit du réel et poursuis la mélodie de l'idéal.

Dans sa première jeunesse, on exhibe ce qu'on *sait* (pas grand-chose, en réalité), ensuite, on s'épanche sur ce qu'on *pense* (le plus souvent – des platitudes), enfin, on se contente de narrer ce qu'on *éprouve* (mais il est trop tard, pour s'en émouvoir). Pourtant, l'inverse aurait été si raisonnable. Et utile aussi bien pour le savoir final que pour le valoir initial.

Pourquoi le savoir fait de nous des Faust blasés ? Parce que la joie est dans le *jaillissement* du plaisir, et lorsque celui-ci se met à *découler*, on cherchera en vain d'en boucher la source. L'amateur de

belles houles du regard se noie dans les mares de l'écho. *C'est quand il n'est pas possible de savoir ce qu'il faut faire qu'une décision est possible* - J.Derrida - la décision-rythme s'opposant à la décision-algorithme.

Avec tout ce qui est beau, l'ex-plication (développement) cède en efficacité à la com-plication (enveloppement).

Toute philosophie aurait dû n'être que commencements, conceptions, enfantements ; mais ce sont des intermédiaires qui y dominant : *La philosophie commence toujours au milieu, comme un poème épique* - F.Schlegel - *Die Philosophie fängt immer in der Mitte an, wie das epische Gedicht*. Cette philosophie renia sa mère, la poésie ; et la marâtre, la logique, resta mauvais pédagogue. Chez ceux qui pataugent au *milieu des choses* je ne vois ni héros ni dieux ni exploits, mais des avalanches de formules (pseudo-)logiques ; les yeux y règnent et pas le regard, ce créateur d'images épiques.

J'aborde les sons et couleurs en termes si abstraits, que mon discours n'intriguera que les sourds et aveugles - le point zéro des sens et du sens.

Mon arbre est un compromis, ou mieux - une union, ou encore mieux - une unification entre le matérialisme et l'idéalisme : j'admire l'existence même des constantes dans l'univers de la matière et j'admire l'essence même des variables ou des inconnues, dont est capable l'univers de l'esprit. Mais l'admiration, c'est un autre nom pour désigner la caresse, qui est le commencement ou la racine de tout.

Le rêve de toute fourmi littéraire est qu'on prenne ses labyrinthes, chaotiques, anodins et accumulatifs, pour toiles architecturales d'araignée, pleines de menaces.

Quand on sait munir ses formules de bons coefficients vibratoires, on peut même oublier tout opérande et s'enivrer d'opérateurs. Mais le pire, c'est la narration *ordine geometrico* : *Je parlerai des sentiments humains comme des lignes et des surfaces* - Spinoza - *Humanas appetitus considerabo perinde ac si quæstio de lineis aut planis esset*.

Qui veut déduire développe ; qui veut séduire enveloppe. Développer des abstractions, non enveloppées de chair métaphorique, c'est reconstruire un squelette à partir des ossements.

Je tiens à l'écriture des commencements ou du premier matin du monde, par réflexe agacé contre le beuglement ambiant sur la fin du monde.

J.Joubert dit que, comme Montaigne, il se sent *impropre au discours continu*. Nous en sommes, en réalité, tous capables ; seulement, certains sont horrifiés par un ennui, qui, inévitablement, s'en dégage, et d'autres s'en accommodent, en ne quittant des yeux que la majesté des nœuds et en restant insensibles à la misère des arêtes.

La volonté de ne pas aller au-delà des commencements hautains se justifie, entre autres, par la crainte, que ce qui fut ressenti comme un

vertige de la hauteur s'avère, à la longue, se réduire à la vanité et à l'orgueil.

L'idée ne vaut que par la noblesse, la hauteur et la fraîcheur de son commencement ; plus on la développe ou l'approfondit, moins excitante et pure elle est. *On ne poursuit une idée jusqu'au bout que si l'on est imperméable à l'ennui* – Cioran.

Les aubes (les commencements des rêves) sont surtout appréciées aux crépuscules (de la vie).

Ce qu'ils appellent *voix intérieure* appartient à mon soi inconnu. *Le but d'une vie consciente est d'entendre la voix intérieure et de la suivre* - H.Hesse - *Ziel eines sinnvollen Lebens ist den Ruf der inneren Stimme zu hören und ihr zu folgen* - dans cette formule, il faut remplacer *but* par *commencement*, *vie* par *rêve*, *consciente* par *inspiré*, *entendre* par *tendre l'âme*, *voix* par *inspiration*, *suivre* par *traduire* - tout le reste est parfait...

Je sens l'ennui des vérités récitées, dès que je suis tenté de m'adresser à une oreille concrète ; c'est la présence d'une oreille abstraite qui me procure le plaisir de mensonges chantés.

Le dogmatique et l'aporétique n'ont aucune raison de se vouer des anathèmes et des hargnes. On n'a même pas besoin d'être ironique, pour savoir être dogmatique, dans un langage et modèle fixes, et être aporétique, dès qu'un nouveau langage ou modèle se

mettent à poindre. Le dogmatique s'intéresse aux vérités, l'aporétique - à ce qui les fait naître et périr, l'ironique - à leurs habits.

La vérité légitime, sur ses fonts baptismaux, mérite attendrissement ; la vérité sous perfusion de mots ne m'inspire aucune pitié, elle devrait être abandonnée de plumes et d'étoiles. La bâtardise de tout mensonge saute aux yeux de tout préposé aux enfants trouvés, mais une belle ascendance peut se découvrir à la lecture de registres secrets.

*L'esprit conçoit avec douleur et enfante avec délices – J.Joubert.*  
Comme dans la vie, la conception est tâtonnante et toute dans le sondage des profondeurs. Mais le nombre d'angles d'attaque est plus déroutant, et les aspérités et culs-de-sac abondent davantage.

Que je vise mon étoile, des fauteuils ou des podiums, un jour je me trouverai à leurs pieds. Où veux-je que ma chute m'attende ? M'effondrer d'épuisement, à la fin, m'essouffler d'ennui, dans un parcours sans fin, inclure ma chute dans le fondement même de mon commencement ? Ce dernier choix suppose, que ma demeure soit une haute ruine. *Le fond de la chute se trouve d'abord dans la grandeur du commencement – Heidegger – Der Grund des Einsturzes liegt zuerst in der Größe des Anfangs.*

Pour se faire une idée de ce qui nous pousse à écrire, il faut avoir découvert un livre, qui ne serait qu'un message au fond d'une bouteille de détresse. Les uns y trouveront un appel, les autres – une transmission, les troisièmes, les plus sagaces, - une tentative de faire

même de notre dernier pas – une œuvre musicale. Écrire, c'est faire durer en musique l'écho de nos commencements-souvenirs.

La souffrance, pour conduire au bonheur, doit être enveloppée de saintes images, plutôt qu'être développée en feintes raisons, - la prêtrise y vaut mieux que la maîtrise. Rien n'apprend ni à souffrir ni à être heureux, on les trouve sans les chercher.

Le philosophe peut être thérapeute de l'incurable ou analyste de l'inénarrable, il peut nous apprendre à chanter la santé du malheur, à peindre l'invisible, au lieu de réciter une bien-portance insignifiante - voilà de sages contraintes ! Que d'autres se livrent au sot projet de guérir ou de soigner le secondaire, le philosophe doit s'arrêter à la consolation de l'essentiel.

Prométhée, [Socrate](#) ou Jésus cherchent à rendre joyeuse l'attente du dernier jour, en la mettant sous le signe d'un au-revoir minable. Il vaut mieux, que nous apprenions à entonner un adieu majestueux à chaque instant vécu en grand et à attendre, que chaque jour nous chante la merveille du jour premier.

Les pas - le premier, l'intermédiaire, le dernier - se font sur ces échelles respectives : plaisir-douleur, extase-souffrance, paradis-enfer. Avec l'humilité de la première, cultiver la deuxième en visant la troisième !

Le meilleur en nous n'a ni langage ni émetteur ni force - ce terrible constat est source de la vraie souffrance. Ne communiquer

avec le ciel qu'avec notre épiderme - et l'esprit et la langue en font partie - à croire que Dieu n'est pas amour *verbeux*, mais souffrance muette.

*L'homme solitaire est ou un dieu ou une bête* – Aristote. Son inspiration, comme son acte, peuvent être ou divins ou diaboliques. *Celui qui est ravi d'être seul est une bête sauvage ou un dieu* - F.Bacon - *Whosoever is delighted in solitude is either a wild beast, or a god*. C'est le seul à imaginer sa tanière sur Olympe. Quand on est les deux, à la fois, on est philosophe ([Nietzsche](#)). *Celui qui sait vivre seul ne ressemble en rien à une bête sauvage, en beaucoup - au sage et en tout - à Dieu* - B.Gracián - *Aquel que puede vivir solo, no se parece en nada a la bestia bruta, se parece mucho al sabio y se parece en todo a un dios*.

Métèque partout, je porte partout mon extranéité, ce qui fait de moi un mystique malgré soi, celui dont les sources sont atopiques.

L'ange ou/et la bête ne me quittent jamais : de jour, c'est la bête triomphante qui justifie mes actes ; le soir, elle transmet sa honte à l'ange encore lointain ; de nuit, l'ange me rappelle l'existence de mon étoile ; enfin, le matin, mon heure préférée, la chute de l'ange rejoint l'angoisse de la bête – l'axe le plus vaste d'un verbe auroral.

Deux genres d'homme du troupeau – le robot ambitieux, qui formule les buts terrestres, et le mouton soucieux, qui réclame les moyens terrestres. Mais le solitaire, le poète, l'amoureux, le fier ou



l'humble, s'enivre de ses buts et moyens, plutôt célestes que terrestres, mais ne vit que de l'élan de ses commencements.

Presque tout est commun dans l'imagination de finalités ou de parcours, à laquelle se livrent, respectivement, les absurdistes et les pédants. Seuls les nihilistes, avec leur imagination de commencements sauvent l'intellect de la routine des commentaires des autres. Mais les beaux commencements ne naissent que dans la solitude ; affronter celle-ci est presque toujours une malchance pour l'esprit et une chance pour l'âme.

Deux *narrations* dominant dans l'Histoire : celle de la souffrance du faible et celle de la gloire du fort ; il y manque le *chant* du solitaire, où il ne serait question que de sa noblesse, et non pas de sa faible gloire ou de sa forte souffrance.

Si j'efface de ma mémoire toute trace d'[Héraclite](#), [Pascal](#), [Nietzsche](#), [Valéry](#), je peux garder inchangée l'intégralité de mes postulats des commencements – c'est ainsi que je confirmerais et justifierais mon attachement au vrai nihilisme – avoir été seul à la naissance de mon essence.

Un nihilisme cohérent, qui tienne la route, suppose un double meurtre : celui des hommes, pour que je puisse assumer seul tous mes commencements, et celui de Dieu – ainsi, aucune finalité divine ne sacrera ni mes débuts ni mes contraintes. Le nihilisme est une double solitude – de mon être profond et de mon haut devenir.

Tout éclat, aujourd'hui, est dû à la foule, en est le produit, le reflet ou l'émanation ; plus de vertu ayant un sens sur une île déserte. Même la solitude peut découler d'une source grégaire, par échec des additions ou par succès des projections. La solitude devrait provenir des opérations ensemblistes et non arithmétiques ou analytiques, toute tentative d'*union* résultant en une *différence symétrique*.

Potentiellement, l'homme est une bête sociale et un ange solitaire. Dans son premier milieu, il déploie son urbanité, orientée vers les finalités et animée par les moyens ; dans le second, il invente son île déserte, où il place ses commencements. Malheureusement, on le convainc, qu'il ne pouvait plus y avoir des îles inexplorées ; il ne les cherche plus ; même seul devant son âme, il n'est plus Robinson, mais citoyen, contribuable, collaborateur.

La lumière du monde ne me parvient plus, ou mes murs deviennent trop translucides, ou les choses ne traversent plus mon esprit - je quitte la Caverne - et voilà le début de la traversée du désert, de la solitude. Le choix y est triple : chercher la raison des ombres dans le parti pris des choses, inventer le Soleil pour les ombres, m'identifier avec les ombres, rester inconnu ou me mettre à créer mon propre halo.

Cultiver l'*âtre*, au milieu des ruines, mon défi phonétique à l'*être* (comme le *Paraître* le fut pour Pyrrhon, le *Non-Autre* pour le Cusain, le *Naître* - après *Sein und Schein* - pour [Nietzsche](#), l'*Outre* pour Bakounine, comme l'*Autre* pour Levinas ou le *Neutre* pour Blanchot). Les contraires logique (le *Urteil* de Hölderlin), spatial (le *néant* de

Sartre) ou temporel (la *Zeit* de [Heidegger](#)) sont moins chauds et plus ternes.

Les sceptiques stériles, hurlant à l'absurdité ou à la vanité de l'existence collective et de ses buts, usurpent souvent le beau titre de nihiliste. Le nihiliste vit une existence solitaire, animée surtout par ses propres commencements, pour lesquels il n'a besoin de personne, de rien ; et ses moyens, c'est son talent et sa noblesse.

Sur l'origine citadine et théâtrale de l'anachorèse : on applaudit au tonneau de Diogène et au souterrain de Pythagore, parce qu'ils se trouvent au centre de la cité (et le brave [Socrate](#) passe le plus clair de son temps près de l'Agora) – la solitude *publique* aura un grand avenir ! Le dramaturge devrait ne consulter que le démiurge et savoir recréer l'illusion de la vie, même dans une Caverne de [Platon](#) ou, au moins, dans une cabane de Démocrite. Dans l'ordre croissant des idoles de F.Bacon, la caverne précède le théâtre (*tribu, caverne, foire, théâtre - Tribe, Cave, Market-Place, Theatre*). Même Zarathoustra trahit sa montagne et son arbre, pour s'introduire en forêt et en ville, pour prêcher le surhomme.

La sensation d'exil naît d'une méconnaissance soudaine, salutaire et solitaire, - je ne comprends plus qui m'a pétri et pour quel contenu. Et je me désintéresse des breuvages et m'enivre des étiquettes ou de la forme des flacons.

*Dieu est l'infinité d'attributs infinis* – Spinoza - *Deus sit ens absolute infinitum infinitis attributis*. Pourquoi pas l'absence de tout attribut ?

C'est par de telles définitions liminaires que les sages de profession se mettent à dégouliner par leurs balivernes *géométriques* sur leur Dieu à attributs. Un principe obscur, sur lequel ils bâtissent d'ennuyeuses et intenables clartés. Le sage d'intuition débute par un principe clair d'où fusent d'obscur et belles hypothèses.

Notre vie se projette sur deux plans – le mécanique et le divin : l'efficacité ou le Bien, la norme ou la loi, l'utile ou le beau, la solution ou le mystère, l'ampleur ou la hauteur, la production ou la création, l'événement ou l'invariant, l'inertie ou le commencement. Le triomphe de la mécanique fut appelé mort de Dieu.

Il y a trois familles mystiques : les eschatologiques du Jugement Dernier, les cléricaux du parcours salvateur, les nihilistes des points zéro de la réflexion, du regard, de la passion. Les deux premières sont constituées, essentiellement, de nains ahuris, balançant sur les épaules des géants ; la dernière se dévoue à fabriquer elle-même les mesures ironiques de la grandeur et de la vision.

Dieu est hérité par le sot, inventé par le théologien, soupçonné par le scientifique - le parcours, le commencement, la fin. *Pour un croyant, Dieu est le premier pas de ses méditations, pour un savant - le dernier* - M. Planck - *Für den gläubigen Menschen steht Gott am Anfang, für den Wissenschaftler am Ende aller seiner Überlegungen*. Soit Dieu agit dans la platitude ; soit Il veille dans la hauteur ; soit il se montre en profondeur.

Le Dieu populaire s'avéra être aussi vulnérable que toute belle idée : il serait mort sous les coups de la mesquinerie humaine, grégaire dans les buts, avide de moyens et indifférente aux contraintes. Heureusement, le Dieu des commencements ne s'en mêle guère et se recueille dans sa belle inexistence.

L'élan d'un commencement, audacieux et personnel, est évincé, aujourd'hui, soit par le tableau d'une fin, précise et moutonnière, soit par l'algorithme d'un parcours, inertiel et robotique.

L'état d'âme que je guette : être possédé par un élan et en posséder les ressorts. Cet état ne peut durer, d'où mon culte des commencements.

L'homme vise en profondeur, souhaite en platitude et désire en hauteur ; l'objet poursuivi s'appellera maîtrise, puissance ou illusion ; le contenu en sera – la fin, le parcours, le commencement ; et l'homme en sera penseur, exécutant, rêveur.

Le rêve, flanqué de finalités, perd son mystère ; mais le rêve, livré à la marche, oublie la danse ; il ne peut suivre l'étoile qui danse qu'avec de bonnes œillères des commencements, sentimentaux ou artistiques. *Une œuvre d'art impose des contraintes à la rêverie* - G.Spaeth - *Художественное произведение обуздывает мечтательность.*

Le regard intellectuel sur la vie peut commencer par un *non* éthique ou un *oui* esthétique ; le premier ne peut être que partiel, le second est universel. Le diseur du *non* est un homme du progrès, donc

de l'ennui ; le diseur du *oui* est un homme du *même*, de ce qui retourne, éternellement. Mauvais négateur ou bon nihiliste.

L'échelle ascendante de la valeur des choses se forme en fonction de mes envies de : les comprendre, les décrire, les célébrer. Il est rare que je parcoure tous les trois niveaux avec le même enthousiasme. D'où l'intérêt exclusif des choses inexistantes – Dieu, l'amour, le Bien – avec lesquelles je peux sauter les deux premières étapes, pour m'éclater dans la dernière.

Parmi ceux qui prétendent maîtriser leur meilleur soi, je ne connais aucun grand. La grandeur est dans la qualité de notre ouïe, permettant d'interpréter la voix de notre soi inconnu, et dans le talent de notre soi connu. Donc, il faut se moquer de ceux qui disent : *La vraie grandeur consiste à être maître de soi-même* - Defoe - *The true greatness of life is to be masters of ourselves*. Le seul soi, la source de ma perplexité, appartient à l'espèce et échappe à ma maîtrise ; je ne peux maîtriser que des traductions de l'original hermétique. La maîtrise de soi est de l'imposture ; elle n'aide qu'à me perdre au milieu des autres. Même dans la solitude, une ubiquité me guette : m'attacher à celui que j'invente ou à celui qui invente. Je suis grand, quand eux, miraculeusement, coïncident.

Dieu ou le rêve ne méritent notre emballement que recherchés et non pas trouvés ou réalisés. Il vaut mieux les perdre de vue qu'imaginer les tenir. Au-dessus de leurs sources je retrouverai toujours une bonne étoile. Mais les pragmatiques vivent des yeux et non pas du regard, c'est-à-dire du rêve : *C'est faire preuve de peu de*

*sagesse que de placer le rêve si haut, qu'on le perde en le cherchant - W.Faulkner - The end of wisdom is to dream high enough to lose the dream in the seeking of it.*

Les orgueilleux et les ambitieux s'identifient avec le vouloir et le pouvoir - la volonté de puissance, la finalité ; les purs et les nobles - avec le devoir et le valoir - les valeurs ou les vecteurs de leur soi, la source ; les pires et les plus vilains, incapables de voir les fins et insensibles aux sources, ne voient que des moyens : *Pour profiter des intérêts les plus élevés, investis en savoir* – B.Franklin - *An investment in knowledge always pays the best interest.*

Le nihilisme des commencements - ne pas se hisser sur les épaules des autres ; le nihilisme des contraintes - en être le seul auteur ; le nihilisme des moyens - savoir se servir de ses faiblesses ; le nihilisme du parcours - tenir davantage au regard qu'aux pieds ; le nihilisme des finalités - en reconnaître l'insignifiance. Je pense en être très proche.

Si j'ai un tempérament créateur, je dois commencer par choisir mes points de départ. Soit je reprends le fil d'une trame, entamée par les autres, et j'y ajoute un maillon de plus ; soit je refuse cette inertie et je crée mes propres sources, en devenant ainsi nihiliste : *filum – hilum – nec-hilum – nihil.*

Le sage est pessimiste des fins et optimiste des commencements ; et pour assurer un fond joyeux de son existence, il tient à donner à son essence une forme toujours initiatique.

La grandeur est la faculté de ne pas perdre de la hauteur, quand les fondements s'effondrent. Elle est donc plus accessible à l'homme du déracinement qu'à l'homme du système. Le dernier tombe, en général, avec son piédestal.



## **Mot**

Tout écrivain est graveur de mots, mais l'aphoriste ne s'occupe que de l'aspect esthétique des médailles, la frappe finale appartenant au lecteur. L'aphoriste, sur des axes abstraits – enthousiasme-mélancolie, espérance-désespoir, musique-silence -, ne formule que des réponses, auxquelles le lecteur associe ses questions pragmatiques, apportant des dates, des lieux et des mesures. Les bavards nous assomment de questions, facilement développables en myriades de réponses. *Les bonnes questions n'ont aucune réponse* - G.Bateson - *Good questions do not have answers at all* - la question est bonne si elle ne se réduit pas à la logique.

Tout *précipité* du langage aboutit à une banale fiction du continu. Il faut beaucoup d'esprit de *système*, pour réussir le bel effet du pointillé épitomique, du perspectivisme en archipel.

Il ne faut pas qu'un aphorisme se mette à compter dans la vie ; qu'il résonne, pour tester l'acoustique de ton âme, mais qu'il ne raisonne pas, pour que l'esprit ne se prenne pas pour son seul interprète. Que l'esprit soit chef d'orchestre, et l'âme - et l'instrument et l'interprète.

Le russe et l'allemand sont pleins de mouvement, leurs phrases sont hérissées de protubérances vers l'extérieur. Ce n'est pas bon

pour l'aphoriste qui veut isoler ses gemmes. Mais celles-ci doivent être animées par une harmonie dynamique et maîtrisée à l'intérieur. Et c'est ce qui manque à l'anglais. La belle pensée n'est indépendante et noble qu'en français.

La terrible clarté du français : *Gelassenheit* et *Abgeschiedenheit* (Maître Eckhart) sont de pures *métaphores* invitant l'intuition ; *délaissement* et *détachement* sont des concepts d'une effroyable précision, produisant des formules. De même pour *Abbau* ([Heidegger](#)) et *déconstruction*. *Le français : l'heure sans écho-rappel, l'allemand - plutôt le rappel que l'heure (l'appel)* - M.Tsvétaeva - *Französisch : Uhr ohne Nachklang, deutsch - mehr Nachklang als Uhr (Schlag)*.

Les bavards justifient leurs logorrhées par le souci de précision. S'ils savaient qu'à l'origine *précision* avait la même acception que *concision* – couper l'inessentiel pléthorique, pour ne garder que l'essence métaphorique.

Le geste ou l'idée qui, bien tassés, n'entrent toujours pas dans un seul instant ou dans une seule maxime, sont condamnés à finir dans la platitude.

Les mots et les tableaux. Dans sa coquille, la perle est sans valeur d'échange. Mais le sort du collier n'est pas le plus enviable. Une fois que ton couteau-talent a extrait la perle verbale, ne demande à l'esprit ni le fil, ni l'écrin, ni l'étiquette. L'esprit cultive le multiple, l'âme n'aime que l'un.

Aucune langue européenne n'est aussi désincarnée que le français. Quelle aubaine, pour un ami des fantômes, fuyant tout contact avec les choses ! Il n'y a que le mot français, qui ne cherche aucun miroir empirique, pour se lire !

L'idée **platonicienne** (*eidos*) nous renvoie à ce que les choses ont de visible ; à ce qui est lisible nous renvoie le *mot* (*logos*). Le Logos bicéphale **aristotélicien** correspond très exactement à ce qu'est une maxime : l'union de la forme et de la formule !

Pour aboutir à un effet d'aimantation, ils laissent les mots se frotter entre eux. Moi, je porte en moi cette aimantation, que j'essaie de transmettre à un mot, qui n'aurait pas besoin des autres, pour exercer son attirance.

La formule et l'image sont présentes dans toute parole, mais l'abus unilatéral d'une d'elles produit l'ennui ou le bavardage. Il faudrait, qu'il n'y ait *aucune formule exprimée qui ne soit une belle image* - Plotin.

Deux raisons poussèrent **Socrate** à répugner l'écriture : l'horreur du développement (auquel succombe son élève infidèle) et l'absence de noms pour tout ce qui compte le plus dans la vie (et dont l'autre fait des Idées). Et le genre aphoristique d'**Héraclite**, fut oublié au profit des bavards...

Du minimum au maximum : la maxime, qui se fixe au firmament, part d'aphorisme (*apo-horizon*), qui s'arrache à l'horizon, et passe par

*apo-phthegme*, redresseur des mots, pour devenir une *forme de l'éternité* (*die Formen der Ewigkeit* – Nietzsche).

Le *rasoir d'Ockham* dénonce les disserteurs raseurs pléonastiques, avec leurs arsenaux mécaniques, et justifie les déserteurs racés désertiques, avec leur art des mots laconiques.

Avant d'être action, tout écrit est réaction ; rebondir de la chose elle-même devint trop ordinaire, puisque tous les angles de vue furent déjà explorés ; plus prometteur est de rebondir non pas de la chose même, mais, déjà, du regard d'autrui sur elle : questionnement des questions, géographie avant paysage, paysage avant climat, se servir d'autrui comme miroir, contrainte ou panneau indicateur - tel est l'intérêt principal de mes citations. Stendhal pensait, qu'il fallait *faire son entrée dans ce monde par un duel* ; je m'en prépare la sortie en affrontant toute une coalition de meilleurs escrimeurs. Mais je compte sur l'amitié inespérée de certains de mes adversaires aînés, pour que nos épées tirées se redirigent vers des ennemis de nos princes ou de nos maîtresses.

Les *concetti* et leur antagoniste, le *Witz*, réclament de vastes développements ; c'est pourquoi le défi de les envelopper ensemble au sein d'une maxime ne peut être relevé que par des virtuoses. *Il est besoin de plus d'esprit et d'industrie, pour assembler les vérités, qui sont dans les livres, en un corps bien proportionné, que pour composer un tel corps de ses propres inventions* - Descartes.

Dans tout discours, la part purement langagière est entrelacée avec les couches conceptuelle et poétique, la référentielle et l'expressive ; quand ces deux dernières sont trop misérables, ne conduisant ni à un approfondissement fécond ni à un rehaussement musical, on peut appeler ce discours exclusivement langagier, c'est le silence, dont parle L.Wittgenstein ; dans un discours intellectuel ou poétique, au contraire, après l'unification avec des idées ou images, disparaît le langage (Valéry). Entre la maxime verbale et la pantomime musicale se joue la création humaine.

L'agglomérat minimal de mots, contenant toutes les propriétés, intellectuelles et artistiques, de l'esprit, s'appelle maxime ; tout comme la molécule, qui porte toutes les propriétés de la matière, en reliant des atomes ; la maîtrise de la valence des mots, c'est l'alchimie de la littérature. L'excellence, l'état, où toute division ou toute multiplication, provoquerait une baisse de la vitalité ; les molécules verbales se retrouveraient en ruines, mais en gardant la mémoire des châteaux hantés de jadis. Les atomes ne promettent que des séjours minéralogiques, et les systèmes - des phalanstères robotiques.

Grothendieck vient de mourir. Le contact avec lui me fut fort utile : ses quinze mille pages (autant que chez le délicat F.Amiel), griffonnées dans la fébrilité des idées, sans le souci du mot, m'aidèrent à ériger d'excellentes contraintes : me méfier des idées, me réduire à l'ascétisme laconique, caresser le mot – merci, pauvre Alexandre. Un nom me lie à ton souvenir, celui de Cartan : les articles du père, Élie (ami de Valéry), me familiarisèrent avec le français, la perspicacité du fils, Henri, mit Alexandre sur la voie de la

mathématique. Je n'aurais peut-être jamais parlé de lui, si ce n'étaient quelques parallèles : l'enfance au bain ou dans un camp de concentration ; orphelins de père, la mort de nos mères joua le même rôle dans le réveil des plumes. Et le français n'était pas notre langue MATERNELLE !

Le terme de *maxime* est préférable à celui d'*aphorisme* ; celui-ci, remontant à la notion de frontière, nous place en compagnie d'*horizon* ou d'*horizontalité*, tandis qu'une maxime nous renvoie à la supériorité, à la perfection, à la verticalité. *La maxime est la plus arrogante des formes de langage* - R.Barthes.

C'est selon l'organe sollicité qu'on classe un écrit : l'oreille (une langue châtiée), l'esprit (les tableaux, les horizons), l'âme (la noblesse, l'intelligence) - un romancier, un philosophe, un poète. Les deux premiers, souvent, se contentent de leur seul organe de prédilection ; c'est le troisième qui, le plus souvent, en maîtrise tous les trois. Il se trouve que ce sont surtout des maximistes.

Même dans le clan des amateurs de la citation je ne suis qu'un exilé. Qu'ai-je à partager avec ces juvéniles calculateurs ou ces séniles collectionneurs ? Le barbare repeupla la patrie dévastée de Plutarque, d'Érasme et de Montaigne.

Le vrai mot donne la sensation d'un arbre indivis, avec ses racines et cimes, son climat et ses saisons. Le fruit d'un tel mot, d'une maxime, est la présence de la vie, même si le sens en reste vague. *Les mots sont comme des feuilles : l'arbre, qui en exhibe trop, est pauvre en fruits de*

*la raison* - A.Pope - *Words are like Leaves ; and where they most abound, much Fruit of Sense beneath is rarely found.*

J'aime les allées verbales, où s'unifient les réseaux des soupirs gnomiques. *Grand arbre du langage peuplé de maximes et murmurant dans les quinconces du savoir, où le désir encore va chanter* - Saint-John Perse. Quel genre verbal résiste encore à l'invasion des forêts ? - la maxime !

La maxime : non seulement un maximum d'expression dans un minimum de mots - *Personne ne dit ce que je dis en moins de mots que moi* - Gorgias – mais surtout le respect des contraintes : dans le choix des choses méritant mon mot et dans le maintien de la hauteur de mes mots électifs.

Toute pensée est un dialogue, mais parmi tous les dialogues le plus utile, pour la justesse et la justification de la pensée, est celui avec d'autres langues. Le grec aida les Allemands à cultiver l'abstrait ; le latin apprit aux Médiévaux le laconisme ; l'allemand rendit plus poétique la pensée des Français et des Russes. L'Américain, aujourd'hui, favorise l'horizontalité, la platitude, la prose, qui sont la mort de la pensée.

Les mots sont un bien commun, ils sont toujours des reflets, des échos, des traductions. Que je le veuille ou pas, que je sois anachorète ou agoraphile, que je me scrute ou scrute le monde, mes mots renvoient aux choses, et ces choses appartiennent soit au présent soit au passé, aux faits ou aux images. Les faits peuvent chatouiller la

curiosité, ils ne peuvent pas servir de tremplin ou de miroir, pour prendre en compte mes élans ou mes états d'âme. Il restent des images, et rien ne les représente mieux que les maximes des hommes du passé, d'où leur présence massive sur ces pages ; par-dessus leurs toiles je peins mes palimpsestes.

L'idée est une formule raidie ; le mot - une formule préservant quelques inconnues. L'idée est squelettique ; le mot lui apporte des articulations et fonctions imprévisibles, ouvertes aux unifications.

Ce n'est ni l'algèbre sèche ni la formule froide qui, aujourd'hui, dévitalisèrent le mot, mais l'image, facile, grégaire, incolore, insipide, athermique. Dans la guerre raciale, le mot, superbe et rare, succomba à l'invasion barbare des images communes et plates.

Le sens des mots dépend du contexte, c'est-à-dire de la représentation d'un domaine réel. L'ennui, avec les maximes, c'est que la présentation de ce domaine est une tâche ingrate et fastidieuse ; les citations, que j'y glisse, pallient à cette carence anti-poétique. Mais au lieu de servir de source d'autorité, elles ne servent que de jalons pré-langagiers, de contraintes, réduisant le champ de vue de la lecture.

Une maxime ne peut pas contenir, simultanément, une question et une réponse, puisque celles-ci se formulent dans deux langages incompatibles. La grandeur aphoristique de Dostoïevsky et de [Nietzsche](#) : le premier ne formule que des questions, et le second – que des réponses ! Plus précisément, les réponses du premier et les questions du second sont sans intérêt.



Une maxime est toujours un commencement explicite et une fin implicite ; derrière son point final, on doit deviner des points de suspension, d'interrogation, d'exclamation. Quand on n'en est pas capable, on dit : *Tout commencement est petit* - J.Joubert.

Le relief du français fait ressortir les concepts avant les relations, l'anglais fait l'inverse, l'allemand et le russe entourent les deux d'une même indétermination. Le nombre de concepts dépassant, de loin, celui de relations, le français se prête mieux aux œuvres de l'esprit, mais en moindre mesure à celles de l'âme.

En Allemagne ou en Russie, il est facile de passer pour poète ou philosophe, grâce à la langue : une phonétique, une morphologie, un vocabulaire - de grande variété et richesse. En français, il est impossible de tricher : il y faut absolument avoir de la sensibilité poétique, du talent rhétorique, de la noblesse de l'esprit. Une fois de plus : les contraintes y rendent la création plus subtile et le discours – plus laconique. Le français est une langue idéale pour le genre aphoristique.

Dans les genres qui réclament le laconisme, telle, précisément, l'aphoristique, l'allemand se noie dans une interminable logorrhée, purement verbale. L'allemand est porté sur l'enchaînement, là où le français cherche l'arrêt le plus élégant et bref.

Dans ton écrit, la langue et les objets, que tu dois, inmanquablement, évoquer, étant une propriété commune, il est

impossible que tu n'écrives que de ton intérieur ; de même, il est impossible de ne maintenir que le ton poétique, une part routinière s'y glissera, prosaïquement. La valeur de ton écrit apparaît après l'élimination du commun langagier, non poétique ; ce qui reste ne peut être que des aphorismes ou des maximes, que les autres, à tort, appellent des idées.

La musique apporte à tes mots – de la hauteur, et le sens – de l'ampleur ; mais tu ne le réussis que par un laconisme verbal. *Le resserrement de la parole provoque l'élargissement du sens* - R.Char.

*Méta* voulant dire, en grec, aussi bien après qu'au milieu, l'aphoriste pourrait s'appeler *hypo-crite* (commenceur, décideur, précédant le jugement des autres), et son lecteur – *méta-crite* (s'occupant à reconstituer la lumière des parcours et des finalités à partir de l'étincelle de l'incitateur).

La langue des questions est presque toujours commune ; celles des réponses est presque toujours individuelle. En écriture, les bonnes contraintes doivent écarter ce qui est rebattu, et le bon goût doit se vouer à la seule beauté inimitable. Être davantage dogmatique que sophiste. Plus tu es exigeant, plus tu te rapproches du genre aphoristique.

*Sa brièveté fait courir la pensée* – Horace - *Est brevitae opus, ut currat sententia*. Il s'agit d'un élan intérieur d'une pensée verticale. Ne tracent des routes que des pensées étalées. Être emporté par un vecteur, une brève pointe des *hic et nunc*, plutôt qu'être porté par la

longue droiture des valeurs, des *pourquoi* et *comment*. Haut doute ou profonde blessure plutôt que routes, plates et sûres.

*Éprouver un sentiment, tant qu'il ne relève d'aucune formule, en évitant de lui trouver un nom - obéir à la puissance de ce qui n'a pas été dit* – N.Barney. Retarder le mot, c'est s'attarder dans le geste. Le geste, certes, aère, mais le mot promet l'arôme. Deux voies vers la maturité : pourrissement végétal ou chutes verbales.

*Le mot juste conduit ; le mot, qui n'est pas juste, séduit* – Kafka – *Das rechte Wort führt ; das Wort, das nicht recht ist, verführt*. Par le premier on déduit des idées ; le second, on l'éconduit auprès du rêve. *Charme* viendrait de *carmen* - invention, poésie, maxime. *Il ne suffit pas, que ton poème soit joli ; il doit séduire* - Horace - *Non satis est pulchra esse poemata ; dulcia sunt*.

*Le langage n'est pas tout, il n'est presque rien. Un Dostoïevsky ou un L.Tolstoi n'en ont fait aucun cas* – Cioran. C'est surprenant de la part de quelqu'un, qui fut capable de haïr un plumitif à cause d'une intempérance adverbiale. Les bas-fonds de l'homme ou les labyrinthes de l'histoire se prêtent au façonnage presque fortuit, c'est la mesure finale qui compte. Ce n'est pas le cas du fragmentaire qui doit créer l'unité de mesure.

Chez les grands, ce n'est pas l'évolution dans le temps (version I, version II...) qui explique leurs contradictions, mais le changement (hors toute chronologie) de représentations (et, donc, de langage). Les justifications discursives sont des sources d'ennui ; les allusions

inchoatives dans une maxime sont beaucoup plus prometteuses. Ainsi, la lecture d'un ouvrage aphoristique implique la prémonition de la représentation sous-jacente.

Les hommes intéressants inventent, chacun, son langage ; et la solitude n'est souvent que le manque de don ou d'intérêt pour le déchiffrement des vocables étranges. Depuis que le minimum vital des idiomes vernaculaires, la larme et le rouge au front, n'a plus cours, on ne retire de ses marmonnements que des formules logiques.

Avec le spéculatif, le narratif ou le dialectique, on nage, on prend un bain de foule ; avec l'aphoristique, on garde l'immobile et solitaire rivage des mots, au-dessus des courants affairés des choses.

Le malheur est dans la durée, dans l'irréversibilité ; le bonheur est dans un instant d'oubli, d'extase, d'abandon. Peindre le malheur est une tâche de la mémoire ; l'image du bonheur se concentre en un seul point, et que seule l'écriture d'art peut reproduire par la création des origines, des commencements sans développement. Des épopées narrent le malheur ; la maxime chante le bonheur.

Le décousu m'est encore plus étranger qu'un récit fait surtout de coutures. Le narratif vit d'adjonctions, le démonstratif - de conjonctions et de disjonctions, le créatif - de négations, donc d'interruptions. La seule excuse de la discontinuité, c'est l'intensité des points de négation ; le décousu est plus apparenté à l'enchaînement des idées, qu'au dépouillement du mot. Envelopper avec une idée ou caresser avec un mot ? Plus on s'attarde à l'altitude inénarrable d'une image

plus on est indifférent à son itinéraire balisé ou à son panorama verbalisé. On aimerait garder de la hauteur, procéder par modulations paradoxales de lignes de crête : viser la fragilité des sommets tout en touchant la solidité des abîmes, ne pas s'abaisser dans l'inertie des platitudes intercalaires, ne pas dépenser le précieux vertige, ne pas s'accorder dans un effort monocorde. Préférer au parcours laborieux et profanateur, à la vie volée en éclats, - des envolées aléatoires, la seule échappatoire au monde sans chutes ni ascensions non jalonnées.

Ne possédant pas de son propre langage, mon soi inconnu, mon inspirateur, ne me soumet pas de vérités comme sujets de polissage ou de développement, il me souffle des états d'âme, l'âme servant de passerelle entre mes deux soi. Et comme l'état d'âme est étranger à la durée, mon exposé prend, tout naturellement, la forme de maximes.

Le miracle de l'homme : la suprématie du désir sur le désiré, de la liberté - sur l'action, de l'immobilité de la source - sur le courant de la création. *L'action, le mot, l'événement ne sont que des représentations ; le chemin de la nostalgie et de la liberté ne se donne jamais à la marche* - H.Broch - *Das Getane und das Gesprochene und Geschehene sind nichts als eine Darbietung ; aber der Weg der Sehnsucht und der Freiheit ist niemals ausschreitbar* » - il se donne à la danse, mais il y devient impasse des pieds ou scène du regard.

On se révèle par le mot dans un langage, par la pensée dans un modèle, par un acte dans une réalité. L'équivalence entre les deux premiers - création humaine, entre les deux derniers - divine. Au

commencement divin était la pensée ; le verbe n'annonce qu'un commencement humain.

*Malheur en amour, comme dans les arts, à celui qui dit tout* – Balzac.

Les meilleures sources des mots et des remous se cachent. Les dévoiler réduit le mot et l'amour à leur contraire, au constat ; paradoxalement, c'est en les voilant qu'on leur reste fidèle ; la poésie et l'amour sont des fleuves, dont la raison d'être est d'entretenir la pulsation de leurs sources, le rythme. Aimer, c'est inventer la voix de la fontaine originelle. Gâcher une invention amoureuse est de l'expliquer aux non-amoureux.

Tous les pré-socratiques furent des poètes, l'hexamètre et non pas le syllogisme est leur élément naturel. [Platon](#) commença à injecter de la prose discursive dans l'écrit rhapsodique, qui aurait dû rester essentiellement poétique, pour faire parler nos sens, et le fastidieux [Aristote](#) acheva cette chute vers un verbalisme insipide du bon sens.

Le mode énumératif, le plus répandu de nos jours au royaume des lettres, a sa place dans la *résolution de problèmes*, mais seulement après deux étapes préliminaires, exigeant beaucoup plus d'ingénuité : l'élaboration d'une riche requête et la recherche de substitutions inattendues. Quand on ne maîtrise ni langage ni modèle, on est condamné à vivre du seul contact avec le monde.

Les seuls génies, à la fois poétiques et prosaïques, - Goethe, Hugo et Pouchkine. Aucun autre poète ne maîtrise la musique des mots

discursifs. Chateaubriand, Nietzsche et Nabokov ne sont bons qu'en prose.

Chez tous les grands, le mot engendre la pensée et, très rarement, l'inverse. La conception, plutôt que la maïeutique. Pour s'immortaliser dans le mot, beaucoup de grands survivaient en vendant les idées. L'idée est un aliment prêt à la consommation ; le mot est le sens même du goût. *La règle, selon laquelle, avant d'écrire, il faille avoir pensé, témoigne, de la part de l'auteur, de beaucoup de bonne volonté et de peu de réflexion – G.Lichtenberg - Die Regel, daß man nicht eher schreiben sollte, bis man gedacht habe, zeigt von vielem guten Willen des Verfassers, aber von wenigem Nachdenken.*

Jadis, la littérature fut totalitaire : elle enveloppait une âme secrète d'un style et d'une pose, que l'on adore ou l'on maudit (Rousseau) ; aujourd'hui, elle est démocratique : elle développe des informations et des positions, connues de tous, et qu'on parcourt dans des rubriques des faits divers.

L'intelligence discursive ou l'intelligence métaphorique, la maîtrise des moyens ou la formulation de contraintes, l'ampleur de l'ouïe ou la hauteur du goût ; on comprend la différence entre elles, en remarquant que les meilleurs avocats ne sont pas du tout les meilleurs juges.

Dans les démocraties, gouverne l'idée ; dans les tyrannies se démène le verbe. *Au commencement était le verbe et non le bavardage, et à la fin, ce ne sera pas la propagande, mais de nouveau le*

*verbe* - G.Benn - *Am Anfang war das Wort und nicht das Geschwätz, und am Ende wird nicht die Propaganda sein, sondern wieder das Wort*. La diffusion évinça en effet la propagation, et le verbe énumératif fit taire tout nom, qui chante au lieu de narrer. Souhaitons qu'au prochain commencement, ce soit le déluge.

Je suis inondé de cette lumière, qui existe avant tout langage et ne vaut que par sa source mystérieuse, refusant toute reproduction verbale. *Les pensées sont les ombres de nos sentiments* - Nietzsche - *Die Gedanken sind die Schatten unserer Empfindungen*. Quand on tient à l'intensité, tout reflet par le mot prend inexorablement la consistance des ombres.

L'intellectuel est celui qui met le *pourquoi* avant le *comment* ; l'artiste fait l'inverse. Mais si, dans mon écrit, le *qui* se met devant tout *quoi*, je m'aperçois vite, que tout *pourquoi* est de trop, et je deviens, ou voudrais devenir, artiste. Le souci du *pourquoi* prendra forme de contraintes implicites ; le talent du *comment* constituera la tâche explicite des commencements.

L'origine d'un nouveau langage : naît-il dans la fraîcheur ou l'étrangeté de la requête, de la réponse, du modèle ? Ce qui dévoilera un poète, un sage ou un philosophe.

Fidélité à l'idée déjà nette, tel est le premier besoin d'un esprit philosophique, à la recherche du mot ; celui-ci sera ascétique, neutre, aptère, si telle est l'idée. L'âme poétique a besoin d'autel et non pas d'ex-voto ; des mots immolés, chantants ou psalmodiants, surgit la



musique, et dans la haute musique viennent, miraculeusement, s'incarner de profondes idées. Seule la netteté finale peut être grande ; tout début net est nul.

Là où ne comptent que les cadences, ce n'est pas la peine d'en extraire la musique. *Se méfier du sonore préserve du creux* - R.Debray. Mais au pays du creux pullule surtout celui qui est dépourvu de toute sonorité intérieure. L'architecte du mot s'occupe de l'acoustique, le musicien - du rythme, le creux - du délayage.

La Caresse fut le commencement de l'homme angélique ; l'Angoisse – celui de l'homme bestial ; nous sommes condamnés à les assumer toutes les deux. *Au Commencement était la peur, puis la résistance, ensuite le Verbe, le secret* - R.Char – l'Étrange, le mystère ou le secret, n'apparurent qu'avec le poète, c'est-à-dire avec l'homme de culture.

Mon inspirateur, mon soi inconnu, ignore mes sensations et va tout droit aux états d'âme que je dois poétiser, envelopper de mes caresses verbales. Développer les sensations est affaire des prosateurs.

Il faut reconnaître cette terrible évidence : les *heures étoilées de l'humanité* (*die Sternenstunden der Menschheit* - S.Zweig) sont derrière nous, comme l'est son printemps, avec un culte des fleurs, - nous traversons un morne automne, dédié à la commercialisation de fruits. C'est le jaunissement des mots qui nous l'annonce, des mots, qui tombent tels produits consommés ou périmés ; ils oublièrent la

fraîcheur native des sources : *Des mots doivent, comme des fleurs, jaillir*  
- Hölderlin - *Worte müssen, wie Blumen, entstehn.*

En création littéraire comptent trois qualités – l'inspiration, la maîtrise, l'ambition. La troisième est commune ; la deuxième – mécanique ; seule la première est mystérieuse et personnelle, en elle se révèle ton soi inconnu, en elle ton âme accède au savoir non-verbal. Ton soi connu, réduit aux mots non-mystérieux, *ignore beaucoup de ce que sait son âme* - Gogol - *многого не знает из того, что знает душа её.*

Toute innovation, aujourd'hui, est inertielle, un pas de plus, un enchaînement, le contraire du commencement. D'ailleurs, la devise des Américains, ces innovateurs insatiables, - *Annuit coeptis* (tirée de Virgile) – qu'ils traduisent – *Favoriser l'entreprise* – devrait signifier – *On salue le commencement !*

L'idée, se virtualisant dans les mots et s'actualisant dans les concepts, est trop près de la réalité, pour que je la prenne pour un point de départ vers la hauteur. Le mot ou le concept, au moins, par leur aspect plus hautain, promettent des chutes plus retentissantes.

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique (Spinoza et sa *mathématique*), ni dialectique ([Hegel](#) et sa *synthèse*), ni métrique ([Nietzsche](#) et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (S.Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement métaphorique (J.Derrida voit en philosophie *une théorie de la métaphore* !). C'est pourquoi toute création, en

philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* - O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

La philosophie ne devrait se dédier ni à l'explication du monde ni à sa description, mais à la défense de la musique, pour consoler l'homme ou pour faire aimer la vie, à travers un langage métaphorique. Deux tâches, la première a pour partenaires – la religion et l'art, et la seconde – la science. La science s'occupe de deux choses – du langage et du sens. *L'art n'a que deux thèmes : l'appel et la consolation* - F.Iskander - *У искусства всего две темы : призыв и утешение* - l'appel étant une consolation, il y aurait encore moins de thèmes.

Le principe le plus pur n'est que commencement, point zéro, qui ne se prête pas au développement des idées, débouchant toujours sur une caserne ou sur une étable, mais se consacre à l'enveloppement par le mot : la *vision* d'une tour d'ivoire, à partir de la *réalité* des ruines.

Progrès de ma lucidité : je refuse le titre de sagesse, successivement, aux actes, aux motifs, aux attitudes, aux idées, et je ne l'attends plus que des métaphores. La seule lutte, que je reconnais noble et plénifiante, est celle avec les mots, tandis que les hommes actifs parlent de leur sagesse finale, une fois qu'ils sont fatigués par les luttes indignes mais épuisantes. Toute sagesse est initiale, sagesse des commencements.

C'est le déclin inexorable de toute idée (invitant à son sacrifice) qui justifie la fidélité au mot ascensionnel ; plus vaste est l'amplitude

entre l'idée calculable et le mot imprévisible, plus riches seront les palettes, les timbres, les mélodies, qui développeront l'idée en l'enveloppant du mot.

Je ne vois qu'un seul avantage de l'étude de l'histoire de la philosophie : confirmer qu'en philosophie seuls comptent les commencements ; les buts et les parcours sont communs et peuvent être effacés ou négligés. Et la plupart des commencements se réduit aux métaphores. Aucun philosophe ne reconnut cette évidence. Les développements ne se justifient qu'en sciences ou chez les amuseurs d'enfants ou de foules.

Il y a des mots qui narrent, des mots qui réfléchissent et des mots qui chantent ; dans le monde, il y a des paysages à décrire, des champs à cultiver et des climats à vivre, le savoir à organiser et le visage à exprimer ; obscure doit être la nuit, solaire veut être la méditation, mais le regard vaut surtout par ses jeux des ombres ; les connaissances doivent être dites, mais *la contemplation est indicible* - Jean de la Croix - *la contemplación es indecible* ; la contemplation est une méditation se passant de mots ; comme un grand sentiment, cette cible indicible, ce point de mire invisible, et que le mot vise, par sa corde hyperbolique et sa flèche métaphorique.

La langue et la représentation du monde : la langue influe sur l'organisation du modèle conceptuel (qui est le seul à représenter le monde !). Aux hiérarchies de nature linguistique d'une langue peuvent correspondre des hiérarchies psychiques d'une autre. Ce qui se réduit au structurel ici peut n'être que descriptif ou déductif la-bas. On peut

avoir un nœud unique dans un modèle à la place d'un beau branchage dans un autre. Mais tous les arbres possèdent les mêmes *cryptotypes*, de la racine aux fleurs.

Parler de choses qu'on n'a jamais vues est plus honnête que d'en dépeindre les bien aperçues. L'œil dédouble la plume, l'imagination l'aiguise.

L'appauvrissement et la corruption de la langue sont une conséquence immédiate de la disparition du sacré des horizons des hommes ; tant que le soupir, la larme ou le genou détachent nos yeux des choses vues, nos mots chercheront à envelopper des mirages, au lieu de développer des choses.

Dans l'émergence d'un nouveau concept, les mots ne sont presque pour rien. Le concept doit sa détermination à la place dans un arbre (graphe) conceptuel, à ses liens sémantiques avec d'autres concepts, à ses attributs, aux rôles qu'il pourrait jouer dans des scénarios impliquant d'autres concepts. Magnifique prémonition de Valéry : *Au lieu de concept, on peut former une Scène*, réalisée en Intelligence Artificielle ! Les mots ne servent que de mode d'accès plus ou moins paraphrastique aux objets. Dire que les concepts proviennent du langage et non pas de la science (W.Benjamin) est une pitoyable ânerie !

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un *désert* et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence

(das rechte Schweigen de [Heidegger](#), si proche de celui de L.Wittgenstein), que seul un maître sait traduire en mots : *La philosophie est la reconversion du silence et de la parole l'un dans l'autre* - Merleau-Ponty. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertie en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

La langue, dans son enfance et dans l'enfance de ses porteurs, est poétique et musicale ; elle vit des commencements, des surprises et des découvertes. Son âge adulte la réduit, de plus en plus, à une prose finale : *L'algorithme est la forme adulte du langage* - Merleau-Ponty - heureusement, il restent quelques poètes, ces enfants du langage et du rythme.

Cette erreur irrécupérable de Mallarmé ou de L.Wittgenstein - la dissociation entre la langue et ses références extérieures, la source du sens soi-disant gisant dans la langue même. Toute image tropique - dépassant la musique et l'usage - naît déjà dans l'interprétation et celle-ci se fait dans le contexte d'un modèle et non pas d'un banal dictionnaire. Référence, vérité, sens, ces concepts de G.Frege, furent énoncés dans un mauvais ordre, avec de fausses symétries et analogies.

Tout philosophe devrait s'interdire l'usage *ontologique* du verbe être (que le [Stagirite](#) ne daigna même pas mettre à côté des trois monstres : *avoir, agir, pâtir*, et que R.Lulle négligea dans ses neuvaines ;

l'ontologie occidentale existe *à cause de la forme du langage indo-européen* - Valéry). Inexistant en chinois et en japonais, fantomatique en russe, amputé de sa fonction copulative en arabe (*wjd*), ambivalent en espagnol et italien (l'essentiel *ser-essere* et l'accidentel *estar-stare*), envahissant en grec et allemand, il est un moyen immédiat de dépistage de la logorrhée.

Le langage est donné à l'homme, pour qu'il chante ce qu'il est. Au lieu de cela, il narre ce qu'il fait, ce qu'il voit ou ce qu'il opine.

Le mot, au sens métaphorique et instrumental, ne peut être jugé que par opposition ou contraste avec les idées, les choses ou l'intelligence ; deux conclusions divergentes s'en dégagent, en fonction du choix du lieu de confrontation - commencements ou fins. Dans le premier cas, la pré-existence ou l'importance des idées ou le poids des choses, le mot sort vainqueur, gagnant surtout en hauteur de ses images et de sa musique. Dans le second, face à l'entendement des choses et à la maîtrise des concepts, il perd, par manque de profondeur.

Dans le langage, il y a une partie magique, qui créa l'homme, et une partie mécanique, que l'homme créa. Il faudrait revoir ce qu'on entend par *commencement*, en glorifiant le Verbe.

J'ai beau me détacher de tous les noms, de tous les courants, - ma recherche de points zéro ne pourra jamais réussir complètement dans le domaine des mots ou des idées, où je suis soumis à mon époque et à ma mémoire ; c'est du point zéro des tons que j'ai le plus de chances

de me rapprocher, puisque ce domaine se voue surtout à la hauteur, dimension désertée par d'autres chercheurs d'originalité.

Encore du sur-emploi - le mot *idée*. Trois emplois incompatibles : en représentation - fixer un aspect structurel, descriptif ou comportemental du modèle ; en langage - formuler et interpréter des requêtes ; en réalité - donner un sens aux résultats du modèle. Trois tâches disjointes : refléter le réel, examiner le modèle, confronter le modèle à la réalité. Trois types d'appui : la perception, les objets et relations, le vrai et le faux du modèle.

La pensée est spatiale (une structure, réseau ou arbre), et l'énoncé (élocution ou écriture) est temporel. Pourtant, il faut savoir passer de l'un à l'autre ; c'est l'objet d'une méta-grammaire, traduisant des structures (communes pour tous les hommes) en suites de références (dont l'ordre dépend de la grammaire d'une langue particulière et du style d'un homme particulier) et vice versa ; ces méta-grammaires permettent de classer toutes les langues du monde. Un jour, on inventera une langue artificielle spatiale, un espéranto conceptuel, où l'on ne lira plus de gauche à droite, ni de haut en bas, mais où l'on se mettra tout de suite à interpréter les idées, en choisissant soi-même le début et le parcours de sa recherche.

Chez celui qui ne maîtrise pas le mot créateur, c'est-à-dire le mot poétique, la grande matière se profane par le mot inexpressif. Mais celui qui est, à la fois, philosophe et poète, sent l'espace de liberté entre l'expression et la pensée et, tout en visant la pensée, il laisse le mot inventeur tracer le chemin ou dessiner les fins ou esquisser les



commencements. Seul le poète peut se permettre de *commencer par faire la chasse aux mots plutôt qu'à la matière* - F.Bacon - *to begin to hunt more after words than matter*.

Comment le mot devient-il libre ? - en s'interdisant des clichés descriptifs (pour devenir image), en se débarrassant des clichés conceptuels (pour devenir métaphore), - donc, surtout, par ses propres contraintes. L'esprit y suffit : *La trinité – le mot, la liberté, l'esprit* - E.Jünger - *Dreieinig sind das Wort, die Freiheit und der Geist* - et lorsque le talent l'y rejoint, on devient iconoclaste, hérésiarque et néophyte.

La caresse s'associe avec la nudité - verbale, sentimentale ou anatomique ; *Platon*, qui ne préconise que deux genres d'entraînement, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, - la musique et la gymnastique, est peut-être le premier à avoir compris qu'au Commencement était la Caresse (*gymnos* – nudité).

Toute idée est mécanique, tandis qu'un mot réussi est vivant, c'est à dire mortel, vibrant, chantant la naissance et gémissant la mort ; l'idée s'y faufile quelque part, au milieu des mots en rires ou en pleurs.

Ni l'idée ni le verbe n'emplissent le premier élan créateur. Au Commencement était quelque chose, qui ne parle pas encore, mais, déjà, console. *'Au commencement était le Verbe' - un appel à redécouvrir dans ce monde la force créatrice de la raison* - Benoît XVI - *'Im Anfang war das Wort' - Aufruf dazu, in der Welt die schöpferische Kraft der Vernunft neu zu entdecken* - avant le mot, avant la raison, il y a

le désir, caresse à donner ou caresse à recevoir. Le mot lui donne une forme et la raison - un fond. Et la création, c'est l'heureuse rencontre des deux.

Le Français est le seul à oser se méfier des idées et à se fier au mot. *Le Français est l'homme et maître du mot. Sa pensée a pour source la langue* - W.Schubart - *Der Franzose ist ein Mensch und Meister des Wortes. Er denkt von der Sprache her*. Tous tentent de rehausser l'émotion : le Français - par le mot - outil - verdict, l'Allemand - par le rêve - but - motifs, le Russe - par la vie - contrainte - repentance. Le motif premier comme la dernière parole méritent la mémoire surtout dans un verdict sans appel, dans des causes entendues.

En russe, les mots les plus expressifs laissent autour d'eux des incertitudes et ne traduisent qu'un élan plutôt qu'une finalité bien désignée ; des points de suspension plutôt que des points tout court. C'est bon pour la poésie enveloppante, mais ne favorise ni la musique développante ni l'art aphoristique (immobilité et concentration dans le commencement). Nabokov parlait de *réticence musicale* (*музыкальная недоговорённость*) dans le russe.

L'homme perd l'intimité avec le mot, il communique, de plus en plus, par le geste ou par l'image, qui sont les chaînes du milieu, de la médiocrité (le *middleware*). Le diable nous parle de la fin nécessaire, la femme - d'un autre début possible. *La langue est ennemie de l'homme, ami du diable et de la femme* - proverbe latin - *Lingua est hostis hominum, amicusque diaboli et feminarum*. Un chant funèbre ou un chant de sirène réveillent le goût des mots.

Les objets, qu'ils soient petits ou grands, s'égalisent dans cette infâme horizontalité, due à la même logorrhée, qui les dilue. *Peu de paroles suffisent au sage, même pour un vaste objet* - Pindare. Le mot laconique du sage fait deviner le sujet parlant, quel que soit son objet ; le mot, toujours trop long, du sot exhibe et l'objet et le projet, au sujet muet. C'est de la bêtise ou de la ... science sans conscience : *Dans la pensée scientifique, la médiation de l'objet par le sujet prend toujours la forme du projet* – G.Bachelard.

Une phrase est, à la fois, une construction langagière, soumise à une analyse linguistique temporelle, et une proposition logique, à laquelle on applique une interprétation spatiale : une chronologie presque linéaire et une synchronie en arbres. Deux procédés radicalement différents, ce qui illustre le caractère indépendant et profond du langage : il n'est pas fait pour *traitement d'informations*, mais pour exprimer la créativité, organique, initiatique, gratuite. Les tâches représentative et interprétative sont essentiellement non-langagières. D'après [Descartes](#), il serait même possible d'*exister* sans langage, puisque le vrai sens du cogito est bien : je représente (*cogito* = *percipio*), donc je suis. D'ailleurs, pour lui, toute pensée n'est que représentative, et donc – pré-langagière.

Le mot *éternel*, en philosophie, signifie l'aspect trans-historique, la sortie hors du temps, d'où l'*éternel retour* [nietzschéen](#), résultant de la métamorphose du devenir, auquel le créateur affecte l'intensité de l'être, le retour égalisant les dates et ennoblissant les lieux. Il ne restera à la dimension temporelle que le culte des commencements,

ce culte de la personnalité et de la hauteur, et que Nietzsche appellera *volonté de puissance*.

Presque partout, où j'emploie le mot *commencement*, j'aurais dû mettre *naissance*. Le vivant, opposé au marbre des idées, aux coloris des images, aux coordonnées des actions. La hauteur superlative du soi inconnu inspirateur, opposée à la hauteur comparative du soi connu créateur.

Il y a le monde de la Loi et le monde de la Beauté ; la mathématique universelle aide à comprendre le premier et la littérature individuelle chante le second. Il y a une concordance merveilleuse entre le libre arbitre mathématique et l'objectivité du monde ; mais aucune alliance ne peut subsister entre la liberté du mot et la nécessité du monde. Dans ce dernier cas, on abandonna le chant au profit du récit ; mais dans le genre discursif le journaliste est en train de surclasser Homère ; tandis que les alliances avec des dieux se raréfient, et les voyages lointains n'apportent que des améliorations à la technique de tissage. Toute belle Hélène devint patiente Pénélope.

L'évolution de l'outil principal d'une écriture artistique : de la confiance orgueilleuse en l'esprit, à la fière foi en l'âme, à la noble maîtrise par le mot, cette étape ultime de toute plume ambitieuse et éclairée, étape gênante pour le regard initiateur mais justifiée par la création finale. En plus, cette conclusion aboutit à cette antienne protéiforme, tout galvaudée qu'elle soit, - Au Commencement était le Verbe, puisque tout grand écrivain vaut par la qualité de ses commencements. Le rêve : réduire tout discours au *statu nascendi*.

Comment je vois l'évolution de l'écriture : elle commença par le *quoi* (les choses), continua par le *comment* (la poésie), enchaîna avec le *pourquoi* (la philosophie), pour aboutir au *qui* (le créateur).

La marche, des pieds ou des mots, t'approche de l'horizon ; la danse, des corps ou des verbes, t'initie au ciel. Le parcours ou le commencement. *Homme, apprends à danser, sinon les anges ne partageront avec toi aucun commencement* - Marc-Aurèle.

La plupart des choses vivent en concubinage bien fixé avec un mot ; ce sont les moins intéressantes ; elles servent de briques des édifices consensuels. Les plus intéressantes sont des choses, veuves ou vierges des mots : esseulées, cherchant des consolations métaphoriques, ou bien jamais embrassées, avides des caresses adamiques.

Le mot doit résumer ton état d'âme, mais tout mot a pour origine ce qui provoque cet état - une mélodie, une image, une idée : la première comprime, la deuxième imprime, la troisième déprime. Un optimiste solitaire devrait donc s'inspirer davantage des sons que des fonds.

*Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* - J.Joubert. Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte.

*Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* - L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it*. L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* – Aragon.

*Qu'arrive-t-il, lorsqu'on a trop longtemps vécu dans les livres ? On oublie le premier et le dernier mot* – M.Blanchot. Les livres ne sont plus dépositaires de rêves. On y vit, comme partout ailleurs, dans l'inertie des actes et dans la routine des pensées. L'intermédiaire occultant le primordial. Celui-ci ne se devine plus que dans les yeux amoureux, où surgissent encore les premiers et les derniers sentiments. La dernière source de rêves et de mots irresponsables, donc initiatiques ou testamentaires.

*Ne cherche pas la vérité - mais cherche à développer ces forces, qui font et défont les vérités* – Valéry. Et ce principe s'appelle langage ! On défait une vérité par la règle (syntaxe), par le souffle (sémantique), par la liberté (pragmatique).

L'âme invente la réponse ; à l'esprit – de trouver une question qui aurait pu en être l'origine.

*Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité* – Stendhal. Des vérités se notent et se prouvent par de basses machines. Le soupir est une belle cible des plumes hautes. Je tremble pour tes soupirs restés muets ! Je me moque de tes

vérités bavardes. *Ce n'est pas nos voix que Dieu écoute, mais nos passions* - St-Augustin - *Non vocem, sed affectum audit Deus* - un grand Muet, qui écoute, est toujours préférable à un grand Sourd, qui, soi-disant, parle.

Hanté ou guidé par la beauté, tu dévieras certainement de la voie de la vérité et même glisseras quelques contre-vérités, au nom de l'harmonie du tout. Meurtrier du juste provisoire, tu sacreras l'injuste éternel. *Qu'il est facile de tuer une vérité ; mais un mensonge, bien tourné, est immortel* - M.Twain - *A truth is not hard to kill, and a lie, told well, is immortal*. La vérité n'a pas de lignée descendante, elle n'enfante pas de langage ; le mensonge, lui, en donne naissance à un, celui où il se transforme en vérité.

Le vrai de l'homme est biologiquement fabuleux, mais intellectuellement – commun et banal. Vouloir rester dans le vrai est signe de médiocrité ; tout créateur commence par bâtir son propre langage, dans lequel les valeurs de vérité courantes pourraient s'inverser. Le médiocre cherche à épater dans le langage commun, par de criardes finalités ; le créateur pose des commencements d'un Verbe musical à naître ou à ressusciter.

Quand on n'a que les yeux pour voir, on n'exhibe que les choses vues, alourdies de leurs pesantes vérités. Les vérités aériennes entourent le rêve, porté par le regard. *Dans tout bon discours, le premier mouvement doit être dans le regard et non dans la démonstration* - Épicure. L'élan du premier pas, au point zéro de l'intelligence et du goût, est donné par l'intuition de l'âme. C'est l'un de

ces miracles, qui s'attardent au-dessus des berceaux plus souvent qu'au-dessus des tombes.

Le philosophe est non pas l'homme, qui médite plus, mais qui s'isole mieux. D'autres servent de caisses de résonances du brouhaha ambiant ; le philosophe découvre le silence, qui précède chacun de ses mots. Non pas tant distinguer le vrai du faux, mais ce qui chante en moi - de ce que me souffle l'époque récitante.

Le mot n'est presque pour rien, dans le surgissement de la vérité. Et c'est émettre un double charabia que de dire : *C'est avec la dimension du mot que se creuse, dans le réel, la vérité* - J.Lacan - puisque non seulement la vérité se creuse dans la représentation et non dans le réel, mais le mot, en dehors de l'expression, n'a d'autres dimensions que la grammaticale (règles) et l'instrumentale (étiquette) ; la vérité ne surgît que sur le fond du modèle conceptuel, dont l'origine, le réel, ne reçoit que le sens.

Dans les meilleures têtes philosophiques, le privilège des commencements exista de tous temps, mais il s'appuyait souvent sur de mauvaises prémisses : sur l'illusion de représentations univoques (idées ou substances) ou sur celle des interprétations aussi univoques (origines ou causes premières), la vaseuse vérité leur servant de point de mire. Ces démarches sont celles des sciences et non pas de la philosophie, qui devrait se dédier à la beauté, à la liberté, au rêve, toute vérité collatérale n'y étant que métaphorique. Le vrai commencement, c'est une belle et profonde forme, tendue vers la hauteur et refusant toute étendue causale.



Tous les pédants creux et même verbeux disent, que les mots leur manquent, pour dire toute la vérité. La vérité n'est jamais à l'entrée d'un discours à bâtir, mais toujours à la sortie d'un discours bâti.

L'idéal, comme la poésie, sont propres à une nation et reflètent ses errances plus que ses certitudes. *La vérité est la même chez tous ; mais chaque peuple a son mensonge, qu'il nomme son idéalisme* - R.Rolland. Les idéaux sont à l'origine d'un nouveau climat ou d'un nouveau langage, origine qui est matérialisée par une frontière sacrée ; la vérité est hors tout climat et appartient au langage fixe, apoétique.

Le succès d'une requête contient une vérité, dans le langage courant ; le succès d'un énoncé impératif n'est ni vrai ni faux (Wittgenstein), il annonce la naissance d'un nouveau langage.

Je peux admettre, que le Verbe, telle une forme articulée de la Caresse, était au Commencement, mais, visiblement, il est tout-à-fait impuissant face à la Fin – aucune production verbale, comparable au *Requiem* de Mozart, au dernier *Trio* de F.Schubert, à la *Pathétique* de Tchaïkovsky. Et si, au Commencement, nous étions sourds, et même la première Caresse était musicale ?

La poésie est un flux langagier rendant superflu le modèle sous-jacent, devant l'évidence du beau, qui en est la fin ; la philosophie est la création de modèles, face à un langage, rendant vraies et enracinées ses métaphores ; et c'est à partir du langage poétique que le chemin en est le plus profond, car les métaphores poétiques sont

les plus hautes. *Le poète enveloppe la vérité d'images, qu'il offre ainsi au regard pour (é)preuve* - Heidegger - *Der Dichter verhüllt die Wahrheit in das Bild und schenkt sie so dem Blick zur Bewahrung* - le regard, gardien de vérités (dans *wahr*, il y a la garde et de la vérité !), dans la demeure de l'être, édifiée en mots, - beau tableau !

Si l'on parle de choses vraies (*la vérité est aux choses vraies ce que le temps est aux choses temporelles* - Anselme - *tempus se habet ad temporalia, ita veritas ad res veras*), on ne peut être que scolastique logorrhéisant. Ne sont vrais que des énoncés (au-dessus d'un modèle - *veritas cognoscendi*). Le vrai en tant qu'attribut des choses (*veritas essendi*) - tel le temps - n'a aucun intérêt ; il n'appartient qu'aux requêtes-représentations-interprètes. *Verba, res, mores...*

Le vrai est toujours logé dans un univers clos, et la création est modification de l'univers, donc – défi explicite au vrai ancien et naissance implicite du vrai nouveau. Le vrai, contrairement au beau, ne demande ni volonté ni intelligence internes ; il est produit collatéral et secondaire d'une volonté de la création externe. *Volonté du vrai - c'est l'impuissance dans la volonté de créer* - Nietzsche - *Wille zur Wahrheit - die Ohnmacht im Willen zur Schaffung*. Le créateur produit des images, qui forment un arbre requêteur, et que l'observateur unifie avec son propre monde, l'unification devenue possible grâce à l'adaptation au nouveau langage et à la vérité établie, fugitivement et mécaniquement, de la proposition.

En dernière instance, la cause de toute souffrance ou jouissance réelles se réduirait, facilement, aux balivernes, au toc, au couac. Et si

un récit tragique nous émeut, c'est qu'une belle invention lui préside ; ce n'est pas la profondeur causale, mais la hauteur verbale qui ennoblit les plaies. *Une douleur légère parle, la profonde se tait* - Sénèque - *Curae leves loquuntur, ingentes stupent.*

L'âme est muette - voici l'origine de la solitude. Pour qu'elle trouve une âme sœur, mes mains s'agitent ou ma cervelle se démène, mais leur message est dénué de soupirs qu'aimerait leur confier mon âme.

Plus ma descente vers le point zéro des idées prend l'allure d'une chute, plus de chances aura mon mot à se retrouver en hauteur ; le bon Dieu créa ce beau réflexe, qui me fait pousser des ailes, lorsque je perds le contact avec le terre-à-terre. Et la hauteur, c'est la sensation des ailes, même au fond d'un puits.

Les mots trop prolifiques ont la fâcheuse tendance de se développer et de s'entasser dans une forêt. J'arrête leur propagation dès que le premier arbre en ressort ; il prend la forme d'une maxime (nécessairement) et le fond d'une idée (en passant).

Je n'aime pas ces profanations, purement verbales et anti-poétiques, du beau terme de *commencement*, que sont l'être ou le néant (par l'intermédiaire du *devenir* fantomatique), ces spectres interchangeables, sur lesquels se gargarisent [Hegel](#) et Sartre. Le commencement est un surgissement d'une émotion, d'une image, d'une mélodie, d'un état d'âme qu'aucun développement rationnel n'épouse ni n'explique ; on ne peut lui rester fidèle qu'en poésie

d'enveloppement par un mot inspiré, c'est à dire puissant, ironique, créateur et noble.

Le Verbe, muni d'un grand style, peut s'appeler Caresse. Ce qui le suit est moins important ; Il n'est qu'une introduction, un commencement ; au Commencement, donc, *doit* être une Caresse !

## Index des Auteurs

Adorno Th.	47	Broch H.	144	Dryden J.	41
Amiel H.F.	81	Byron G.	66	M <sup>re</sup> Eckhart	78
Andréev L.	29	Canetti E.	59,88	Einstein A.	95
Anselme	164	Casanova G.	21	Eliot T.S.	95
Aragon L.	17,86, 159	Celan P.	84	Épictète	V
<b>Aristote</b>	X,X,XIV, 59,75,83,98,113,122, 144,152	Céline F.	74,110	Épicure	21,161
Auden W.	30	Chamfort N.	I	Érasme	82,91
St-Augustin	75,90, 161	<b>Char R.</b>	XIV,23,31, 51,105,106,114,139, 147	Faulkner W.	40,128
Axelos K.	97	Chateaubriand F.-R.	18, 32,50,84,145	Feuerbach L.	51
Bach J.S.	82	<b>Chestov L.</b>	XII,18, 23,59,86,94,106	Flaubert G.	36
Bachelard G.	VIII,32, 79,156	Churchill W.	108	Foucault M.	48
Bacon F.	19,89,125, 155	Cicéron	21	Franklin B.	129
Badiou A.	36	<b>Cioran E.</b>	IX,XI,XII, XIV,22,24,38,40,41, 44,54,81,97,69,90, 113,119,141	Frege G.	152
Bakounine M.	124	Cocteau A.	65,101	Freud S.	148
Balzac H.	V,144	Coleridge S.	99	Galilée G.	XII
Barney N.	141	Dante A.	22	Goethe J.W.	XIII,18, 45,145
Barthes R.	136	Darwin Ch.	75	Gogol N.	147
Bateson G.	131	Debray R.	XII,XIV, 42,147	Gorgias	137
Baudelaire Ch.	28	Defoe D.	129	Gorky M.	II
Baudrillard J.	17	Deleuze G.	57,60	Gracian B.	122
Benjamin W.	IV,102, 151	Démocrite	125	Grégoire de Nys.	94
Benn G.	30,145	Derrida J.	28,29,86, 117,148	Griboïedov A.	102
Benoît XVI	155	<b>Descartes R.</b>	27,58, 72,83,87,134,157	Grothendieck A.	81,82
Berdiaev N.	35	Diderot D.	99	Hamann J.G.	28,73
Bergson H.	32,65, 76	Diogène	125	<b>Hegel G.</b>	XIV,58,67, 75,83,90,98,165
Bias	24	Dostoïevsky F.	30,58, 83,84,87,92,112	<b>Heidegger M.</b>	22,47, 54,65,71,77-79,85, 112,120,125,152,164
Blanchot M.	33,124, 160			Heine H.	61
Bloy L.	110			<b>Héraclite</b>	XIV,22,32, 79,98,103,104,111, 112,123
				Hésiode	98
				Hesse H.	66,80, 119

Hölderlin F.	77,94, 124,148	Montesquieu Ch.	52	Rolland R.	163
Homère	158	Morand P.	32	Rousseau J.-J.	145
Horace	21,140,141	Mozart W.	81,163	Sartre J.-P.	36,75, 98,125,165
Hugo V.	145	Musil R.	35	Schlegel F.	19,39,55, 71,117
Husserl E.	77	Nabokov V.	18,31, 145,156	Schopenhauer A.	18,55, 65,76,111
Iskander F.	23,149	Nicolas de Cuse	124	Schubart W.	156
Jabès E.	45	Nietzsche F.	II,VI,VII, VIII,XI,XIV,18,24,26, 32,38,40,44,48,51, 58,59,61,63-65,71, 73,78-80,83,87,90, 92,96,111,112,112, 113,122-124,134,138, 145,146,148,157,158, 164	Schubert F.	34,163
Jankelevitch V.	62,74	Ockham G.	80	Schumann R.	31
Jean de la Croix	150	Parménide	70	Sénèque	VII,48,165
Jésus	88,121	Pascal B.	VI,20,98, 112,115,123	Serres M.	73
Joubert J.	Épi,I,18, 32,118,121,139,159	Pasternak B.	29	Shakespeare W.	18
Joyce J.	110	St-Paul	66	Socrate	24,32,104, 79,111,121,125,144
Jünger E.	155	Pavese C.	45,96	Spaeth G.	127
Kafka F.	141	Paz O.	149	Spinoza B.	XIII,58, 64,65,118
Kant E.	IX,32,55, 56,57,59,87	Perse S.J.	137	Steiner G.	66,76
Kierkegaard S.	72, 75,110,113	Pétrone	50	Stendhal	109,134,160
Kleist H.	27	Picasso P.	45	Sterne L.	160
Kraus K.	59,61,100	Pindare	157	Strabon	25
Kundera M.	48	Planck M.	126	Swift J.	84
La Bruyère J.	26,59	Platon	32,53,64, 71,77,79,85,92,125, 144,155	Tchaïkovsky P.	163
Lacan J.	162	Plotin	XI,133	Tchékhov A.	36,39, 70,110
Lacoue-Labarthe F.	V, 51	Plutarque	82	Tesson S.	II
Lao Tseu	51	Pope A.	136	Thomas d'Aquin	93
La Rochefoucauld F.	I,II,IX,100	Pouchkine A.	29,145	Tolstoï L.	18,87
Leopardi G.	47	Pound E.	68	Tsvétaeva M.	132
Levinas E.	124	Proust M.	32,44, 108,110	Twain M.	161
Lichtenberg G.	18,145	Pyrrhon	124	Unamuno M.	24
Lombard P.	III	Pythagore	125	Valéry P.	I,IX,XI, 26,32,34,36,37,38, 40,44,47,54,58,60, 61,65,92,96,98,81, 83,85,115,123,151, 153,160
Loyola I.	VIII	Renard J.	108	Van Gogh V.	93
Lulle R.	152	Rilke R.M.	49	de Vinci L.	44
Mahler G.	37	Rimbaud A.	54	Virgile	50,148
Mallarmé S.	152			Voltaire A.	18
Marc-Aurèle	48,94, 159				
Merleau-Ponty	152, 152				
Montaigne M.	I,20,60, 118,136				

Wagner R.	18,111	Wittgenstein L.	54,81,
Weidlé V.	43		83,152,163
Wiazemsky P.	102	Zweig S.	58,147





## Sommaire

Introduction	<i>I</i>
Art	17
Intelligence	53
Ironie	97
Mot	131
Liste des Auteurs	<b>167</b>





Tu tentes la profondeur et la rigueur des questions – tu aboutis aux réponses consensuelles, banales, galvaudées. Tu commences par te hisser à la hauteur, à la musique et à l'universalité des réponses – tu découvres qu'une infinité de combinaisons de questions personnelles et paradoxales aurait pu s'unifier avec ces réponses imprévisibles. C'est ainsi que naît le genre aphoristique.

Les réponses forment le message aphoristique comme elles forment le message religieux ; mais les secondes sont liées aux questions naïves et universelles, tandis que les premières laissent la liberté de choix de faisceaux de questions personnelles et profondes – des impositions serviles ou des unifications subtiles.

